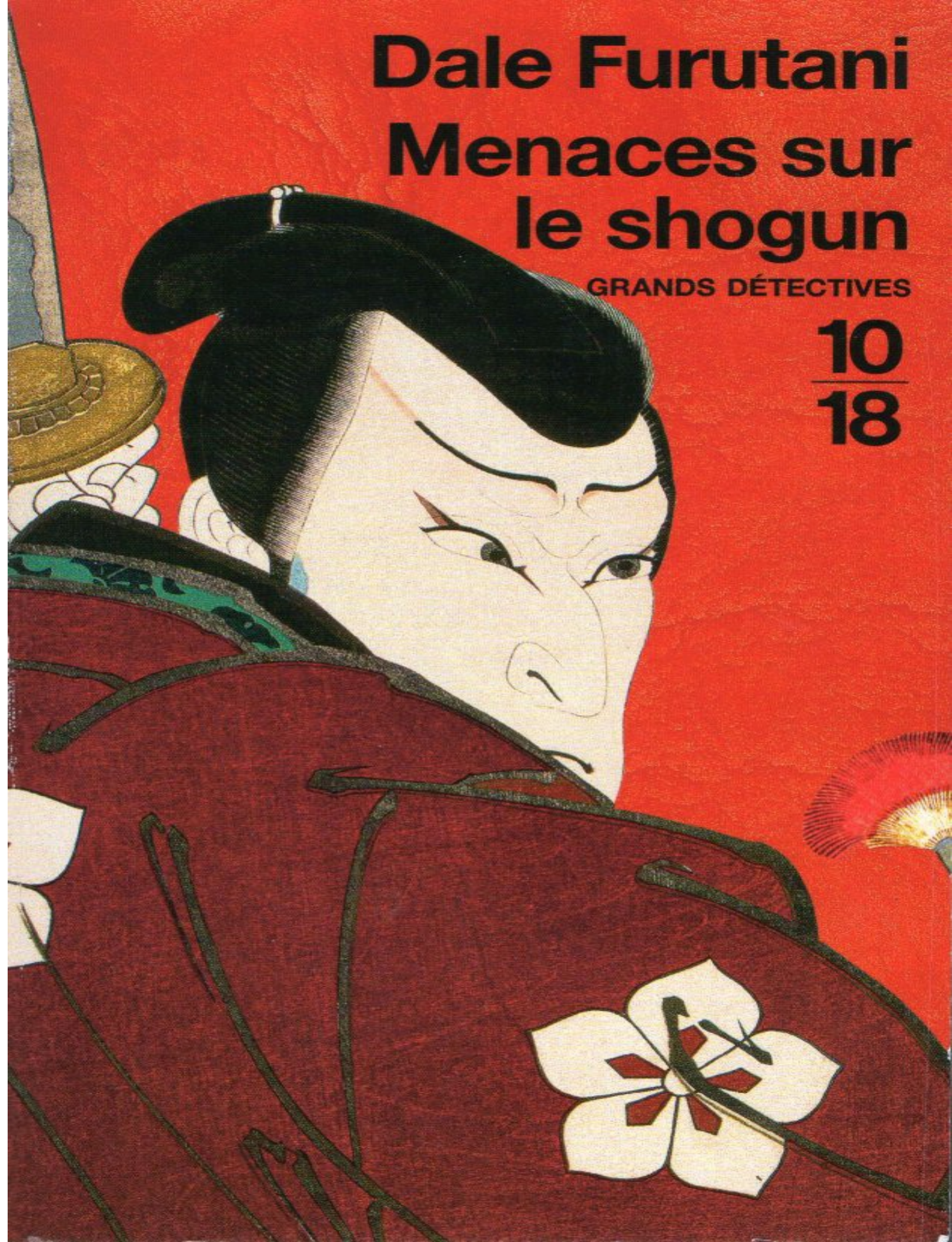


Dale Furutani Menaces sur le shogun

GRANDS DÉTECTIVES

10

18



DALE FURUTANI

MENACES SUR LE SHOGUN

INÉDIT

10 18

Traduit de l'américain par Katia Holmes

« *Grands Détectives* » dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Du même auteur aux Éditions 10/18

La Promesse du samouraï, n° 3814

Vengeance au palais de Jade, n° 3815

Menaces sur le shogun, n° 3895

Titre original : *Kill the shogun*

© Dale Furutani Flanagan, 2000.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2006, pour la traduction française.

ISBN 2-264-04041-6

À John

Je suis un enfant adopté. Celui qui m'a adopté n'avait pas la grâce de posséder de grands talents intellectuels. Je le revois, quand j'étais petit, m'avouer avec embarras un QI de 75 seulement. Je savais cependant, malgré mon jeune âge, que sa honte était injustifiée.

Il était dans la marine marchande et, à l'époque, il n'y avait vraiment pas grand-chose à faire en mer à part lire. Il en était venu à adorer la lecture, bien qu'elle fût un combat pour lui. Je le revois le soir, attablé à la cuisine devant un livre ou un magazine, avec à côté un dictionnaire de collégien pour vérifier les mots qu'il ne connaissait pas.

Parce qu'il se donnait tant de mal, j'en conçus l'idée que la lecture – et l'écriture, par extension – devait être drôlement importante. Ce livre – et tout ce que j'écris – est le fruit de son amour de la lecture, qui m'inspira l'amour de l'écriture.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Dans ce livre, les noms suivent la convention japonaise selon laquelle le patronyme vient en premier, suivi du prénom. Ainsi, dans « Matsuyama Kaze » (se prononce Mat-sou-yama Ka-zé), Matsuyama est le nom de famille, Kaze le prénom.

Chef Akinari : un patron de tripot

Goro : un paysan

Hanzo : un paysan

Hideyoshi : l'ancien souverain du Japon

Honda : un daimyo ou hatamoto d'Ieyasu

Inatomi Gaiki : un maître armurier

Jitotenno : une patronne de bordel

Kiku-chan : une jeune fille

Matsuyama Kaze : un rônin

Momoko : une jeune fille aspirant à devenir actrice de kabuki

Nakamura : un daimyo

Niiya : un vassal de Yoshida

Nobu : un homme du milieu du jeu

Okubo : un daimyo, ennemi de Kaze

Tokugawa Ieyasu : le nouveau shogun

Toyama : un daimyo

Yoshida : un daimyo

CHAPITRE PREMIER

*Plumes délicates,
vitesse, grâce, style, élégance.
Mort instantanée.*

Japon, en l'An du Lapin, 1603

Il cherchait une proie. Si on le sortait de son obscurité encapuchonnée, c'est qu'une créature devait mourir. Ses yeux perçants scrutaient le ciel, guettant un mouvement, une tache sombre qui se détacherait sur le bleu de l'azur ou sur le gris-blanc des nuages mouvants.

Il ne faisait pas chaud, on était dans le mois Sans Dieux auquel succéderait bientôt celui de Gelée blanche. Pourtant, même en ce jour frisquet, le soleil chauffait les rochers et la terre par endroits, formant de modestes courants ascendants qui s'élevaient comme d'invisibles piliers dressés dans l'azur. Les plumes délicates, tels des instruments sensibles, recherchaient ces courants, l'instinct dictant à l'oiseau de se laisser porter par ces colonnes d'air. Il vint à la rencontre du souffle chaud et se pencha légèrement pour entrer dans la spirale montante tout en continuant à balayer le ciel de son regard brillant.

Deux fois, il battit l'air de ses ailes puissantes, le courant n'étant pas assez fort, vu le froid, pour le soutenir sans effort. Sous lui, l'épais manteau des bois couvrait les collines aux flancs abrupts. L'automne commençant à peine à parer le paysage de ses couleurs, tel l'artiste qui peint un kimono avec des gestes délicats, promène le pinceau sur la soie et regarde les teintes riches s'étaler sur l'étoffe chatoyante au grain serré.

Un mouvement s'inscrivit à la périphérie d'un des yeux de l'oiseau majestueux. Il pencha la tête pour le repérer : une colombe survolait les arbres. Incurvant ses ailes, le faucon amorça un virage serré et, en quelques battements, accéléra pour rattraper son gibier.

La colombe ne savait pas encore que la mort approchait. Elle avait l'intention de rejoindre les rizières là-bas, à l'horizon, où abondaient larves et vers. Le faucon augmenta son allure en resserrant les ailes pour fondre sur l'oiseau blanc.

La colombe n'entendit le sifflement du vent sur les plumes du chasseur qu'au tout dernier instant, alors que le faucon lui transperçait le corps de ses serres aussi aiguës que des aiguilles.

Puis, avec de lents battements d'ailes, il s'éleva dans le ciel en emportant sa proie. Il décrivit un demi-cercle jusqu'à ce qu'il repère un groupe d'hommes à cheval, puis repartit vers eux. Un des cavaliers tendait vers l'oiseau son bras gainé de cuir, l'invitant à retourner à son perchoir où il recevrait une goûteuse pâture en récompense de son succès à la chasse.

Le faucon approchait des chasseurs quand ses yeux acérés remarquèrent d'autres personnages. Tapis non loin, parmi des rochers. Des chasseurs, eux aussi en quête de leur proie...

Les deux hommes avaient le bas de la figure couvert par un morceau de tissu noué derrière la tête.

L'un d'eux pointa lentement le nez par-dessus les rochers pour mieux distinguer les cavaliers. Son compagnon l'imita, puis il tendit trois doigts et les dirigea vers la droite.

Le premier compère compta trois en partant de la droite et fixa le visage de sa future victime. Facile à repérer, même à une telle distance. Intéressant ! songea-t-il. Ce personnage si sûr de son pouvoir et de sa position élevée est déjà un homme mort, mais il ne le sait pas encore.

Tokugawa Ieyasu, le nouveau shogun et souverain de tout le Japon, sentit le poids familier du faucon qui reprenait sa place sur son bras. Il parla à l'oiseau d'une voix roucouillante en lui caressant doucement la tête d'un doigt. Un serviteur vint ramasser la colombe morte à l'endroit où le faucon l'avait laissée choir et accourut pour la présenter au shogun. Ieyasu hocha la tête et ramena son attention sur le faucon. Il était satisfait de l'efficacité avec laquelle l'oiseau avait opéré. Et Ieyasu attachait du prix à l'efficacité.

Le serviteur sortit un couteau et découpa un morceau de chair de la colombe qu'il tendit à Ieyasu.

— Tiens, mon joli, dit le maître en offrant la viande au faucon. Regarde, Honda, comme il est content de cette gâterie ! C'est une bête extrêmement intelligente.

Honda, réputé pour son tempérament ombrageux, grommela :

— S'il était si malin que ça, il garderait tout pour lui !

Ieyasu se tourna vers son autre compagnon et demanda :

— Qu'en pensez-vous, Nakamura-san ? Est-il juste que le faucon ne reçoive qu'une portion de sa prise ? Est-ce un animal stupide pour ne pas fuir en gardant tout pour lui ?

— Non, seigneur, ce n'est pas injuste. La fauconnerie remonte à l'empereur Nintoku, il y a plus de douze cents ans. Le *Takagari* est un sport noble qui suit les principes naturels. N'importe qui peut voir qu'il existe une hiérarchie dans la nature, il est donc raisonnable que cet oiseau ait un maître, exactement comme les hommes. Vous êtes son maître, vous avez travaillé avec lui, vous l'avez dressé à vous obéir. Chaque fois que vous chassez avec lui, vous courez le risque de le perdre. Pourtant il revient vers vous, et il est content de manger ce que vous jugez bon de lui donner. Car il choisit de ne pas préférer sa liberté et de ne pas dévorer la colombe entière.

— Pour l'amour du ciel, Nakamura ! protesta Honda. Tout prend l'allure d'un sermon dans votre bouche ! Ce n'est qu'une bête stupide, et vous en parlez comme d'un vassal !

— Eh bien, dans un sens c'en est un, rétorqua Nakamura. Il fournit ses services à Ieyasu-sama et, en échange, il est ravi d'accepter les récompenses que le shogun décide de lui accorder. Ainsi en va-t-il des hommes qui se battent pour Ieyasu-sama.

— Moi, je me bats parce que je suis un *bushi Mikawa*, un guerrier de Mikawa ! tempêta Honda. Vous n'allez pas tarder à nous chanter que cette bête-là comprend le *bushido* !

Sans se soucier le moins du monde de la colère qui gagnait Honda et de sa figure empourprée, Nakamura répondit :

— Eh bien, vous soulevez là un point intéressant. Je me demande si une telle chose existe : le

bushido des oiseaux. Il faudrait peut-être se pencher sur la question ?

Honda n'eut pas le temps d'exploser car Ieyasu lança alors :

— Bientôt, vous nous parlerez de lapins juges et de blaireaux médecins ! S'il est vrai que les animaux peuvent posséder de nombreux traits de caractère humains, vous allez trop loin en leur attribuant le sens du *bushido*, Nakamura-san !

Nakamura inclina la tête et répondit :

— Navré, Ieyasu-sama. Veuillez excuser les divagations d'un homme qui a maintenant trop de loisir.

Ieyasu avait l'habitude de garder ses pensées pour lui, sans les laisser transparaître sur son visage. De fait, l'idée d'un *bushido* des oiseaux l'amusait assez, malgré la remontrance qu'il venait d'adresser à Nakamura. Mais Honda prenait ces élucubrations bien trop au sérieux et il était plus facile de réprimander l'érudit Nakamura que de calmer l'irascible Honda.

Ieyasu nota néanmoins que Nakamura avait introduit un subtil reproche dans sa réponse. Cet érudit se doublait d'un ambitieux : il aspirait à un plus grand rôle dans le nouvel ordre qu'Ieyasu instaurait au Japon et, en se plaignant d'un excès de loisir, il le signalait à sa façon à l'attention du shogun. La subtilité d'une telle réponse dépassait les capacités de Honda – Ieyasu s'en félicita car, sinon, les propos auraient pu déboucher sur un affrontement entre les deux vassaux, au-delà de l'échange verbal. Dresser les hommes ressemble parfois au dressage des faucons. Nakamura était porté sur l'étude, certes, mais il était courageux aussi : Ieyasu l'avait vu discuter tranquillement de poésie chinoise dans le feu de la bataille, ne s'interrompant que pour donner des ordres à ses troupes.

Honda quant à lui était un guerrier de la vieille école. Un rude *bushi* campagnard pratiquant un humour fruste et sujet aux sautes d'humeur. La subtilité le dépassait. Honda était aux côtés d'Ieyasu depuis ses débuts, depuis l'époque où le jeune Tokugawa avait recouvré son fief de Mikawa et travaillé dur pour restaurer la respectabilité de son clan. Il en avait fallu, des décennies et des batailles ! Mais aujourd'hui, les Tokugawa étaient les maîtres du Japon et quiconque pouvait se prétendre un *bushi* Mikawa, un guerrier du fief d'origine d'Ieyasu, le proclamait fièrement.

Combien de compagnons de son ancienne garde, de sa troupe initiale de *bushi* Mikawa, s'étaient imaginé pouvoir un jour passer de l'obscurité à la souveraineté du Japon ? songeait Ieyasu. Sa santé et sa longévité y étaient pour quelque chose, bien sûr, mais aussi l'ambition qu'il avait toujours nourrie de devenir shogun. Qui est sûr de son but peut parfois orienter les hasards de la vie, avec ses tours et détours, dans la bonne direction.

Le temps avait tissé des liens entre Honda et Ieyasu, de ceux que rien ne peut égaler. Ils avaient mené tant de batailles ensemble, vaincu tant d'ennemis les uns après les autres... Ieyasu avait une confiance implicite en ce compagnon et il se sentait dans son élément avec les rudes guerriers tels qu'Honda. Mais les qualités qui faisaient de cet homme un valeureux général au combat n'étaient pas celles qui porteraient Ieyasu à son but ultime d'établir une dynastie, et il le savait. Les guerriers cultivés, les pareils de Nakamura, seraient d'une importance capitale pour asseoir un pouvoir qui durerait au-delà de sa personne.

Nakamura appartenait au groupe de nobles qui étaient passés dans le camp d'Ieyasu après la bataille de Sekigahara, les *tozama*. Honda, lui, était un *fudai*, un des loyaux serviteurs qui avaient aidé Ieyasu pendant les longues années de son ascension jusqu'au pouvoir suprême. Les *tozama* resteraient toujours un brin suspects, surtout ceux du genre de Nakamura. Un vassal qui pense trop peut être dangereux pour le détenteur du pouvoir.

Ieyasu savait néanmoins, malgré ses réticences, que pour installer un gouvernement stable, il devait faire appel à des personnages tels que Nakamura et ses semblables – Okubo, Toyama et Yoshida. Et il avait jusque-là récompensé les *tozama* avec davantage de largesse que les *fudai*. Quand un vassal *fudai* recevait un fief de trente à cinquante mille *koku* (un *koku* étant la quantité de riz nécessaire pour nourrir un guerrier pendant un an), un vassal *tozama* pouvait se retrouver à la tête d'une terre dix fois plus vaste. C'était une cause de mécontentement parmi les *fudai*, mais Ieyasu attendait tout bonnement d'eux une loyauté qu'il savait devoir acheter chez les *tozama* – sans oublier de les surveiller de près, par-dessus le marché.

Les deux précédents souverains du Japon, Nobunaga et Hideyoshi, n'avaient pas laissé de dynastie : la mort les avait frappés alors qu'ils avaient les yeux fixés sur l'horizon, telle la colombe. Sa dynastie, Ieyasu avait l'intention qu'elle perdurât bien au-delà de sa personne et il pria les dieux de lui accorder quelques années encore, le temps d'édifier de solides fondations pour le shogunat Tokugawa.

Ieyasu avait franchi le cap de la soixantaine, bien que le nombre de ses ans fût trompeur. En effet, il était né dans l'année du Dragon, juste cinq jours avant le passage à l'année du Serpent – c'était d'ailleurs d'excellent augure pour un samouraï que de naître sous les auspices du Dragon, même dans une famille qui n'était guère puissante à l'époque. À l'instar de tous les nouveau-nés japonais, Ieyasu était censé avoir un an à la naissance : on passe près d'une année dans le ventre de sa mère et la logique japonaise édicté que personne ne saurait avoir zéro an. Le jour de l'An arriva donc six jours après la naissance d'Ieyasu et, comme tous ses concitoyens, le bébé fut réputé avoir un an de plus à ce moment-là. Par conséquent, il avait à peine quitté le corps maternel depuis six jours qu'il était déjà censé avoir deux ans...

Ieyasu survola du regard la petite prairie où il se trouvait avec ses compagnons de chasse et déclara :

— Tentons donc notre chance par-là !

Et il désigna la direction du cheval, droit au sud.

Il passa l'oiseau de proie à l'un des fauconniers et éperonna sa monture.

Quand les chasseurs et le faucon furent à distance sûre, les hommes sortirent de leur cachette parmi les rochers.

— Maintenant, je sais de qui il s'agit, mais dites-moi quand.

— *Ieyasu-sama* va procéder demain à une inspection solennelle des travaux de la nouvelle forteresse d'Edo. Le château se dresse sur un site spacieux, avec des quantités de constructions à la lisière du chantier. Ieyasu-sama arrivera avec un vaste entourage – tous les grands daimyos – et il y

aura sans doute une énorme foule venue dans l'espoir d'apercevoir le nouveau shogun. C'est là que vous pourrez intervenir.

— Considérez que c'est déjà fait.

CHAPITRE II

*En équilibre sur
une étroite lame d'acier étincelant.
Que la vie est confinée !*

Les enfants émerveillés suivaient la bataille avec attention.

— Rends le trésor ! s'écria le brave samouraï.

— Non, jamais ! répliqua l'ogre hirsute.

— Très bien, je t'aurai prévenu ! Je vais prendre mon sabre Massacreur d'ogre et te rosser.

— Aïe ! Aïe ! Ouille ! *Itai* ! Ça fait mal ! hurla l'ogre.

Les enfants éclatèrent de rire.

Réunis autour d'un *kami-shibai*, un théâtre de papier, ils voyaient un nouveau monde se révéler sous leurs yeux dans l'espace étroit d'une caisse en bois perchée sur de maigres pieds formant une scène miniature. Un paysage peint sur une feuille de papier servait de toile de fond, installant le décor de la bataille dans une forêt fantastique d'arbres rabougris aux branches tombantes. Des ombres noires s'étiraient autour des troncs bruns, donnant l'impression d'une sinistre toile d'araignée. Les acteurs étaient deux silhouettes peintes sur du papier et collées sur des baguettes de bambou.

Le montreur du *kami-shibai* manipulait les bâtons en contant ses histoires de guerriers, de mythes et de monstres.

Les enfants, fascinés, contemplaient le spectacle tout en mâchonnant leurs *senbei* bon marché, des galettes de riz croustillantes dont l'achat représentait le prix d'entrée. À la lisière de la foule des gamins, des loqueteux volaient du plaisir en assistant à la pièce sans acheter de *senbei* mais, ce jour-là, le montreur de *kami-shibai* n'en avait cure. Les affaires marchaient bien parce que les gens étaient d'humeur festive. La gaieté ambiante avait d'ailleurs gagné tous les vendeurs de nourriture et autres amuseurs accourus pour profiter de l'affluence.

La ville d'Edo tout entière donnait une impression de prospérité depuis que les Tokugawa avaient commencé à y bâtir leur nouvelle capitale. La destruction totale de la cité par un incendie un an auparavant était plutôt un avantage qui permettait aux Tokugawa de voir grand, de choisir de vastes terrains pour les demeures des dignitaires et l'édification du nouveau château. Grâce aux ravages du feu, l'argent affluait dans les caisses des marchands de bois, de tuiles et de pierres à qui l'on achetait des matériaux pour la reconstruction. Les seuls à ne pas prospérer étaient les couvreurs en chaume, les Tokugawa ayant décrété que les toits de la nouvelle Edo devaient être en bois ou en tuile mais pas en paille, jugée trop combustible.

La victoire des Tokugawa à Sekigahara trois ans auparavant avait scellé la suprématie de leur clan et permis à Ieyasu de revendiquer le titre de shogun. Après Sekigahara, un vaste flot d'humanité

s'était mis à se déverser dans Edo à mesure que les Tokugawa recrutèrent des maçons, des menuisiers et des artisans de tout poil pour aider à reconstruire la ville à une échelle digne des nouveaux souverains. La croissance d'une classe de marchands et d'artisans grassement rétribués avait attiré une population de camelots, de prostituées, d'amuseurs de rue, de joueurs et de voleurs qui rêvaient tous de profiter de la richesse d'Edo.

De village de pêcheurs somnolent, Edo était en passe de se transformer en nouvelle capitale du Japon. Et un *Edokko* se devait d'aimer le luxe et la dépense. Peu importait qu'il ne fût pas natif de la ville, car être un *Edokko* était un état d'esprit. En l'espace de quelques mois, la plupart de ses nouveaux habitants avaient d'ailleurs été gagnés par l'effervescence qui semblait flotter dans l'air.

Ieyasu était connu pour sa parcimonie et le gaspillage passait à ses yeux pour un affront au ciel. Il allait jusqu'à demander à ses dames de mettre leurs socquettes *tabi* sales dans une boîte et, quand celle-ci était pleine, il procédait lui-même au tri, décidant ce qu'il fallait donner aux servantes ou ajouter aux chiffons. La prodigalité de sa capitale était perturbante aux yeux d'un homme de son tempérament. Il tentait sans conviction de s'opposer à ce penchant mais rien ne pouvait arrêter la montée d'un optimisme qui attisait le goût des *Edokko* pour la dépense.

Vu la prédilection naturelle des *Edokko* pour les réjouissances, la première occasion venue fournissait une excuse suffisante. Ainsi des grandes fêtes telles que le Nouvel An, *O-bon*, mais aussi de toute nouveauté susceptible de rassembler des curieux. Aujourd'hui, c'était l'inspection des travaux d'Edo-jo, le château d'Edo, la nouvelle place forte du shogun, et une vaste foule était accourue pour observer l'événement, à distance.

Tokugawa Ieyasu ne gouvernait le Kanto, la riche plaine autour d'Edo, que depuis treize ans et il y avait moins d'une année qu'il était shogun. Beaucoup n'avaient jamais vu le nouveau souverain du Japon et cette inspection publique donnait aux gens l'occasion d'apercevoir les puissants. Les badauds affluaient sur les lieux, et avec eux les bateleurs et vendeurs ambulants qui tiraient profit de la foule et de son besoin de se divertir en attendant l'arrivée des daimyos et du shogun.

Un capitaine des gardes et quatre hommes patrouillaient parmi les curieux. Le capitaine s'arrêta quelques instants pour regarder le spectacle de *kami-shibai*. Les silhouettes qui dansaient au bout des bâtonnets lui rappelaient de délicieux souvenirs d'enfance.

Le capitaine survola du regard les badauds massés autour du chantier d'Edo-jo. Devant eux s'étirait un large fossé qui serait rempli d'eau pour former des douves. Ces douves présentaient d'ailleurs un avantage annexe, car la terre qu'on en retirait servait à combler les marécages des alentours d'Edo, ce qui donnerait plus d'espace à la ville. Les douves partaient du château et serpentaient ensuite à travers la cité, avec la possibilité future de créer des canaux supplémentaires et d'utiliser ces voies navigables pour le commerce. De l'autre côté de ce qui n'était encore qu'un fossé sans eau se dressait le gros mur de pierre qui serait le rempart extérieur de la forteresse. Chaque bloc était arrivé par bateau sur la Sumida et avait été transporté sur le chantier où d'habiles tailleurs de pierre les travaillaient de façon à les emboîter parfaitement, en un curieux jeu de patience destiné à résister aux attaques.

Derrière la foule, les maisons et les boutiques formaient elles aussi une sorte de rempart. Le plus

petit terrain était précieux dans cette ville populeuse et Edo fleurissait sur tous les coins de terre qui n'étaient pas déjà occupés par le shogun, un daimyo ou un temple. Les constructions de bois et de papier présentaient de grands risques d'incendie et, sans cesse, des quartiers entiers s'embrasaient. Le seul moyen de combattre le feu était de démolir les maisons qui se trouvaient sur son chemin, tâche à laquelle s'adonnaient volontiers des bénévoles, pour la plupart des menuisiers et des couvreurs qui ne tarderaient pas à profiter de la reconstruction. Les autorités avaient parfois du mal à empêcher ceux qui combattaient l'incendie de démolir des habitations qui n'étaient pas menacées par le feu.

Et dans la ville on trouvait des tours d'observation appelées *yagura*, où des guetteurs surveillaient l'apparition des premières volutes de fumée, porteuses de désastre.

Le capitaine savait que l'inspection prendrait le plus clair de la journée, vu la taille du château. Mais le nouveau shogun voudrait ensuite vérifier la partie du rempart déjà construite et le capitaine devait veiller au maintien de l'ordre dans la foule. Jusqu'ici, les gens semblaient tranquilles et d'humeur festive. Le capitaine avait arrêté un voleur, un peu plus tôt ; selon la loi en vigueur, il serait mort avant la fin de la semaine et cela ferait un brigand de moins dans les rues d'Edo.

Le capitaine et ses hommes laissèrent les enfants à leur spectacle et allèrent voir ce que regardait un autre attroupement. Des cris de surprise fusaient du groupe et il fit signe à ses hommes de lui frayer un chemin pour qu'il pût découvrir la cause de tant d'intérêt. Apercevant les samouraïs, les gens s'effacèrent avec une courbette polie pour laisser passer l'officier et ses compagnons.

Dans l'espace créé au milieu des spectateurs se trouvait un homme seul. De taille moyenne, mais musclé. Sans avoir le crâne rasé des samouraïs, il portait les cheveux relevés en chignon au sommet de la tête et quelque chose dans son allure suggérait le militaire aux yeux du capitaine. La victoire des Tokugawa à Sekigahara ayant laissé cinquante mille samouraïs vaincus et sans emploi, il n'était pas inhabituel de rencontrer d'ex-guerriers qui tentaient de gagner leur vie par toutes sortes de moyens. Beaucoup étaient devenus paysans, certains voleurs ou brigands, d'autres marchands, un petit nombre avait trouvé de l'embauche chez un daimyo, mais ils étaient encore légion à errer par le Japon, vivant de leur astuce et cherchant à louer les services de leur sabre. Ce dernier groupe était celui des rônins – littéralement, les « hommes flottants ».

Le bateleur avait l'allure d'un rônin mais le capitaine avait du mal à imaginer qu'un vrai samouraï pût déchoir au point de devenir un amuseur de rues.

L'homme prit une grosse toupie de bois, un jouet d'enfant d'un diamètre comparable à la longueur d'une main aux doigts écartés, et il enroula une corde de chanvre autour, bien serrée. D'un coup de poignet, il lança la toupie et la fit tourner, gardant l'extrémité de la corde dans la main. Il sortit alors un sabre d'un fourreau posé à ses pieds et, d'un mouvement ample et rapide, il cueillit sur le plat de la lame la toupie en pleine rotation.

Il tint son arme immobile pendant un moment, puis il la remonta un brin et fit lentement descendre la toupie le long du ruban d'acier étincelant. Le capitaine fut frappé par la qualité de la lame : comme tous les hommes de sa classe, il avait appris à juger un sabre depuis l'enfance et celui-ci était exceptionnel. Soit ce rônin était effectivement tombé très bas par rapport à sa situation initiale, soit il

avait eu énormément de chance en récupérant cette arme sur un champ de bataille.

Quand la toupie approcha de la garde, l'homme inclina alors le sabre dans l'autre sens, fit remonter le jouet vers la pointe et l'y laissa. Et puis, d'un habile coup de lame, il lança en l'air l'objet virevoltant qu'il rattrapa sur l'autre face du sabre. Il promena alors la toupie sur toute la longueur de la lame, et de nouveau jusqu'à la pointe. Le capitaine était émerveillé par la maîtrise de l'inconnu, par la sûreté de sa main. Le rônin était si sûr de lui qu'il avait même le temps de regarder les frimousses d'enfants fascinés qui se trouvaient çà et là dans la petite foule. En fait, il avait l'air de chercher quelqu'un.

Quand la toupie revint à la pointe du sabre l'homme donna un nouveau coup de poignet et la rattrapa, cette fois sur l'arête de la lame. Nouvelles exclamations des spectateurs, auxquelles le capitaine joignit sa voix. Avec une totale nonchalance, le rônin fit alors redescendre la toupie sur l'arête jusqu'à la *tsuba*, et remonter de la garde jusqu'à la pointe. La foule applaudissait à tout rompre.

Puis le rônin laissa la toupie sur le sabre jusqu'à ce qu'elle perde de la vitesse et se mette à tourner de travers, la jeta très haut en l'air et, pour finir, la rattrapa d'une main. Les gens le gratifièrent de généreux applaudissements et de quelques pièces jetées sur l'étoffe étalée à ses pieds. L'homme salua pour remercier, puis regarda le capitaine droit dans les yeux et lui sourit.

L'officier s'étonna de tant d'audace de la part d'un bateleur, même si cet amuseur avait jadis été un samouraï. Il avait l'habitude de voir les habitants de la ville s'incliner devant lui, la tête et les yeux baissés. Fallait-il réprimander cet homme-là ? Un souvenir confus lui chatouillait la mémoire. Il examina le visage du bateleur : non, il n'avait jamais fait sa connaissance dans les règles mais, pourtant, le bougre avait quelque chose de si familier... le capitaine ne parvenait pas à le situer. Il tournait et retournait l'énigme dans sa pensée quand une voix s'écria :

— Voilà Ieyasu-sama !

Rappelé d'un coup à ses devoirs, le capitaine hurla :

— Tout le monde à genoux !

La foule s'exécuta, la plupart posant les mains dans la poussière devant eux pour exécuter un *kowtow* en bonne et due forme. Des mères appelaient leurs enfants, les prenaient auprès d'elles et leur montraient la position convenable et respectueuse qu'on doit adopter en présence du shogun. Le capitaine hocha la tête, satisfait, et survola la foule du regard pour s'assurer que tous exprimaient le respect qui s'imposait. Il constata avec surprise que l'homme à la toupie avait disparu.

Après un rapide coup d'œil pour tenter de le repérer, le capitaine imita ses hommes et mit un genou en terre, la forme de salut militaire appropriée pour un officier supérieur de haut rang. Le bateleur à la toupie continuait de le préoccuper, mais il savait qu'à force de réfléchir il finirait par se souvenir de qui il s'agissait.

Ieyasu était accompagné des architectes en chef du château et de plusieurs daimyos, au rang desquels Honda, Nakamura, Okubo, Toyama et Yoshida. Il marchait sur le rempart d'un pas vigoureux. Les autres le suivaient mais Okubo, qui boitait, restait un peu en arrière.

Ieyasu était plutôt satisfait de l'avancement des travaux mais ne laissait pas transparaître ce plaisir sur son visage. Il avait toujours cultivé une image d'homme impassible et il avait une conscience aiguë du rôle qu'il considérait devoir jouer en public.

Ils avaient marché toute la matinée. Ieyasu croyait dur comme fer à l'entraînement et à la discipline militaires malgré sa bedaine proverbiale, et il était connu pour ses qualités de marcheur, de cavalier et de tireur au mousquet – toutes choses qu'il pratiquait assidûment. La fauconnerie est mon activité favorite, disait-il, parce qu'elle reproduit par certains côtés les rigueurs des campagnes militaires.

Il n'était pas fatigué par l'inspection mais les architectes, eux, transpiraient... et pas seulement à cause de la fatigue physique...

— Comme vous pouvez le constater, Ieyasu-sama, cette partie du rempart a considérablement progressé ! déclara l'architecte en chef.

Ieyasu s'abstint de commentaire et se contenta de dévisager son interlocuteur qui se mit à transpirer davantage. Le nouveau shogun exigeait la meilleure qualité possible pour tout ce qui touchait à la chose militaire, y compris sa nouvelle forteresse. Mais la parcimonie étant son autre exigence, il était difficile de combiner ses volontés, d'autant que le shogun avait critiqué la qualité ou le coût à presque toutes les étapes de l'inspection. L'architecte n'avait guère envie de mécontenter le souverain absolu du Japon, qui avait le pouvoir de mettre à mort qui bon lui semblait.

— Qu'en pensez-vous, Okubo-san ? demanda Ieyasu.

Il s'adressait à lui en premier car il n'avait pas encore d'opinion arrêtée à son sujet et il voulait l'avis d'Okubo avant que ce dernier n'eût entendu la réaction des autres daimyos.

— Je crois que vous seul, Ieyasu-sama, pouvez mesurer votre satisfaction ou votre mécontentement devant l'avancement de cette partie du château.

Ieyasu ne fit pas de commentaire mais nota que la réponse d'Okubo ne livrait rien de ses pensées ou de ses sentiments. Ce pouvait être une vertu. Mais autre chose, aussi.

— Et toi, Honda ?

Honda regarda les murs de chaque côté de lui et lâcha d'un ton bougon :

— C'est bien. Pourquoi faites-vous transpirer ces pauvres architectes ? Tous les châteaux coûtent trop cher et présentent des problèmes.

— Et vous, Nakamura-san ?

— Je suppose qu'il faudrait comparer l'avancement et le coût de cette partie du château avec l'état des travaux dans le reste de l'édifice, commença Nakamura. On verrait alors si les choses ont plus progressé ici qu'ailleurs. Néanmoins...

— Merci, Nakamura-san, interrompit Ieyasu. Et qu'en pensez-vous, Yoshida-san ?

— Je suis d'accord avec Honda-san. Ici, ça a bien avancé.

Ieyasu partageait secrètement ce point de vue et il se réjouit de la franchise de Yoshida. Cet homme-là alliait l'intelligence des nouveaux daimyos au ton direct des *bushi* Mikawa d'Ieyasu tels qu'Honda. Oui, Ieyasu l'aimait bien, Yoshida.

— Et vous, Toyama-san ?

— Je crois...

On entendit une détonation. Un tir de mousquet, comprirent les daimyos, qui étaient tous des guerriers expérimentés. Nakamura porta la main à sa poitrine et tourna sur lui-même. Il tomba du rempart, rebondit comme une poupée de chiffon sur la paroi incurvée et chuta dans les douves sans eau. Ieyasu regarda le corps de Nakamura et comprit à sa posture qu'il était mort avant même d'avoir heurté le sol.

— Protégez le shogun ! s'écria Yoshida qui mit ses paroles en pratique en venant se placer devant Ieyasu et faire un bouclier de sa personne.

Voyant l'exemple de Yoshida, Honda le rejoignit pour protéger Ieyasu tandis que les autres daimyos le mettaient à l'abri derrière le mur. Le shogun écarta les mains des hommes qui le pressaient de rester là et, avec sa célérité coutumière, il descendit du rempart d'un pas décidé.

CHAPITRE III

*Les puissants forgent des plans
comme s'ils étaient immortels.
Cela n'empêche pas les vers
de se repaître de leurs cadavres.*

— C'était un signe du ciel, une intervention divine, déclara Toyama, qu'Ieyasu ait été épargné de la sorte.

— Pff ! Ce n'était qu'une erreur de tir ! Et si vraiment c'était un signe du ciel, il ne s'est pas montré tendre avec Nakamura-san ! répliqua Honda.

Ieyasu entra dans la maison de thé spécialement érigée pour l'inspection et conçue de manière à permettre au shogun de se reposer et de se restaurer. Il avait l'air aussi flegmatique que jamais, bien qu'il fût maintenant sous la protection d'une escorte qui attendait à la porte. Honda, Toyama et Okubo étaient déjà là mais, à la différence du shogun, ils étaient encore agités par l'incident.

— Allez-vous bien, Ieyasu-sama ? s'enquit Toyama.

— Évidemment !

L'émoi de Toyama lui rappela que ce dernier n'avait qu'une expérience relativement limitée de la bataille. Ieyasu, lui, avait participé à plus de quatre-vingt-dix combats et déjà survécu à plusieurs tentatives d'assassinat.

Yoshida arriva à son tour et mit un genou en terre pour saluer.

— Eh bien ? demanda Ieyasu.

— J'ai mobilisé mes hommes, répondit Yoshida. Ils vont se lancer à la recherche de l'assassin.

— Nakamura-san est-il mort ?

— Je regrette, Ieyasu-sama, Nakamura-san est entré dans le grand vide, mais nous allons retrouver le meurtrier. Mes hommes sont déjà en train de parler avec les soldats qui surveillaient cette partie-là de la foule.

— J'apprécie votre efficacité, Yoshida-san, déclara Ieyasu.

— L'assassin devait être mêlé au peuple massé là, ils ont sûrement dû le rattraper. Une distance de quatre-vingts pas au moins séparait la foule de l'endroit où nous nous trouvions.

— Je tire tous les jours trois coups de mousquet pour garder la main, signala Ieyasu. Une arme ordinaire ne porte guère au-delà de quatre-vingts pas, certes, mais j'ai un jour tué une grue à cent vingt pas de distance avec un mousquet fabriqué par Inatomi Gaiki. Si l'assassin s'est servi d'une telle arme, il pouvait être caché sur le toit des maisons ou sur le *yagura*. Faites donc vérifier cela.

Honda, perturbé par le désir manifeste de Yoshida de diriger les opérations, s'empressa de

lancer :

— Mais bien sûr, Ieyasu-sama ! Je vais donner des ordres à mes gaillards.

Ieyasu nota la bonne volonté de Honda, prêt à aider, mais répondit néanmoins :

— Les hommes de Yoshida-san ont déjà commencé à enquêter. Il vaudrait mieux les laisser terminer plutôt que de mobiliser deux groupes sur la même tâche.

— Oui, Ieyasu-sama, répondit Honda, visiblement dépité.

— J'ai apprécié que tu sois venu te placer devant moi pour arrêter d'autres balles éventuelles, lui dit le shogun. Yoshida-san et toi avez promptement réagi. C'est le devoir de tout vassal de mourir pour sauver la vie de son seigneur mais, vous deux, vous avez manifesté de la présence d'esprit et su agir vite.

C'était une réprimande pour Toyama et Okubo ; Ieyasu les vit rougir.

— Mais, Ieyasu-sama... commença Toyama, qui fut interrompu par le shogun.

— Je ne désire pas en parler pour l'instant, annonça Ieyasu d'une voix calme mais d'un ton qui empêcha Toyama de poursuivre.

Okubo eut assez de bon sens pour rester coi, Ieyasu le nota avec satisfaction.

Yoshida s'excusa pour aller vérifier les toits des maisons et Ieyasu reprit :

— Demandez à l'architecte de venir me voir.

On se hâta d'aller le chercher et Ieyasu lui annonça dès qu'il arriva :

— J'ai décidé qu'il fallait agrandir le château. Nous allons aussi devoir publier des décrets interdisant la construction de tout édifice ou tour ayant vue sur le palais.

L'architecte fut surpris de trouver Ieyasu si calme après un attentat, si prêt à discuter de questions stratégiques. Ieyasu était d'ailleurs réputé pour sa propension à réfléchir constamment aux affaires politiques et militaires. Un jour, durant un épisode dramatique d'un spectacle de nô – un art qui l'intéressait suffisamment pour qu'il le pratiquât lui-même –, il s'était penché vers un daimyo en lui soufflant :

— J'ai réfléchi : c'est plus ou moins le moment de couper les bambous pour les bannières militaires.

— De combien voulez-vous l'agrandir ? bredouilla l'architecte.

— Je pense que quatorze mille pas conviendraient pour le rempart extérieur.

— Quatorze mille pas, Ieyasu-sama ! Mais c'est plusieurs fois plus grand que ne le prévoient les plans actuels !

— Je pense que les événements d'aujourd'hui justifient une telle modification, rétorqua froidement Ieyasu.

— Certes, Ieyasu-sama, balbutia l'architecte.

— Prévenez-moi quand vous aurez dessiné les nouveaux plans. Je vais devoir aviser les daimyos de la contribution qu'ils devront apporter pour réaliser les travaux.

Ieyasu le congédia d'un signe de la main, puis il demanda du thé et se détendit, comme s'il avait totalement oublié l'attentat et la mort d'un de ses principaux conseillers.

— J'ai des nouvelles ! annonça Yoshida.

Ieyasu releva un sourcil mais ne dit rien, attendant le rapport de Yoshida. Le shogun avait un visage sans distinction, avec des bajoues et une fine moustache. Ses yeux rapprochés brillaient d'un regard intense et il avait le devant du crâne rasé selon la coutume des samouraïs. Le reste de sa chevelure était pratiquement gris, à part deux ou trois mèches noires.

— Nous avons retrouvé le guetteur de feu mort dans le *yagura* qui se dresse en face du rempart. La gorge tranchée. L'assassin devait donc être embusqué dans la tour de guet. Environ cent quarante pas séparent la tour du rempart : vous aviez donc raison de penser qu'il ne s'est pas servi d'une arme ordinaire. Mais reste le plus important : nous savons qui est l'assassin !

Ieyasu, impassible, attendait que Yoshida finît son récit mais les autres daimyos présents dans la maison de thé ne purent empêcher l'excitation et la surprise de se peindre sur leurs figures.

— Un des capitaines des gardes patrouillait dans la foule quand il a aperçu un bateleur qui lui paraissait familier, sans qu'il puisse pourtant le situer. Sur ces entrefaites, nous sommes arrivés sur le rempart et l'officier s'est employé à veiller à ce que tous les gens manifestent le respect qui vous est dû.

« Après le coup de feu, la confusion la plus totale régnait. Les gens du commun étaient très inquiets pour votre sécurité, Ieyasu-sama. Le capitaine a raconté qu'il avait aussitôt lancé des recherches car il estimait, comme nous, que le coup avait dû partir de la foule. L'excitation générale rendait la tâche difficile, mais le capitaine jure que le bateleur qui lui avait attiré l'œil n'était plus là. Il avait manifestement quitté la foule pour monter dans le *yagura* et vous assassiner, Ieyasu-sama.

— Pour l'amour du ciel ! Qui donc était ce bateleur ? lança Honda de but en blanc.

Le shogun fermait les yeux sur les entorses au protocole de son vieux compagnon d'armes, en vertu des années d'amitié qui les unissaient.

Yoshida lâcha un nom et ajouta :

— Il est d'ailleurs sur la liste de ceux que nous recherchons depuis Sekigahara.

Ieyasu jeta un bref coup d'œil vers Okubo : la haine avait soudain assombri le mince visage marqué d'une cicatrice de ce grand échalas de daimyo. Intéressant.

— Qui est-ce ? interrogea Toyama.

Ieyasu avait d'ores et déjà conclu que Toyama était un imbécile et qu'il allait s'en débarrasser en l'envoyant dans un nouveau fief lointain, à Shikoku ou à Kyushu. L'ignorance de Toyama en matière

militaire était inacceptable, même si Ieyasu espérait assurer la paix.

— C'est le vainqueur du grand tournoi de sabre organisé par Hideyoshi-sama, il y a des années, expliqua Honda. Okubo-san a de bonnes raisons de se souvenir de lui ! lança-t-il, et son rire proche d'un braiment emplît la petite maison de thé.

L'allusion n'avait échappé à personne, même pas à Toyama. Okubo était devenu infirme après avoir disputé la finale du fameux tournoi de sabre d'Hideyoshi. Un autre samouraï avait d'ailleurs été tué, bien que l'on usât de lames de bois, car chaque concurrent se battait comme un lion pour gagner. Lors de l'ultime combat, le champion avait vaincu Okubo. Il avait fait de lui un estropié pour le restant de ses jours en le blessant à la jambe gauche, et il lui avait barré le visage d'une cicatrice.

Okubo crispa les mâchoires mais contrôla sa colère – un comportement qu'Ieyasu remarqua et approuva. Maintes fois dans sa vie, le shogun avait su maîtriser son courroux ou d'autres émotions quand il y trouvait un bénéfice.

— J'ai des renseignements sur cet homme, déclara Okubo d'une voix tendue. Il ne porte plus ce nom-là, il se fait maintenant appeler Matsuyama Kaze, « Vent de la montagne couverte de pins ».

— Quel drôle de nom ! s'exclama Honda. Comment le savez-vous ?

— Cet individu m'a causé des ennuis après Sekigahara, et puis il a disparu. J'ai cru qu'il avait choisi la solution honorable et qu'il s'était supprimé mais mes hommes l'ont repéré récemment à Kamakura. Ils n'ont pas réussi à le capturer mais ils se sont renseignés en ville et ont ainsi pu apprendre sa nouvelle identité. Ils n'ont, hélas, pas pu le localiser avant qu'il massacre un grand marchand et sa maisonnée entière. C'est manifestement devenu un hors-la-loi de la pire espèce et, maintenant, il a osé tenter d'assassiner le shogun ! Il faut le traquer comme un chien et l'abattre.

— Okubo-san et Honda-san, pourquoi ne pas essayer tous les deux de me retrouver ce « Vent de la montagne couverte de pins » ? suggéra Ieyasu.

— *Hai* ! Oui, Ieyasu-sama ! s'exclamèrent les deux seigneurs.

— Parfait. Yoshida-san se joindra à vos recherches. De fait, je veux que ce soit lui qui en prenne la tête.

Les deux daimyos manifestèrent nettement moins d'enthousiasme à la mention de Yoshida. Maintenant que Nakamura n'était plus, Yoshida le remplacerait peut-être avantageusement, songeait Ieyasu. Il congédia les daimyos d'un geste de la main et les seigneurs quittèrent la maison de thé en exécutant force courbettes, comme il se devait devant le souverain du Japon. Honda profita de ses liens d'amitié et de son statut de *hatamoto*, vassal direct du shogun, pour rester après le départ des autres.

— Tu sais, je ne pense pas que je puisse être tué par une balle de mousquet, déclara Ieyasu, songeur.

Honda le considéra avec étonnement :

— Pourquoi dites-vous cela ?

Honda comptait sur l'ancienneté de ses rapports avec Ieyasu pour se dispenser de la formule consacrée et ne pas lui donner sans cesse du « *Ieyasu-sama* » lorsqu'ils étaient en tête à tête.

— Eh bien, il m'est arrivé de recevoir deux balles de mousquet lors d'une bataille. Or, les deux fois, les balles se sont logées dans mon armure sans me tuer ni même me blesser. Aujourd'hui, on m'a de nouveau tiré dessus et, cette fois, la balle a frappé Nakamura-san par erreur : elle l'a tué et m'a laissé parfaitement indemne.

— C'est très joli de croire à sa destinée mais, destin ou pas, un homme meurt quand une balle de mousquet l'atteint au bon endroit !

Ieyasu éclata de rire et posa un regard affectueux sur son vieux compagnon d'armes.

— Quel dommage que mes responsabilités m'empêchent de discuter avec toi et mes autres généraux ! Mais mon existence est en train de changer et je dois veiller à établir mon pouvoir et celui de ma famille, et cela ne se fait pas en un jour. Je regrette le bon vieux temps où nous pouvions partager la chaleur d'un feu de camp et parler franchement de tout ce qui nous venait à l'esprit.

Honda regarda Ieyasu : ah, les propos de son compagnon reflétaient tellement ses propres pensées et ses sentiments ! Il détestait le tour qu'avait pris leur vie et préférait nettement la voie de la guerre dont il comprenait les règles. Honda était perturbé par cette nouvelle ère qui s'ouvrait ; il avait l'impression d'être hors du coup, un homme dont les compétences ne sont plus nécessaires.

Ieyasu prit sa tasse de thé et en but une gorgée :

— Alors, Honda, qu'est-ce que tu fabriques en ce moment ?

Honda regarda Ieyasu et fut à deux doigts de rougir. Assis avec son seigneur de toujours, à échanger des idées comme s'ils étaient en campagne, Honda faillit faiblir et avouer à quoi il s'employait. Mais sa franchise habituelle n'était pas toujours une bonne chose, il le savait.

— Je vais me consacrer à chercher votre assassin présumé, pour nous éviter de vérifier votre théorie selon laquelle vous ne pouvez pas être tué par une balle de mousquet. Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous que ce rônin, Matsuyama Kaze, soit l'auteur de cette tentative d'assassinat ?

Ieyasu, qui livrait rarement sa pensée à autrui, répondit par des questions :

— D'après toi, ce Matsuyama Kaze est-il un vrai samouraï ?

Honda réfléchit un instant.

— C'est un homme dangereux. C'est pourquoi il figure sur la liste de ceux que nous voulons capturer. Cependant, il était connu avant la guerre pour son courage et son honneur, et je suppose que c'est donc un vrai samouraï.

— Et quelles sont les armes d'un vrai samouraï ?

— Le sabre et l'arc, répondit Honda sans hésitation.

— Exactement ! conclut Ieyasu.

CHAPITRE IV

*Le fond d'un puits profond
par une nuit sans lune.
Plus sombre encore : un cœur.*

Toyama posa la main sur son sabre. Avoir affaire à ces gens-là l'effrayait et son appréhension augmenta quand il découvrit le lieu du rendez-vous. Ses craintes éclosaient en lui à la manière d'un lotus nocturne qui déroule ses pétales.

Le petit temple abandonné se dressait dans une bamboueraie. Le toit s'était affaissé pour cause de pourriture et de vétusté, de hautes herbes avaient envahi les abords et poussaient jusque devant la porte. Il soufflait une légère brise qui soulevait les feuilles mortes et les lançait nonchalamment contre les murs délabrés. Le temple semblait vide et désert à la lueur de la demi-lune et Toyama s'interrogea un instant : s'était-il embrouillé dans les indications, se serait-il trompé d'endroit ?

Pour mieux examiner les lieux, il souleva le panier de roseau tressé qui lui couvrait le chef. Il s'était déguisé en *komuso*, un adhérent de l'étrange secte bouddhiste *Fuke*. Les adeptes parcouraient les campagnes avec sur la tête – afin de dissimuler leur identité – un panier à l'envers percé de deux trous pour les yeux. Ils jouaient du *shakuhachi*, la flûte en bambou – leur façon de demander l'aumône. De plus en plus de samouraïs et de rônins rejoignaient la secte dont les temples leur servaient de refuge et d'abri. Ils devenaient un spectacle familier dans les rues d'Edo, parfaitement protégés par leur curieux couvre-chef. Il y avait tellement de samouraïs *komuso* que ce déguisement avait l'avantage de permettre à Toyama de porter ses sabres, tout en masquant son visage.

Assez fier d'avoir choisi pareil accoutrement, Toyama pensait que personne ne savait où il se trouvait. Les gardes postés devant l'entrée latérale de sa demeure s'étaient étonnés de le voir partir sans escorte et lui avaient proposé de l'accompagner ; il avait refusé et revêtu ce chapeau de *komuso*. Les gardes avaient échangé des sourires entendus devant les précautions de leur maître, convaincus que celui-ci avait quelque rendez-vous galant. Avec l'épouse d'un autre, peut-être.

Même après avoir enlevé la corbeille qui lui obscurcissait la vue, Toyama ne vit pas signe de vie. Il se recoiffa du panier et se dirigea vers le temple à pas précautionneux, une lanterne à la main.

Parvenu à la porte du temple, il hésita un instant.

— Entrez ! lâcha une voix dans le noir.

Toyama sursauta. Il s'était attendu à trouver quelqu'un là mais il n'arrivait pas à distinguer le propriétaire de la voix.

— Votre lumière risque de signaler à d'autres que nous sommes ici.

Le ton de la voix était neutre, mais celui qui parlait était en réalité plutôt irrité par l'hésitation de Toyama. Il avait aperçu son visage au moment où le seigneur avait soulevé son chapeau de *komuso*, il connaissait donc l'identité du visiteur. Mais même sans cette gaffe, l'homme posté dans l'obscurité

du temple aurait su que l'arrivant était un dainayo et pas un vrai prêtre. Certes, Toyama avait adopté le chapeau aux allures de panier et même glissé une flûte en bambou dans sa large ceinture, mais jamais un *komuso* n'aurait pu être vêtu d'un kimono de soie ou de *geta* (sandales laquées) du prix et de la qualité de ceux qu'il portait.

Enfin, Toyama entra dans le temple. Ça sentait le moisi et le renfermé, il flottait des odeurs mortes dans l'air. Le sol était de terre battue, les murs nus, de sorte que Toyama ne pouvait pas dire quels dieux on avait adorés en ces lieux. La lanterne jetait une pauvre flaque lumineuse au centre du sol, trop faible pour percer les ténèbres alentour.

Toyama avait la main sur son sabre, comme si cela pouvait le protéger. L'inconnu le remarqua et sourit : il aurait pu truché Toyama d'une centaine de façons, s'il avait voulu, et sans l'aide d'aucune arme pour la plupart ! Il émergea de son coin sombre et s'avança dans la tache de lumière. Toyama recula d'un pas.

— Vous vouliez nous parler ?

L'homme était tout de noir vêtu, avec un pantalon fait de bandelettes enroulées et une veste courte maintenue par une large ceinture^[1]. Des socquettes *tabi* noires lui couvraient les pieds, même les cordons de chanvre de ses sandales avaient été teints à l'encre pour qu'elles se fondent dans l'obscurité. Il portait, accroché dans le dos, un sabre court à la chinoise dont la garde dépassait d'une de ses épaules afin qu'il pût facilement dégainer. Il avait la tête et le visage enveloppés d'un morceau de tissu noir pour dissimuler son identité.

— Est-ce vous qui m'avez donné les instructions ? demanda Toyama.

L'inconnu cachait son impatience, écœuré par la pusillanimité et la stupidité de ce seigneur.

— Je suis celui qui a été délégué pour vous parler.

— Je... euh... Je crois savoir qu'on peut louer vos services pour... euh... certains travaux...

Toyama laissa mourir la phrase de cette façon caractéristique qu'ont certains d'inviter leur interlocuteur à émettre un commentaire.

— Cela dépend du travail.

— Je veux faire tuer quelqu'un.

— Cela dépend de qui.

Toyama sortit un bout de papier de son ample manche et le tendit à l'homme en noir. Le papier avait été plié de façon à former une mince bande qu'on avait nouée sans serrer.

L'inconnu prit le papier, le déplia, le secoua et l'inclina légèrement pour l'éclairer. Ce qu'il lut le surprit mais une vie entière d'entraînement lui permit de dissimuler sa réaction. L'habitude lui fit continuer de fixer le message, car un adversaire très exercé peut beaucoup apprendre d'un regard. Il était peu probable que Toyama maîtrisât cet art-là, mais allez savoir si sa maladresse n'était pas un numéro parfaitement étudié...

— Nous le connaissons, commenta l'homme en noir. Quand voulez-vous que ce soit fait ?

— Aussitôt que possible, mais je dois être prévenu.

— Jamais nous ne prévenons. Soit nous honorons notre contrat, soit nous mourons en l'exécutant. Ce serait un jeu d'enfant de nous capturer si nous clamions nos intentions !

— Mais il faut que je le sache, pour pouvoir faire des préparatifs !

— Eh bien, soyez préparé en permanence parce que nous ne ferons pas d'annonce.

— Et quel en sera le prix ? lança vivement Toyama.

L'autre indiqua un chiffre.

Toyama faillit s'étrangler :

— Mais c'est scandaleux !

— Comme vous voudrez, conclut l'homme en repartant se fondre dans l'obscurité.

— Attendez !

L'homme s'arrêta.

Toyama avança une contre-proposition.

L'autre hocha la tête :

— Non. Je vous ai indiqué le prix pour cette cible-là. Nous serons obligés d'être plusieurs pour la tuer et, même ainsi, on peut ne pas réussir. Cela coûte cher de tuer cet homme.

Frustré, Toyama conclut :

— Bon. Si c'est le prix, alors je le paierai. Je veux sa mort. Je vous réglerai quand ce sera fait.

— Non. D'avance.

— Mais comment puis-je être sûr que vous respecterez votre contrat ?

— Vous savez qui nous sommes ?

— Oui.

— Alors vous savez aussi que jamais nous n'avons failli : nous accomplissons notre mission ou nous mourons en l'accomplissant. Pas de marchandage. Ce sont les termes du contrat. À prendre ou à laisser, à votre guise.

— Bon, d'accord ! Mais je n'ai pas une telle somme sur moi.

— Faites-la porter ici demain soir. En or. Mettez le tout dans une étoffe, laissez le ballot par terre, dans le temple. Et repartez.

— Bien.

L'homme jeta un nouveau regard sur la feuille de papier :

— C'est tout ce que vous savez sur lui ?

— Je peux le décrire.

— Nous le connaissons, je vous l'ai dit, vous n'avez pas besoin de le décrire. Mais savez-vous où il se trouve actuellement ?

— Non.

— Alors, ça sera un travail difficile. Cela risque de nous prendre du temps. Mais nous n'abandonnerons pas avant d'avoir accompli notre tâche.

— Dites-moi, ajouta Toyama, c'est bien aux Koga que j'ai affaire ?

L'inconnu commençait à être très irrité par la curiosité de cet imbécile de daimyo, par son incapacité à mener de telles transactions, par son ignorance des questions qu'on ne pose pas.

— Non, vous avez affaire à moi, répondit-il.

— Mais...

Toyama n'eut pas le temps de finir que, déjà, l'homme s'était fondu dans l'obscurité du temple. Toyama leva sa lanterne et tenta d'en projeter la faible lueur sur le pourtour et les coins de la salle. L'homme s'était évanoui bien qu'aucune sortie ne fut visible. Dehors, les criquets poursuivaient leur lamentation plaintive. Toyama sentit un frisson le parcourir car il ne comprenait pas comment l'inconnu avait disparu.

Les *ninja* savent peut-être se changer en fumée ou se rendre invisibles, comme prétendent les légendes, songea Toyama. Il trouva un réconfort dans la pensée qu'il était le commanditaire de leur chasse. Et non leur cible.

*

Honda se dirigea vers le portail arrière de sa propriété. Il logeait actuellement dans ce qui deviendrait la maison d'amis quand l'habitation principale serait terminée. Son épouse et ses serviteurs avaient insisté pour qu'il construisît une vaste demeure et il y avait consenti. C'était une lourde charge financière pour lui en raison de la politique d'Ieyasu, qui avait donné de petits fiefs aux *fudai*, alors que les *tozama* s'enrichissaient. Sa femme avait d'ailleurs bravé le fameux caractère de son époux pour le chapitrer sur cette injustice, mais Honda s'était contenté de répliquer par « *Yakamashii !* » – la ferme ! –, refusant de discuter. Car il ne répondait pas de sa réaction s'il avait dû engager la discussion là-dessus : il était secrètement d'accord avec elle. Pendant que les Tokugawa jouissaient de leur nouvelle position de clan souverain du Japon, il se retrouvait, lui, en position précaire. Pour lui, la paix présentait un risque aussi grand que la bataille la plus désespérée.

Honda était un fruste samouraï campagnard et ne l'ignorait pas. Il avait une certaine intelligence brute, polie et repolie par une vie entière passée à guerroyer, mais il savait aussi que les vents qui soufflaient sur la nation en mutation exigeaient de nouveaux talents, de ceux qu'il ne possédait pas

plus qu'il ne les estimait. Le talent de Honda était de tuer. Une qualité sans prix quand il s'était agi de conquérir le pays et qui lui avait assuré sa place au côté d'Ieyasu à travers d'innombrables batailles. Mais avec l'ultime victoire remportée à Sekigahara, il avait vu Ieyasu changer de centre d'intérêt pour réfléchir à des stratégies qui lui permettraient d'établir une dynastie durable. Le maintien de ladite dynastie impliquerait encore des tueries, certes, mais d'autres qualités plus subtiles seraient nécessaires si les Tokugawa et leurs descendants voulaient régner sans vivre en état de guerre permanent.

Ces qualités étaient celles d'autres hommes plus intelligents, tels que Yoshida, Okubo et Toyama. Nakamura, en dépit de ses discours pompeux, avait les dons nécessaires pour établir une administration stable. Yoshida et Okubo étaient des guerriers mais le fait qu'Ieyasu eût admis des Toyama et autres Nakamura dans son cercle rapproché prouvait que la balance avait déjà commencé à pencher du côté des bureaucrates plutôt que celui des *bushi*.

Comme pratiquement tous les samouraïs, Honda avait une vision fataliste de l'existence et de la mort. Pour lui, c'était par simple chance qu'Ieyasu avait échappé au trépas. Il aurait suffi que la balle du mousquet fût passée quelques pouces plus à droite et l'assassinat aurait réussi. Et c'est Ieyasu qui aurait été occis au lieu de Nakamura.

Ieyasu avait eu de la veine. Il en avait toujours eu, d'ailleurs, ne serait-ce que pour avoir survécu à la plupart de ses rivaux. Les autres candidats au pouvoir suprême avaient succombé à des morts violentes, quand l'âge ne les avait pas emportés, tel Hideyoshi. Ieyasu avait simplement attendu son heure. Chanceux, il l'avait été aussi car aucune des défaites qu'il avait essuyées n'avait vraiment été désastreuse en fin de compte. Que ce fût grâce à sa bonne étoile ou à la bêtise de ses ennemis, il s'en était toujours sorti vivant. Considérant le parcours d'Ieyasu, en particulier son enfance d'otage pour garantir la bonne conduite de son clan, c'était extraordinaire qu'il fût monté si haut. Il ne possédait pas de talent particulier mais les qualités ordinaires d'un chef militaire et d'un daimyo avaient atteint chez lui des niveaux inaccoutumés. Et ces vertus banales avaient fini par triompher.

Néanmoins, la bonne fortune d'avoir réussi à conquérir le pays ne garantissait en rien que sa maison gouvernerait le Japon au-delà de son existence personnelle. Hideyoshi aussi avait cru que son jeune fils lui succéderait au pouvoir mais, après Sekigahara et la défaite des troupes qui lui étaient restées loyales, l'enfant et sa mère s'étaient retrouvés avec le château d'Osaka pour tout royaume. Ieyasu régnait en maître.

Transformer ce pouvoir en dynastie était néanmoins une autre histoire. Des années auparavant, Ieyasu avait fait exécuter son épouse qui avait comploté contre lui avec un autre daimyo, et il avait forcé son fils aîné à se suicider, ce dernier étant soupçonné d'avoir trempé dans le complot. Plus récemment, il avait failli se débarrasser de son deuxième fils et héritier actuel, Hidetada, qui était arrivé en retard à la bataille de Sekigahara.

Honda et d'autres étaient intervenus pour protéger le retardataire du courroux paternel et lui avaient sauvé la vie. Alors, connaissant la maisonnée turbulente et instable de son seigneur, comment Honda pouvait-il dormir sur ses deux oreilles avec l'assurance que sa propre famille connaîtrait un avenir prospère ?

En ces temps inquiétants, Honda était forcé de prendre une initiative embarrassante. Le rude guerrier n'était pas certain de ne pas se fourvoyer et il allait jusqu'à emprunter le portail à l'arrière de sa propriété pour que ses allées et venues attirent le moins possible l'attention.

Yoshida était assis par terre, appuyé contre un de ces repose-bras mobiles qui servent à assurer du confort dans une culture sans fauteuils. Il se trouvait dans la salle de réception du temple qu'il avait réquisitionné pour y résider pendant la construction de sa demeure. Les prêtres n'étaient guère heureux de recevoir cet invité forcé mais ils le traitaient, lui et ses hommes, avec la courtoisie requise et Yoshida n'en demandait pas davantage.

Il s'adressait aux capitaines des gardes, tâchant d'établir où en étaient leurs recherches.

— Vous avez sûrement une idée de l'endroit où il se trouve, non ?

— Edo est une ville où le maintien de l'ordre est difficile, expliqua un capitaine. Avant Sekigahara, elle était en expansion mais on pouvait encore contrôler la situation. Maintenant, ce n'est plus le cas. Paysans, rônins, marchands, artisans et brigands affluent dans la cité et il est impossible de savoir où ils passent tous.

— Je ne vous demande pas de savoir où passe tout le monde, rétorqua Yoshida avec un rien d'agacement, je vous demande de dénicher celui qui a voulu assassiner Ieyasu-sama ! Rejoignez vos hommes et redoublez d'efforts : il faut retrouver ce Matsuyama Kaze avant qu'il renouvelle sa tentative !

CHAPITRE V

*Une ville affairée.
Des rues bondées peuvent assassiner
la paix dans un cœur troublé.*

Kaze marchait dans les rues affairées d'Edo. À la différence des habitants des villages et bourgs de sa connaissance, les *Edokko* repoussaient l'empire de la nuit en accrochant des lampions dont la joyeuse lumière éclairait la voie publique. Les échoppes restaient ouvertes, des camelots installaient leurs étals dans des coins favorables et proposaient aux passants pressés des mets divers ou du saké bon marché. Les rues étaient encore noires de monde – des adultes et des enfants de tous âges.

Kaze scrutait les frimousses des petits tout en marchant. C'était devenu une habitude chez lui depuis trois ans.

Ce soir-là, la foule était particulièrement en ébullition tandis que la nouvelle de la tentative d'assassinat se répandait dans la cité, telle l'onde de choc d'un séisme comme il en survenait souvent par ici. Des groupes se formaient pour échanger rumeurs et nouvelles, se défaisaient, puis se reformaient différemment pour reprendre les mêmes histoires et les faire circuler dans une infinité de versions.

Tout le monde savait qu'Ieyasu-sama n'avait échappé à la mort que d'un cheveu. Le seigneur Nakamura qui se trouvait alors près de lui avait été tué à sa place. Le coup avait été tiré d'une grande distance, du *yagura* le plus proche, et l'on avait retrouvé le guetteur la gorge tranchée. Des quantités d'embellissements étaient alors ajoutés à ces faits bruts.

Un quidam prétendait que le guetteur du *yagura* avait été vidé de son sang : les assassins l'avaient probablement bu. Un autre racontait qu'on avait vu un éclair de lumière divine illuminer Ieyasu juste avant le coup de feu. Signe que les dieux avaient détourné la balle de mousquet pour lui sauver la vie. Un autre encore se disait ancien mousquetaire et, selon lui, la distance entre la tour et le rempart inachevé était trop grande pour un tir de mousquet. Par conséquent, le coup provenait du château en construction et pas du dehors. Preuve qu'il existait une conspiration ourdie par les propres gardes du corps d'Ieyasu, suggérerait-il d'un ton sinistre. Ainsi, les *Edokko* improvisaient nombre de variations sur les faits, tandis qu'ils contaient tant et plus l'événement.

Dans la ville, Kaze était peut-être celui qui s'intéressait le moins à la nouvelle. Il avait assisté à l'inspection afin de voir le seigneur Okubo, l'homme qu'il détestait plus que tout autre. Okubo et Kaze avaient été rivaux dans leur enfance. Devenus jeunes gens, Kaze avait vaincu Okubo et l'avait estropié, lui causant la boiterie dont ce dernier souffrait encore. Plus tard, Okubo avait recouru à la trahison pour vaincre le seigneur de Kaze, déshonorer et tuer sa dame, et enlever l'enfant que Kaze recherchait.

Kaze s'était mêlé à la foule sur le site de l'inspection, jouant les bateleurs. Il avait vu passer un éclair dans les yeux de l'officier des gardes chargés du maintien de l'ordre : comme s'il ne lui était pas inconnu. Puis il était parti avant le coup de feu. Il avait passé la journée à vaquer à ses

occupations, explorant le quartier à l'ouest du château, mais il avait très vite appris la nouvelle de l'attentat de la bouche d'habitants excités. La vitesse à laquelle l'histoire circulait l'avait d'ailleurs étonné.

Assez réservé de nature, il avait constaté sans se l'expliquer qu'il trouvait plaisir à l'agitation de la cité. L'énergie des *Edokko*, leur curiosité et leur optimisme étaient contagieux ; c'était un tonique dont Kaze n'avait pas su qu'il avait besoin après des années solitaires vouées à une tâche ardue.

Kaze avait passé trois années ou presque à chercher la fille de son ancien seigneur et de sa dame. Elle devait avoir neuf ans à l'heure actuelle et Kaze savait qu'elle avait été envoyée de Kamakura à Edo. Et il savait même où : à l'*Edo Yukaku Kobanaya*, « Maison Petite Fleur d'Edo ».

Kaze n'ignorait pas ce qu'impliquait une telle adresse. Les prostituées étaient d'ordinaire initiées au métier vers quatorze ou quinze ans – l'âge auquel on considérait qu'une jeune fille était femme. Des mariages pouvaient être arrangés dès ce moment-là. La petite ayant neuf ans, elle travaillait sans doute comme domestique, aidant au ménage et à la cuisine jusqu'au jour où elle pourrait être initiée au négoce de la maison. Cependant, Kaze savait aussi qu'il est des hommes dévoyés qui prennent plaisir à abuser des enfants. Le nom même de l'établissement laissait présager que la Maison Petite Fleur pouvait offrir de quoi rassasier de tels appétits.

Connaître le nom d'un endroit et le trouver, ce sont deux choses différentes. Edo était une grande cité où chaque jour apparaissaient d'autres rues, de nouvelles boutiques. Il n'y avait pas de plan. Les capitaines des gardes de chaque section de la ville connaissaient peut-être les commerces exercés dans leurs districts ; mais comment aller les trouver quand on est soi-même recherché par les autorités ? Kaze avait donc adopté un déguisement qui lui permettait de visiter les différents quartiers et de s'enquérir de la Maison Petite Fleur.

Il n'avait pas eu de mal à choisir son numéro de bateleur. Il avait beaucoup joué à la toupie quand il était gamin et ce n'était pas un exploit que de combiner le fonctionnement de ce jouet avec ses talents de manieur de sabre. Il était ainsi devenu saltimbanque, trimballant un sabre et des toupies dans un gros sac de chanvre qu'il portait sur l'épaule.

Edo grouillait d'amuseurs publics. Ils pullulaient dans les rues passantes mais on en voyait dans les ruelles aussi. Jongleurs, marionnettistes, acrobates, conteurs et bonimenteurs. On en trouvait même dans la partie de la ville où résidait la noblesse, autour du nouveau château ; ils exécutaient leurs numéros devant les serviteurs et autres domestiques des grands seigneurs.

Ce choix de Kaze présentait un avantage supplémentaire : il pouvait porter un sabre parmi ses accessoires sans révéler qu'il était un samouraï, identité sous laquelle il était recherché. Mais il lui fallait se montrer aussi discret que possible au cœur de la place forte de son ennemi. Alors, sachant que les *heimin*, les gens du commun, sont plus ou moins invisibles aux yeux d'un samouraï, Kaze tâchait de passer pour l'un d'eux.

Pour rendre son déguisement plus plausible, il avait même appris à marcher comme n'importe qui. Il avait abandonné sa démarche de samouraï qui avance à grandes enjambées, presque au pas militaire. D'autant que, dans son cas, sa maîtrise du sabre avait ajouté un élément particulier à sa façon de marcher : une curieuse capacité à maintenir en permanence son centre de gravité et son

équilibre, instantanément prêt à attaquer ou à se défendre face à un agresseur imprévu. D'ordinaire, il suffit de regarder des samouraïs dans la rue pour distinguer tout de suite, rien qu'à leur démarche, ceux qui ont suivi un entraînement intensif au sabre, Kaze le savait. Et il ne tenait pas à aider les autorités à repérer qu'il était un guerrier.

Il se félicitait d'avoir réussi à éviter la capture dans la capitale de ses ennemis. Certes, il figurait sur la liste des hommes recherchés par les Tokugawa après la bataille de Sekigahara, mais il se réjouissait à la pensée que les autorités ignoraient sa présence à Edo et ne le poursuivaient pas nommément.

Kaze regagna la maison où se trouvait sa petite chambre. Les logements étaient très recherchés à Edo en raison de leur pénurie. Les daimyos même, à qui l'on offrait d'ordinaire un logis dans des demeures privées ou de grands temples, se voyaient obligés d'évacuer leurs pénates à mesure que des seigneurs de plus haut rang arrivaient dans la capitale. Les plus ambitieux, tels que Yoshida et Okubo, s'étaient vu attribuer des terrains par Ieyasu et ils y édifiaient déjà de vastes résidences.

Comme toujours, les gens du commun devaient se contenter de ce qui restait après que les samouraïs et les nobles s'étaient servis.

Cette crise du logement affectait tout le monde. Il n'était pas rare qu'un *Edokko* trouvât un étranger endormi dans ses cabinets ou dans un passage entre deux maisons. Il se contentait de le réveiller et l'intrus s'en allait à demi endormi, marmonnant des excuses et invoquant un vague prétexte de soulerie ou de fatigue.

Kaze avait eu de la chance de dénicher une petite chambre sous les toits d'un marchand de fruits et légumes, il le savait. Mais il savait aussi que cela lui compliquait la tâche de rester invisible. Il est plus facile de passer pour un *heimin* devant des samouraïs qu'aux yeux de gens du commun. Il s'en rendit compte dès le premier soir qu'il passa chez le marchand.

Outre la chambre, sa location incluait le déjeuner et le dîner pris avec la maisonnée. Kaze ne se rasait pas le crâne comme un samouraï et portait les vêtements de voyage des gens ordinaires, si bien que rien dans ; son apparence ne le distinguait des autres. Ses paroles, cependant, risquaient de le trahir, il en était conscient, et il était avare de mots en présence du marchand et des siens. Mais il y avait un détail auquel il n'avait pas songé au départ : à quel point sa façon d'être un samouraï le dénonçait dans un acte aussi simple que manger.

Le premier soir, il dîna avec la famille. Kaze remarqua que le marchand tenait son bol de soupe d'une main posée dessous, alors qu'il prenait le sien par les bords, entre le pouce et l'index. Le marchand se servait de ses *hashi* – ses baguettes – pour enfourner directement la nourriture dans la bouche, alors que Kaze les maniait à la façon d'un guerrier, en les plaçant sur le côté de la bouche.

En effet, si vous tenez un bol dans la main, un assaillant peut frapper votre main et vous envoyer la soupe brûlante au visage, vous rendant momentanément vulnérable. Même chose pour les *hashi* : si vous les mettez directement en bouche, quelqu'un peut soudain vous les enfoncer dans la gorge. Kaze mangeait d'une manière qui évitait ces deux risques tout en maintenant le *zanshin*, l'esprit alerte qui permet à un samouraï de parer instantanément à une attaque inopinée.

Kaze constata qu'il était le seul à se comporter ainsi à table. Il ignorait si ses commensaux l'avaient remarqué ou non mais il décida de réduire au minimum ses rapports avec la famille. Il réussirait sans doute à passer pour un *heimin* avec des samouraïs, pour un temps du moins, mais il n'abuserait pas des gens du commun, surtout en vivant parmi eux. Il décida donc de se tenir un peu à l'écart ; il prenait ses repas seul et veillait à écourter les conversations et les contacts.

Quand Kaze arriva à la boutique, l'épouse du marchand et la femme qui l'aidait étaient en train de rentrer les plateaux de bois.

— *Konbanwa*, bonsoir ! lança l'épouse.

— *Konbanwa*, répondit Kaze.

— Prendrez-vous encore votre repas dans votre chambre ou dînerez-vous avec nous ?

— Dans ma chambre, si ce n'est pas trop de peine pour vous, fit Kaze en commençant à monter l'escalier. Avertissez-moi simplement quand ce sera prêt et je viendrai le chercher.

— Très bien.

Les deux femmes le regardaient avec une insistance qui le mettait mal à l'aise. Elles devaient se douter qu'il avait jadis été samouraï et elles avaient pitié de lui car il était tombé si bas, perdant jusqu'au précaire statut de rônin pour passer à celui de bateleur. L'idée même de commisération répugnait à sa fierté de guerrier mais le devoir de retrouver la fillette domptait son orgueil. Il gravit les dernières marches et entra dans sa chambrette de location.

— J'aimerais bien le suivre là-haut ! déclara l'épouse du marchand en regardant monter Kaze.

— Dans ce cas, vous seriez obligée de faire de la place pour trois sur le *futon*, parce que j'arriverais juste derrière vous, affirma la servante.

Les deux femmes éclatèrent de rire.

— Si mon mari savait ça, il me tuerait ! Tout de même, c'est un bel homme, ajouta-t-elle en levant les yeux vers le haut des marches où Kaze avait disparu. Si beau, et tellement musclé des bras et des épaules !

— Il a un autre muscle qui m'intéresse davantage ! lança la domestique.

L'épouse s'esclaffa et tapa sur le bras de la servante :

— Vilaine fille !

— Je n'ai pas à me soucier d'un mari, moi ! Je n'ai pas cessé de lui envoyer des signaux depuis qu'il est là, mais il a l'air si préoccupé qu'il ne s'en rend pas compte, je crois bien.

— Il est très concentré, confirma l'épouse. Je sens aussi de la tristesse en lui. Pourquoi ? Je ne sais pas.

— Il n'a pas toujours été bateleur, c'est évident. Des manières si polies : ça ne s'apprend pas dans la rue.

— Il a peut-être dégringolé d'une situation supérieure ?

— Ou bien il s'agit d'une tragique histoire d'amour, suggéra la servante, sentimentale. Il essaie peut-être d'oublier une femme.

— J'aimerais bien l'aider à oublier ! Mon bon à rien de mari gaspille tout son temps et son argent à essayer de s'enrichir au jeu.

La servante était trop avisée pour abonder dans le sens de sa maîtresse. Il n'y a pas de mal à critiquer son conjoint ou son enfant, mais c'est une tout autre histoire si un étranger s'y risque, *a fortiori* une domestique...

Il y avait des gens dans la maison. Kaze le sut un bon moment avant d'entendre leurs voix.

Je dors la main sur la garde de mon sabre, alors pas de raison de réagir ni même de quitter la douce chaleur du futon, songea-t-il d'abord, avant de comprendre ce qui se passait.

Mais une des personnes présentes haussa le ton :

— Où est ce ver de terre ?

La voix d'un inconnu.

— Je ne sais pas. Sorti, je suppose. Pour jouer, répondit l'épouse du marchand.

— Quoi ! Il joue ailleurs ? Il doit de l'argent à mon patron et on veut cet argent ! Comment ose-t-il aller jouer ailleurs alors qu'on lui a fait crédit ?

— Mon mari dit qu'on ne joue pas honnêtement chez votre patron. Il dit.

Claquement sec d'une gifle, suivi d'un petit cri de surprise et de douleur. Kaze se leva promptement et endossa son kimono à la hâte. Inutile de dévaler l'escalier en pagne, le sabre à la main : ils ne la tuaient pas, cette femme.

— Je vous en prie, ne battez pas ma maîtresse ! implora la servante.

— Reste en dehors de ça ou tu auras droit au même traitement ! répliqua une autre voix d'homme.

Ils étaient donc au moins deux.

— Hé, on devrait peut-être leur en donner à toutes les deux, juste histoire de faire comprendre à ce salopard qu'on est sérieux ! lança une troisième voix.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

De nouveau la deuxième voix. Ils n'étaient peut-être donc que trois. Son kimono enfilé, Kaze se mit à descendre l'escalier.

— Bon, ce ne sont pas des beautés mais elles ne sont pas moches. On devrait peut-être... dites donc, qui vous êtes, vous ?

L'inconnu avait vu descendre Kaze.

Ils étaient bien trois, dont deux rôlins, à en juger par leurs sabres. Le troisième larron n'était pas armé mais il dominait les autres d'une bonne tête au-dessus d'un corps deux fois plus large et très musclé. Ça aurait pu être un lutteur, du genre de ceux qu'on voit dans les combats organisés près des sanctuaires, lors des fêtes religieuses.

— Je suis votre professeur d'étiquette, annonça Kaze.

— Professeur d'étiquette ? Quelle ânerie tu nous chantes là ?

Kaze soupira :

— Vous voyez qu'on a besoin de moi ! D'abord, vous giflez *okusama*, l'honorable maîtresse de maison, et maintenant vous voilà grossier avec moi ! expliqua-t-il en hochant la tête.

Tout en parlant, il évaluait les hommes auxquels il avait affaire. Il aurait la tâche relativement facile s'il se servait de son sabre mais il n'avait pas envie de dégainer. Ces gaillards-là n'avaient encore rien fait qui méritât la mort et trois cadavres sur les bras, ce serait un fardeau bien malcommode qui ne manquerait pas d'attirer l'attention des autorités sur les lieux. Kaze préférait rester anonyme aux yeux des gardes Tokugawa.

— Je risque d'avoir du travail, je suppose, continua Kaze. Après tout, *rui o motte atsumaru* : qui se ressemble s'assemble ! Vous avez sans doute grand besoin d'une leçon de bonnes manières, tous les trois.

— Une leçon ! Eh, dis donc, toi...

Kaze attaqua.

Comme tous les guerriers, il connaissait la valeur de la surprise. Les samouraïs du temps jadis se présentaient en bonne et due forme avant d'entamer un combat, récitant leur lignée et les hauts faits de leurs ancêtres, informant aussi l'adversaire des éventuelles batailles célèbres auxquelles ils avaient participé. Et, une fois terminées ces longues formalités, on pouvait enfin croiser le fer.

Il y avait belle lurette que ce cérémonial était tombé dans l'oubli et pour de bonnes raisons : le seigneur de la guerre Nobunaga avait vaincu une armée douze fois supérieure à la sienne grâce à une attaque-surprise. Tout le monde avait compris l'énorme avantage qu'il y a à frapper le premier. Et Kaze en faisait son miel.

Laissant son sabre dans le fourreau, il l'abattit sur le crâne de son interlocuteur. La surprise se peignit sur le visage du rôlin, qui s'écroula. Son compagnon dégaina et tenta de porter un coup latéral sur la tête de Kaze. Ce dernier se baissa pour éviter la lame et donna un coup de fourreau à son agresseur, juste derrière le genou, l'envoyant rejoindre son compère inconscient.

Le lutteur s'était jeté sur Kaze dès que celui-ci avait attaqué. Kaze n'avait pas la place nécessaire pour éviter la charge du colosse dans un espace aussi restreint et l'énorme corps heurta le sien. Le choc, violent à vous déboîter les os, souleva Kaze et le projeta contre un mur. Le costaud posa une énorme patte sur le torse de Kaze et le riva sur place tandis qu'il lui envoyait son autre poing dans la figure. Hors d'haleine, Kaze était cependant encore assez alerte pour esquiver le coup au dernier moment. Il sentit le poing lui égratigner l'oreille au passage, puis l'entendit s'écraser dans le mur en

bois et le traverser en le faisant voler en éclats. Le lutteur avait beau essayer de retirer son poing, le bois cassé formait un piège cruel dont les mâchoires lui mordaient le poignet et le faisaient grimacer quand il tentait de se libérer.

Cette petite pause convenait parfaitement à Kaze, qui lança son fourreau vers le haut, entre les jambes du lutteur. L'énorme individu poussa un cri de douleur et Kaze vit qu'il avait les larmes aux yeux. Kaze répéta la manœuvre avec toute la force qu'il put trouver. La douleur réduisit les yeux de l'hercule à des fentes et la main qui plaquait Kaze contre le mur lâcha prise pour se poser sur les parties du colosse.

Kaze se dégagea de l'emprise du géant et abattit le fourreau de son sabre sur sa nuque. Celui-ci tomba lourdement sur les genoux, sa main prisonnière l'empêchant de choir de tout son long.

Kaze regarda les deux rôlins : celui qu'il avait frappé derrière le genou se débattait pour se relever en s'aidant de son sabre comme d'une canne. Kaze accourut vers lui en deux pas rapides, lui fit sauter la lame de la main et précipita sa chute en lui assénant un coup d'étui de sabre sur la nuque et les épaules. Le rôlin ne fut plus qu'un tas gémissant par terre.

Haletant, tâchant de retrouver son souffle après la charge du lutteur, Kaze considéra ses trois assaillants. L'un était inconscient ; les deux autres, sidérés, souffraient. Les femmes contemplaient la scène bouche bée.

L'épouse du marchand avait gardé une main sur sa joue, à l'endroit de la claque.

Kaze déclara entre deux halètements :

— S'il... faut encore... des leçons... de bienséance... nous les ferons dehors. Ce genre... d'enseignement... peut être... difficile... pour les murs des maisons.

Le marchand de légumes rentra chez lui plus tard dans la nuit. Les dés ne lui avaient pas été favorables et il s'inquiétait : comment trouverait-il jamais l'argent pour payer les dettes de jeu croissantes qu'il avait envers deux patrons de tripot d'Edo ? Sans compter que les horaires tardifs des maisons de jeu n'étaient guère compatibles avec son lever aux aurores pour aller s'approvisionner en légumes. Il s'interrogeait : plus qu'une série de coups malchanceux, le problème n'était-il pas son piètre jugement en matière de paris ?

Sa maison était sise dans une des rues principales du quartier, bien située pour sa double fonction d'habitation et de commerce. La rue qui, plus tôt, avait été éclairée par des lanternes pour aider les clients à trouver les estaminets et les échoppes ouvertes tardivement, était maintenant plongée dans le noir, à l'exception d'une seule taverne au coin et de sa propre maison.

Le marchand ne pouvait pas imaginer que sa femme l'eût attendu. Dégoûtée de le voir possédé par le jeu, elle avait renoncé depuis longtemps à l'attendre, en épouse soumise qui garde le repas au chaud pour le servir quand son mari rentre.

Il remarqua en approchant que la lumière jaillissait en partie d'un trou nouvellement apparu dans le mur. Inquiet, il pressa le pas pour voir ce qui se passait.

— *Tadaima !* Je suis là ! proclama-t-il en poussant la porte coulissante.

Il pénétra dans la petite entrée au sol de terre battue. Le reste de la maison était bâti sur une plate-forme de bois surélevée. Dans l'entrée, il s'assit au bord du plancher pour retirer ses sandales de chanvre. Plusieurs têtes se tournèrent aussitôt pour le regarder. La seule personne à ne pas réagir fut le bateleur à qui il avait récemment loué la chambre du haut. Celui-ci sirotait du thé, sereinement assis près d'un *hibachi* de terre cuite. Le marchand vit son épouse et sa servante près de lui, elles semblaient le servir. Ce traitement de faveur accordé à son locataire l'aurait irrité en l'absence des trois autres individus.

Installés dans la partie de la salle où l'on disposait l'étal les jours de mauvais temps, il y avait trois gaillards assis dos à dos, plus ou moins en triangle, les jambes étendues. Ils étaient ligotés avec une solide corde de chanvre qui les immobilisait.

Le marchand les reconnut aussitôt : les hommes de Chef Akinari ! Ils avaient beau être attachés, il se mit à trembler et demeura assis au bord de la plate-forme, les jambes flageolantes, incapable même de se déchausser.

— Comment... comment... ? bredouilla-t-il.

Le locataire leva le nez de sa tasse de thé.

— Comment quoi ? demanda-t-il, comme s'il était bizarre que le marchand s'étonne de trouver trois hommes ligotés chez lui.

— Que... que... ? bégaya le marchand.

Le locataire soupira.

— Vous auriez vraiment intérêt à finir vos questions si vous voulez que nous y répondions.

Le marchand inspira entre ses dents serrées comme font parfois les Japonais quand ils sont nerveux.

— Qu'est-ce que ces gens font là ?

— Ils sont venus vous voir, répondit le locataire, qui posa sa tasse de thé et se leva, le sabre à la main.

— Où allez-vous ? lança aussitôt le marchand, une note de crainte dans la voix.

— Je monte me recoucher. Ces gens-là sont venus vous voir. Maintenant que vous êtes de retour, je vous suggère de leur parler : ils semblent être là pour une mission grave.

Kaze tourna les talons et s'engagea dans l'escalier, puis s'arrêta.

— Ah, vous auriez intérêt à les laisser attachés jusqu'à la fin de votre conversation. Et à faire en sorte qu'ils soient satisfaits du résultat de la discussion, parce qu'ils peuvent y aller un peu fort !

— Hé ! Samouraï ! lança le colosse à Kaze.

Kaze songea un instant à nier qu'il en était un et comprit que ce serait assez stupide après ce qu'il avait fait subir aux trois durs.

— Comment vous appelez-vous ?

Kaze réfléchit avant de répondre et se décida pour le nom qu'il avait donné à la famille.

— Matsuyama Kaze.

— Je suis Nobu, enchaîna le lutteur. Je travaille pour Chef Akinari, le plus gros patron de maison de jeu de cette partie de la ville. Si vous voulez un boulot, venez me voir. On aurait besoin d'un gars comme vous. Un homme qui sait vraiment se battre, pas comme ces rônins qui ne valent pas tripette, déclara l'hercule, ponctuant son propos d'un mouvement qui secoua les deux autres comme des poupées de son.

Kaze avait supposé que le lutteur, à cause de sa taille, était une montagne de muscles au service des rônins. Il comprenait maintenant que c'était le colosse qui commandait. Les suppositions sont dangereuses, se rappela-t-il, surtout quand elles se fondent sur l'apparence. De quoi se faire tuer.

— Je m'en souviendrai, répondit-il avec un sourire.

— Personne ne m'avait encore jamais vaincu dans un combat, ajouta Nobu, comme pour justifier sa proposition.

Kaze hocha la tête et continua à monter l'escalier, laissant le marchand débattre d'une solution avec les trois hommes ligotés.

Arrivé dans sa chambre, Kaze s'offrit le luxe de se frotter l'oreille. Elle était encore brûlante, car le sang y avait afflué quand le lutteur l'avait éraflée. Le colosse avait de si grandes mains que Kaze avait mal apprécié la distance quand il s'était écarté.

Dans sa jeunesse, Kaze était parti dans la montagne, près de chez lui, à la recherche d'un maître de renom auprès de qui apprendre l'art du sabre. Au cours de la première leçon, qui consistait à éviter la lame, Kaze avait vivement sauté de côté quand le *sensei* s'apprêtait à lui asséner un coup de *bokken* – le sabre de bois de l'entraînement – sur la tête.

Kaze était fier d'avoir pu esquiver le coup mais le *sensei* l'avait regardé d'un air mécontent. Il avait brandi le sabre de bois, le tranchant tourné face à Kaze.

— Quelle est la largeur de ce sabre ? avait-il demandé.

Kaze avait écarté le pouce et l'index d'une courte distance.

— Exact. Et jusqu'où as-tu sauté ?

Kaze avait placé ses mains l'une à côté de l'autre pour décrire son bond.

Le *sensei* n'avait rien ajouté mais Kaze avait compris la leçon. L'économie de mouvement et le bon jugement comptent autant que l'agilité. Kaze songea tout en se frottant l'oreille qu'il aurait dû se souvenir d'un détail : les sabres ont toujours la même largeur mais pas les poings !

CHAPITRE VI

*Projets tissés tels les fils
de soie d'un kimono.
Les écueils peuvent déchirer le tissu.*

Tokugawa Ieyasu se croyait un chef élu des dieux et peu de choses dans son existence pouvaient le faire changer d'avis. Non que sa vie fût dénuée de difficultés. De fait, c'était même l'inverse. Mais Ieyasu aimait à répéter : « L'imperfection et l'inconfort sont le lot naturel des mortels. Soyez-en persuadé et vous ne connaîtrez ni mécontentement ni désespoir. »

Cette croyance en son élection divine avait dû lui venir assez tard car ses jeunes années auguraient mal de la suite. Fils d'un daimyo de campagne qui gouvernait la province de Mikawa, à quatre ans il avait été envoyé comme otage auprès d'un allié pour garantir la bonne conduite de son père. Pendant le voyage, il avait hélas été capturé par le pire ennemi de son père qui l'avait retenu prisonnier dans des conditions dures et précaires, menaçant même de le tuer si son père ne satisfaisait pas à ses exigences. Le père d'Ieyasu avait risqué la vie de son enfant et ignoré la menace. Ironie de la situation, le ravisseur était Oda Nobuhide, le père d'Oda Nobunaga, dont Ieyasu allait plus tard devenir un ferme allié. Au bout de deux ans de captivité, Ieyasu avait enfin été envoyé à sa destination originelle où il allait passer onze années encore comme otage de l'allié paternel.

Pendant l'absence du petit Ieyasu, les samouraïs de Mikawa n'avaient pas eu un sort beaucoup plus enviable que celui de leur jeune maître : ils avaient subi bien des épreuves qui avaient contraint nombre d'entre eux à retourner à la terre et à devenir cultivateurs. Quand Ieyasu était enfin rentré au pays, il avait été très surpris d'apprendre qu'un de ses serviteurs avait préservé l'essentiel du trésor de Mikawa, sachant que le jeune seigneur aurait besoin d'argent pour équiper ses troupes. Ieyasu avait été ému aux larmes par une telle loyauté. Et, conscient des sacrifices que représentait cet argent accumulé, il s'était forgé une maxime : « Le gaspillage est un affront au ciel. »

Sa frugalité ne s'étendait cependant pas à la chose militaire. Ses hommes étaient toujours bien équipés et, si la solde n'était pas des plus généreuses, ils étaient invariablement bien nourris pendant les campagnes.

Cette libéralité en matière de dépenses militaires ne garantissait pourtant pas la victoire. Des défaites, Ieyasu en avait essuyé, il avait même un jour failli se suicider pour éviter la capture. Mais son audace, les circonstances et la pusillanimité de ses ennemis lui avaient permis de rester en vie. Et à mesure qu'il avançait dans sa longue existence, il avait étendu son influence, son pouvoir et son autorité jusqu'au jour où il avait pu dominer le Japon entier. Pour y parvenir, il avait attendu son heure, s'alliant d'abord avec Oda Nobunaga, puis changeant d'allégeance et se ralliant à Toyotomi Hideyoshi, le successeur de Nobunaga.

Hideyoshi était un paysan qui avait commencé sa carrière militaire comme *ashigaru*, fantassin ordinaire, pour finalement atteindre le rang de souverain du Japon.

Ieyasu s'amusait de constater que déjà les gens fabriquaient des légendes autour d'Hideyoshi qui

n'était mort que depuis quelques années. Il avait éclaté de rire en apprenant ce qui se racontait : il y aurait eu des éclairs et des signes divins au moment de la naissance d'Hideyoshi. En réalité, le Singe – c'était le sobriquet que Nobunaga donnait à Hideyoshi – avait eu une naissance des plus banales dans un village ordinaire, Ieyasu le savait pertinemment.

Et c'était justement cela qui faisait d'Hideyoshi un personnage si inhabituel et si effrayant !

À une époque où la naissance dictait souvent la destinée, Hideyoshi était un homme qui avait forgé son propre destin. Son extraction commune le privant du respect des autres daimyos, il avait compris l'importance de faire d'Ieyasu son vassal, lui avait-il confié. En effet, si Ieyasu acceptait pour seigneur un homme du peuple tel qu'Hideyoshi, tous les autres daimyos suivraient son exemple. Comme la plupart des projets échafaudés par Hideyoshi, cette reconnaissance d'Ieyasu avait bien eu l'effet escompté. Ieyasu était quant à lui bien décidé à créer un Japon dans lequel l'élite ne serait pas menacée par un invraisemblable prodige politique et militaire tel qu'Hideyoshi.

À la mort de celui-ci, Ieyasu avait rassemblé ses troupes et tout misé sur une bataille ultime à Sekigahara. Il l'avait remportée et luttait maintenant pour s'emparer des rênes du pouvoir. Le fils et la veuve d'Hideyoshi vivaient toujours dans la formidable forteresse d'Osaka et la loyauté de nombreux daimyos restait incertaine, Ieyasu était conscient du danger – et de l'ironie ! – de perdre la vie au moment où il avait atteint le comble de la puissance personnelle en conquérant le titre de shogun, sans avoir encore garanti la pérennité du pouvoir pour son clan et pour les siens après qu'il serait lui-même parti dans le grand vide.

C'est dans ce sens que Nakamura avait été si précieux, et Ieyasu allait le regretter. Nakamura avait possédé un véritable génie pour la bureaucratie. Ses manières étaient aussi exaspérantes que celles des érudits formés à la hollandaise ou à la chinoise, certes, mais il avait des idées inspirées sur la manière de structurer le nouveau gouvernement. Ainsi, celle qu'il avait suggérée pour garder la maîtrise des daimyos : elle était à la fois brillante et simple.

Traditionnellement, on s'assurait la loyauté d'un allié incertain par la prise d'otages, comme Ieyasu l'avait appris à ses dépens pendant sa jeunesse. Et si l'on était, mécontent de son allié, on tuait les otages, tout simplement. Mais un allié sans scrupules ou subissant par ailleurs d'autres pressions pouvait sacrifier ses otages et trahir. Nakamura avait donc suggéré de modifier le système de façon à rendre la trahison plus difficile.

Tous les deux ans, la moitié des daimyos devait passer une année à Edo pour « conseiller » et servir le shogun. Au terme de ces douze mois de résidence, le daimyo rentrait dans son fief mais sa famille restait en otage dans la capitale. Ensuite, après un an passé dans son fief, le seigneur revenait à Edo et ainsi de suite. Les daimyos auraient donc beaucoup plus de mal à consolider leur pouvoir dans leurs domaines, et leur potentiel de collusion était considérablement réduit puisqu'il n'y avait jamais seulement que la moitié d'entre eux à Edo au même moment.

L'idée était lumineuse et Ieyasu comptait l'appliquer dès qu'il serait en mesure de le faire. Quel dommage que Nakamura ne fût plus là pour s'occuper des détails !

La mort de Nakamura n'avait pourtant pas été en pure perte puisqu'elle avait permis à Ieyasu de juger de la valeur de Yoshida dans une situation périlleuse, : Yoshida avait lui aussi un certain don

pour les affaires de gouvernement, associé à la mentalité d'un *bushi*.

*

— Il faut agir comme dans une campagne militaire, déclara Yoshida aux capitaines des gardes d'Edo. Nous avons un ennemi que nous devons débusquer et anéantir.

Certains capitaines échangèrent des regards qui ne passèrent pas inaperçus.

— Ce n'est qu'un homme seul, je le sais, reprit-il du ton de celui qui s'adresse à des enfants d'une rare stupidité, mais cet homme-là a bien failli tuer le shogun. Cet acte le rend plus dangereux qu'une armée entière. En effet, le shogunat peut résister à une armée : si nous essayons une défaite sur le champ de bataille, nous pouvons lever d'autres troupes et livrer un nouveau combat. Mais si Ieyasu-sama est tué, où en trouverons-nous un autre ? tempêta Yoshida, braquant un œil noir sur les capitaines, qui baissèrent la tête, honteux.

« Bon, nous nous comprenons, conclut Yoshida. Eh bien, chacun de vous est responsable du maintien de l'ordre dans un quartier de la ville. Un quartier qui doit vous être familier – c'est le cas de vous tous sauf un, ajouta Yoshida en désignant un officier récemment promu à son poste.

Ledit capitaine remplaçait le responsable du quartier dans lequel avait eu lieu la tentative d'assassinat : celui-ci s'était donné la mort par le *seppuku*, le suicide rituel, en guise d'excuses.

— Je veux que vous interrogiez les *heimin* qui sont le plus à même de savoir s'il y a des étrangers dans leur quartier : les patrons de maison de thé ou de jeu, les propriétaires de bordels et les commerçants. Nous recherchons un rônin du nom de Matsuyama Kaze – un nom bizarre, ça devrait être facile de le retrouver. Il est de taille moyenne, paraît-il, mais un peu plus beau que la moyenne. Il marche comme un pratiquant de l'art du sabre et il est plus musclé qu'un samouraï normal. Il manie le *katana* avec une adresse exceptionnelle. Bon, prévenez-moi dès que vous l'aurez repéré.

Yoshida marqua une pause pour regarder tour à tour chaque homme.

— Avez-vous compris le dernier ordre que je viens de donner ?

— *Hai !* Oui ! s'écrièrent les capitaines.

— Bien. D'après ce que je sais, vous risquez d'échouer si vous tentez de le capturer en agissant seuls ou avec juste quelques hommes. Il est extraordinairement dangereux, le sabre à la main. Le jour où vous me préviendrez qu'il est repéré, je déciderai d'un plan nous permettant de garantir que nous tuerons ce Matsuyama Kaze !

*

Toyama, inquiet, faisait les cent pas dans sa demeure. Avait-il bien agi ? De toute façon, il était trop tard pour changer le cours des choses. Son homme de confiance avait emporté la quantité d'or exigée et l'avait déposée dans le temple : la salle était vide à son arrivée – il en était sûr, avait-il rapporté à son maître – et il avait posé son ballot par terre, au milieu. Il était ressorti et, en se retournant pour jeter un dernier coup d'œil sur le paquet, il avait constaté que l'or avait disparu.

Emporté pendant la poignée de secondes qu'il lui avait fallu pour quitter les lieux.

Toyama avait senti des frissons lui parcourir l'échine en entendant ce récit. Il y avait des quantités d'explications possibles à cette disparition : un fil muni d'un crochet, une chose aussi simple qu'un homme rapide et silencieux. Mais l'esprit de Toyama était à nouveau perturbé par les légendes et rumeurs évoquant l'invisibilité des *ninja*. Il avait les paumes moites à l'idée d'avoir affaire à ce genre de personnes.

Il se maudit d'avoir recouru aux services des *ninja* Koga, ceux-là mêmes à qui s'adressaient les Tokugawa. Ces *ninja* venaient tous du village de Koga, bien que leur identité restât secrète. Ils baignaient dès la naissance dans le *ninjutsu*, l'art des *ninja*, et ne le quittaient qu'en perdant la vie. Toyama ne sachant pas comment entrer en contact avec ce clan, c'était un serviteur de Tokugawa qui l'y avait aidé, de sorte qu'il s'était tout naturellement adressé aux Koga plutôt qu'à d'autres.

Il essuya les paumes de ses mains sur son kimono. Il fallait absolument qu'il tue cet homme ! Ieyasu-sama n'était pas content de lui, c'était clair, et il fallait agir radicalement pour modifier la situation. D'autres daimyos avaient déjà vu leurs fiefs diminués, changés ou totalement supprimés sur ordre d'Ieyasu-sama. C'étaient pour la plupart des partisans de l'héritier d'Hideyoshi mais certains avaient beau appartenir au camp Tokugawa, c'était des hommes en qui Ieyasu-sama n'avait pas confiance ou qui l'avaient mécontenté. Il était malavisé de désobéir aux ordres du nouveau shogun.

— Par tous les démons ! s'exclama Toyama. Il me le faut mort. C'est le seul moyen !

CHAPITRE VII

*Une mauvaise nature
peut se loger dans un espace réduit.
Un épouvantable enfant.*

Un des premiers souvenirs d'Okubo était d'avoir vu un homme bouillir dans de l'eau. Son père avait une prédilection pour ce genre de châtiment, qu'il infligeait souvent aux scélérats de tout poil. Okubo ne se souvenait pas du crime commis par ce condamné, mais il se rappelait l'événement.

On plaça une grosse marmite de fer au centre de la cour de la résidence Okubo. Le genre d'énorme marmite qui sert normalement à cuisiner du ragoût de légumes pour un grand nombre de soldats mais qui convenait admirablement aux desseins du père d'Okubo.

On disposa des tatamis neufs sur la véranda de bois qui entourait trois côtés de la cour et le père d'Okubo s'installa sur l'un d'eux, flanqué de son jeune fils. La mère d'Okubo, qui trouvait cette pratique « sinistre », refusa d'assister à l'exécution.

Son père, un homme de haute taille et d'ordinaire flegmatique, était très animé et excité à la perspective de ce spectacle, Okubo s'en souvenait. Il ne cessait de se relever pour aller inspecter ou superviser les préparatifs. Il indiquait à ses vassaux comment disposer les bûches autour de la marmite et où mettre le petit bois. Et puis il s'était assis sur le tatami à grignoter des radis en saumure, attendant avec impatience tandis que les domestiques apportaient les seaux d'eau pour remplir la marmite.

Quand le condamné fut amené dans la cour, le père d'Okubo veilla en personne à ce qu'on le ligotât bien avant de le plonger dans l'eau. Le prisonnier pleurait. Okubo avait le souvenir distinct de son père giflant le condamné et lui enjoignant de se conduire en homme.

Le père d'Okubo regagna le tatami et lui expliqua dans le détail la manière dont on avait attaché le prisonnier. C'était un des arts qu'apprenaient les samouraïs, mais les liens devaient servir à immobiliser un prisonnier, pas à le ligoter pour le plonger dans une marmite. Une recommandation paternelle restait claire dans sa mémoire : il ne fallait pas passer la corde autour du cou du prisonnier, qui aurait pu s'en servir pour s'étrangler et donc écourter ses tortures.

Enfin, quand tout fut prêt, le père d'Okubo donna l'ordre d'allumer le feu.

L'homme se montra d'abord relativement stoïque, sanglotant doucement tandis que les bûches commençaient à chauffer l'eau. Mais il finit par hurler, implorant pitié, suppliant le père d'Okubo de mettre un terme à son agonie.

Tout à fait à la fin, un des gardes sortit du rang et s'avança en brandissant une lance afin de pourfendre le condamné pour achever ses souffrances. Le père d'Okubo, furieux, fit arrêter le garde sur-le-champ, avant que ce dernier ne pût porter le coup de grâce. Que lui arriva-t-il ? Okubo ne s'en souvenait pas, mais le rebelle avait dû subir le même sort un peu plus tard. Le souvenir qui lui restait, en revanche, était le plaisir de son père riant aux éclats alors que les autres témoins de l'exécution se

détournaient du spectacle.

Le père d'Okubo laissa cuire l'homme jusqu'à ce que la chair se détachât des os et son fils resta avec lui sur la véranda jusqu'au bout. Une fois que tout fut terminé, le père d'Okubo demanda à son héritier s'il avait apprécié le spectacle, et le jeune garçon répondit que oui.

Quand Okubo avait neuf ans, son père mena une série de campagnes désastreuses contre le daimyo voisin. Bien que les troupes dudit voisin fussent moins nombreuses, c'était un trop bon général pour être battu par le clan Okubo, et le père d'Okubo fut contraint d'accepter la paix dans des conditions humiliantes. Une clause de l'accord exigeait que son jeune héritier partît comme otage pour trois ans dans le château de l'ennemi, de façon à garantir la bonne conduite du clan Okubo.

C'est ainsi qu'à l'âge de dix ans le jeune Okubo fut envoyé dans le fief voisin, accompagné de plusieurs serviteurs et conseillers pour lui permettre de continuer à mener son existence confortable d'enfant gâté. Officiellement, il était là en invité d'honneur, mais son clan entier savait qu'il perdrait la vie si son père se lançait dans une autre aventure malencontreuse durant les trois ans à venir.

La seule chose que savait Okubo, c'était que son père était venu le voir dans sa chambre, la veille de son départ, en déclarant :

— Je hais ces gens-là ! Ils se croient plus vertueux que nous, bien que notre rang à la cour impériale soit bien supérieur au leur ! Je tiens à ce que tu saches que je vais tâcher de me retenir, puisque tu es mon héritier, mais un jour les Okubo auront l'occasion d'anéantir cette famille-là ! Et si ce jour advient avant l'échéance des trois ans, j'ai bien l'intention de saisir l'occasion. Je pourrai toujours avoir un autre fils.

Là-dessus, le père sortit sans rien ajouter. Le lendemain matin, quand Okubo et son entourage partirent, le père ne vint pas dire au revoir.

Le daimyo voisin, bien qu'en position délicate, était un homme bon qui se montra soucieux du bien-être d'Okubo. Mais au lieu de répondre à ses bontés, le jeune Okubo sentait le goût amer de la bile dans son âme. Tant et si bien que ses sentiments de haine et de mépris pour ce clan en vinrent à dépasser ceux mêmes qu'avait exprimés son père.

Le fief du voisin semblait plus efficacement administré que celui d'Okubo, malgré un daimyo assez faible pour ne pas écraser ses vassaux dans la poussière. Il les traitait au contraire avec respect et ceux-ci le lui rendaient en se montrant loyaux et en ne ménageant pas leurs efforts, à la guerre comme en temps de paix. Loin de l'inspirer, l'exemple ne fit qu'endurcir le cœur du jeune Okubo. Il désirait plus que jamais suivre la voie autocratique de son père.

Une chose lui manquait dans son exil : le spectacle des condamnés cuisant dans l'eau bouillante. Quand il était nécessaire d'infliger la peine de mort, le daimyo voisin faisait exécuter le condamné d'un rapide coup de sabre. Alors, privé d'un de ses divertissements favoris, le jeune Okubo décida de remédier à cela.

Il ordonna à trois de ses serviteurs de lui dénicher un chien perdu. Ils ligotèrent le pauvre animal, veillant particulièrement à bien lui attacher le museau. Et puis, derrière la résidence du seigneur, Okubo fit apporter du bois et une marmite pleine d'eau. Le chien paniqua quand les serviteurs le

plongèrent dans la marmite sur l'ordre d'Okubo. L'animal tentait de se débattre et faisait gicler de l'eau dans tous les sens. Okubo en personne alluma le feu, puis il recula pour se repaître du spectacle.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Okubo regarda par-dessus son épaule : celui qui se faisait aujourd'hui appeler Matsuyama Kaze était là et le regardait. Le corps d'Okubo empêchait Kaze de voir ce qu'il y avait dans la marmite. Les trois serviteurs d'Okubo s'étaient éloignés quand le garçon avait allumé le feu ; pas un ne leva le petit doigt pour empêcher le jeune Kaze de s'approcher.

Kaze avait alors neuf ans. Il tenait un cerf-volant de papier et de la ficelle entre ses mains juvéniles. Okubo l'ignore. Kaze était fils d'un samouraï de rang moyen au château ; il n'aurait même pas dû adresser la parole à un héritier et futur daimyo tel qu'Okubo.

— Je t'ai demandé ce que tu faisais.

Okubo n'avait pas l'habitude qu'on lui parle sur ce ton. Il répliqua vivement :

— Ça ne te regarde pas ! Fiche le camp et va donc t'amuser à tes jeux stupides !

Kaze fit un pas de côté pour tenter de distinguer le contenu de la marmite placée sur le feu qu'Okubo venait d'allumer. Et quand il le vit, son cerf-volant et sa ficelle lui tombèrent des mains.

— Délivre cette pauvre créature ! lança Kaze d'un ton sec mais sans hausser la voix.

Okubo avait beau avoir une bonne tête de plus que Kaze, il se sentit menacé.

— Occupez-vous de ce gosse ! ordonna-t-il à ses serviteurs.

Ceux-ci ne bronchèrent pas, chose étonnante. Ils se contentèrent de rester sur place, immobiles et muets.

— Je t'ai dit de délivrer cette créature !

Kaze s'approchait déjà d'Okubo, les poings en avant.

Okubo regarda ses domestiques, ne comprenant pas pourquoi ils ne s'étaient pas précipités pour exécuter ses ordres. Il se retourna alors vers Kaze et prit en pleine figure le poing que le petit avait lancé en avant.

Le combat ne fut pas des plus élégants. Un pugilat d'écoliers. Okubo était plus grand et plus fort que Kaze mais ce dernier avait une volonté et une rapidité telles qu'une grêle de coups s'abattit sur son aîné. La bagarre prit fin quand Kaze se retrouva assis sur la poitrine d'Okubo : celui-ci tentait de se protéger en se couvrant le visage des mains tandis que son jeune adversaire lui labourait la tête à coups de poing. Les trois serviteurs d'Okubo se contentaient de regarder.

Certain d'avoir administré une bonne correction à son aîné, Kaze se releva et courut vers le feu. Il envoya un coup de pied dans la marmite qui se renversa, l'eau éteignit le feu en partie et dégagea un nuage de vapeur blanche. Kaze sortit de la marmite le chien qui se débattait et défit ses liens après

s'être assuré qu'il n'avait pas de brûlures. À peine Kaze l'eut-il libéré que l'animal bondit et s'enfuit à la vitesse du vent.

Okubo se plaignit d'avoir été battu. Sachant qu'il était fils de daimyo, le seigneur qui le gardait en otage fit mander Kaze et son père pour qu'ils s'expliquent.

Le seigneur avait pouvoir de vie et de mort sur son père et sur chaque personne de son fief, Kaze le savait. Pourtant, il constata pendant qu'ils attendaient à la porte que son père était irrité – son fils avait causé des ennuis – mais qu'il n'était pas inquiet. Kaze en déduisit que la situation n'était pas trop grave. Mais il n'en était pas moins très gêné d'avoir perturbé le bon ordre des choses.

Assis à attendre, Kaze essayait de se vider l'esprit et de se concentrer sur son souffle. Le souffle est vie et on lui avait déjà appris les exercices de respiration que pratiquent les élèves samouraïs. Cela le calma et l'arma de courage pour son premier contact direct avec son daimyo, qu'il tenait à saluer à la manière d'un guerrier, pas d'un enfant.

Enfin, le seigneur les fit appeler.

Ils entrèrent. Le daimyo et son fils, de quelques années plus âgé que Kaze, étaient assis sur une estrade au bout de la pièce. Kaze et son père s'avancèrent vers le seigneur et s'arrêtèrent à distance respectueuse. Ils s'agenouillèrent avec grâce, posèrent les mains par terre devant eux, exécutant une profonde courbette dans laquelle la tête vint presque toucher le sol. Ils se redressèrent et restèrent accroupis, le visage calme, le dos droit.

Le daimyo était impressionné. Le garçon avait été bien instruit dans le respect de l'étiquette, certes, mais ç'aurait été le cas de tout enfant appelé à se présenter devant le seigneur ou les autres grands personnages du clan. Non, c'était le calme du petit qui l'impressionnait. La plupart des gamins auraient été nerveux, voire en larmes, s'ils avaient été convoqués devant le seigneur du fief pour avoir battu le fils d'un autre daimyo. Il jeta un bref regard à son fils : avait-il remarqué l'attitude du garçon ? Un jour, quand il serait lui-même daimyo, ce petit là serait à son service, comme son père avant lui.

— Le jeune Okubo s'est plaint que tu l'as battu, déclara le daimyo de but en blanc.

Le garçon resta calme, sans nier l'accusation, sans se trouver aussitôt une excuse.

— Oui, je l'ai battu, honorable seigneur, répondit-il.

Après une pause pour voir si le gamin allait continuer, le daimyo reprit la parole. L'impressionnante maîtrise du garçon inspirait le respect, il voyait maintenant en lui un jeune homme précoce plus qu'un enfant.

— Pourquoi l'as-tu battu ?

— Le jeune seigneur Okubo avait plongé un chien ligoté dans une marmite d'eau et il s'apprêtait à le faire bouillir.

— Ah, il torturait ton chien ?

— Ce n'était pas mon chien, honorable seigneur.

Surpris, le daimyo répéta :

— Ce n'était pas ton chien ?

— Non, seigneur. Un chien perdu, je crois.

— Alors pourquoi t'es-tu précipité pour le protéger ?

Ne sais-tu pas que certains daimyos chassent le chien à cheval, avec un arc et des flèches ?

— Si, honorable seigneur.

— Battrais-tu un fils de daimyo s'il faisait cela ?

— Probablement pas, honorable seigneur.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ce n'est pas de la cruauté gratuite. On m'a appris que toutes les créatures doivent mourir, y compris les hommes. La mort est inévitable. Mais la façon de mourir est importante. Être bouilli vif pour donner du plaisir à un autre n'est pas une bonne mort, même pour un chien. Je n'ai jamais vu ce genre de cruauté pratiquée dans notre clan. Le jeune seigneur Okubo est un futur daimyo mais il est aussi l'hôte de notre clan, il devrait en respecter les usages. Y compris ne pas infliger de souffrance à autrui, même à un chien, pour des raisons inhumaines.

Le père de Kaze ouvrit la bouche comme pour ajouter un commentaire mais la referma. Son fils agissait en homme. De quelles profondeurs le garçon tirait-il ses propos ? Il l'ignorait. Il avait envie de tourner la tête pour regarder son enfant mais le protocole l'en empêchait dans le cadre de cette entrevue solennelle. Il devait rester face à son seigneur.

Celui-ci leva les sourcils, surpris par la réponse de Kaze.

— Les coutumes sont sans aucun doute différentes dans le clan d'Okubo, déclara le daimyo, diplomate. Pourquoi crois-tu qu' Okubo s'est plaint à moi de la correction que tu lui as infligée ?

— Pour me causer des ennuis parce qu'il a été vaincu et...

Il s'arrêta. C'était le premier moment depuis le début de l'entretien où Kaze faisait son âge, et un air d'embarras juvénile envahit ses traits.

— Finis ta phrase, ordonna le daimyo.

— Oui, honorable seigneur. Je pense que le jeune seigneur Okubo s'est plaint à vous parce qu'il n'a pas été correctement formé au *bushido*, la voie du guerrier. Jamais un vrai guerrier ne se plaindrait pour une pareille vétille.

Le daimyo porta une main à son visage pour dissimuler un sourire mais son fils, moins habitué à garder la maîtrise de soi, éclata de rire.

Au bout d'un moment, le seigneur conclut :

— Très bien. Je ne te punirai par pour cette fois-ci mais tâche de te retenir de battre les fils de daimyos même s'ils se livrent à des activités que tu juges cruelles.

Kaze et son père exécutèrent une nouvelle courbette et quittèrent la pièce. En sortant, le père de Kaze regarda son fils comme s'il le voyait pour la première fois.

Après leur départ, le daimyo tourna les yeux vers son propre héritier et déclara :

— Un jour, ce jeune homme sera ton bras droit !

Okubo reçut l'assurance que Kaze avait été dûment châtié, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à haïr le garçon. Tout comme il s'était mis à détester les serviteurs qui ne l'avaient pas défendu : il les fit exécuter à son retour dans son fief.

La rencontre suivante de Kaze et d'Okubo eut lieu lors de la finale du grand combat de sabre organisé par Hideyoshi. Le clan d'Okubo avait tenté d'acheter Kaze – une manigance qui poussa ce dernier à vouloir non seulement vaincre son adversaire, mais le détruire.

CHAPITRE VIII

*Maigre paie, moult épreuves,
et la joie de l'instant.
Vive le spectacle !*

La toupie en équilibre sur sa lame, Kaze la fit avancer vers la pointe du sabre. Mais pendant qu'il réalisait l'exercice, son attention n'était pas fixée sur la sphère de bois peint qui tournait à pleine vitesse, car il examinait une maison, de l'autre côté de la rue.

C'était une construction discrète en bois foncé, avec des murs extérieurs de plâtre blanc. Une résidence de nobles, aurait-on pu croire, si ce n'était le demi-rideau bleu accroché en haut de la porte où figurait le *kanji* signifiant « Petite Fleur ».

Le bâtiment n'avait pas de fenêtres sur la rue et personne n'entra ou ne sortit pendant les vingt minutes que dura le numéro de Kaze avec les toupies. C'était le milieu de la matinée, la rue grouillait de monde : on faisait des courses, on vaquait à ses occupations. Le *tourbillon* d'humanité typique d'une rue d'Edo paraissait étrange à Kaze après des années d'existence solitaire sur la route, mais il s'efforçait d'oublier les distractions pour garder son attention fixée sur le bordel.

Kaze était à Ningyo-cho, un quartier d'Edo assez peuplé, tapi dans l'angle que forment la rivière Sumida et le Nihonbashi, non loin du chantier d'Edo-jo. L'endroit regorgeait de bordels, de tavernes, de théâtres et d'autres établissements proposant des divertissements en tout genre. Il y avait aussi pléthore de ces échoppes qui valaient au quartier son nom : Poupée-ville, et qui fabriquaient des poupées de porcelaine et d'étoffe. Quelle ironie, songea Kaze, d'avoir installé un bordel, apparemment spécialisé dans les petites filles, dans un quartier où les parents d'autres enfants plus chanceuses venaient acheter les précieuses poupées !

En principe, on ne devait pas toucher aux fillettes avant qu'elles soient devenues femmes et on ne pouvait pas les réduire à l'esclavage sexuel à n'importe quel âge. Mais en réalité, rien n'était organisé pour veiller au bien-être des enfants. On laissait fonctionner les établissements comme le Petite Fleur tant qu'ils restaient discrets et ne posaient pas de problèmes aux autorités.

Kaze surveilla le Petite Fleur pendant près d'une heure : rien. Ce n'était pas étonnant puisque l'endroit ouvrait essentiellement la nuit. Il ne vit pas de livreur apporter à boire ou à manger, ni personne sortir. Étant en tenue de bateleur, il ne pouvait pas simplement entrer pour voir si la fille de sa dame y était. Il décida donc de faire le tour du pâté de maisons pour repérer une allée ou un passage débouchant sur une entrée à l'arrière.

Il essaya plusieurs ruelles qui se révélèrent des allées privées donnant accès à différents établissements, mais pas au Petite Fleur. Il décida de refaire un tour. Comme la majeure partie de la ville, Ningyo-cho avait été reconstruit à la hâte après le grand incendie d'Edo, et c'était un véritable dédale où se mêlaient baraques de fortune et constructions en dur. Si Kaze se savait capable de distinguer un détail aussi ténu qu'une trace de lapin sur un sentier de forêt, il n'était pas aussi sûr de pouvoir détecter les passages exigus qui permettaient d'accéder aux commerces et de circuler autour

— l'un d'eux aurait pu desservir le Petite Fleur.

Il était au bout du pâté de maisons quand un homme sortit d'un établissement et s'arrêta, fixant Kaze d'un œil étonné.

— Samourai-san ! s'exclama-t-il.

C'était Goro, un des deux paysans dont Kaze avait fait la connaissance récemment : les deux compères l'avaient aidé à transporter la malle d'or d'un marchand jusqu'à Kamakura. Au terme du voyage, Kaze avait remis quatre pièces d'or à Goro et à son compère Hanzo : une magnifique récompense.

— Que fais-tu donc ici ? demanda Kaze.

Goro se rengorgea.

— Je suis propriétaire de cette affaire, déclara-t-il fièrement.

Kaze regarda le rideau au-dessus de la porte et y lut : « *Kabuki* ». Le mot, qui ne lui était pas familier, se composait apparemment de trois *kanji* : *ka*, le chant ; *bu*, la danse, et *ki*, le savoir-faire. Savoir-faire en chant et en danse. Bizarre.

— Et de quel genre de négoce s'agit-il ?

— C'est totalement nouveau ! Vous autres, les samouraïs, il y a une éternité que vous avez le théâtre nô, mais le kabuki vient d'être créé à Kyoto par Okuni, une jeune gardienne de sanctuaire qui danse dans le lit d'une rivière devant de grandes foules. Ça va sûrement prendre à Edo. Venez donc, entrez, nous sommes en pleine répétition, vous pourrez vous rendre compte par vous-même.

Kaze pénétra dans la bâtisse, curieux de voir dans quoi s'était embarqué le paysan. Il se trouva dans une entrée en planches mal équarries qu'ils traversèrent pour gagner une vaste salle. De petites balustrades s'entrecroisaient, divisant le sol en plusieurs sections distinctes, au plancher couvert de tatamis de qualité médiocre. Au fond de la pièce se dressait une plate-forme qui rappelait celles qui servent aux représentations de nô ou aux danses des gardiennes de sanctuaires. À l'arrière de ce plateau pendait un grand rideau grossièrement peint qui représentait un pin et servait de décor.

Des torches à la flamme vacillante illuminaient le théâtre. L'homme et la femme sur scène arboraient des kimonos aux couleurs criardes. Kaze était habitué aux nobles raffinements du nô dans lequel les acteurs, tous de sexe masculin et vêtus de somptueux kimonos, portaient des masques pour indiquer quel rôle ils jouaient. L'absence de masques et la présence d'une femme sur les planches le surprirent.

Hanzo, installé devant la scène, était en train d'envelopper des *omusubi* – des boulettes de riz entourées d'algues séchées – dans des feuilles vertes en guise d'emballage. Il était manifestement chargé de les vendre aux spectateurs.

— Le samourai ! s'exclama Hanzo.

Laissant tout tomber, il se précipita vers Kaze avec une expression de plaisir sincère sur sa large face de paysan. Il s'inclina très bas et Kaze lui rendit son salut d'un signe de tête.

— Comment en êtes-vous venus à vous occuper de ce théâtre ? demanda Kaze à Goro.

— Quand vous nous avez donné l'argent à Kamakura, on a décidé de venir à Edo pour prendre du bon temps. On s'est disputés : Hanzo voulait tout dépenser pour faire la fête de sa vie, moi, je voulais qu'on démarre une affaire pour ne plus avoir à rentrer dans notre petite ferme. On a fini par trouver un compromis. On est venus à Edo où on a un peu fait la fête et on n'avait même pas fini quand on a rencontré le propriétaire de la salle qui nous a proposé de l'acheter. On s'est encore chamaillés un moment, Hanzo et moi, et puis on a acheté le théâtre grâce à l'or que vous nous aviez donné à Kamakura.

Pour ce qui était des disputes entre Hanzo et Goro, Kaze n'avait pas de peine à le croire : les deux compères se chicanaienent comme un vieux couple. Mais il avait davantage de mal à se les représenter à la tête d'une affaire.

— Vous avez déjà dirigé un théâtre ?

— Non, mais celui qui nous a vendu la compagnie nous a assuré que c'était une mine d'or.

— Et pourquoi le propriétaire de la mine d'or voulait-il s'en séparer ?

Goro parut déconcerté. Il regarda Hanzo qui se contenta de se gratter la tête. Kaze soupira :

— Ne vous en faites pas, ça n'a pas d'importance.

— Bon, les affaires sont un peu calmes, je suppose. Les acteurs touchent une partie de la recette et ils ronchonnent. Il y avait pas mal de femmes dans le spectacle, je crois, mais elles ne sont plus là. La seule qui reste est celle-là, fit Goro en désignant du menton la jeune fille sur scène. Avant, elle aidait les autres femmes à s'habiller mais elle est actrice, qu'elle dit.

Dans l'ensemble, Kaze partageait la conception de la morale des samouraïs, c'était son héritage. Mais après des années sur les routes et tous ses contacts avec des paysans et autres gens du commun, il comprenait que les valeurs terre à terre des *heimin* avaient aussi leur place dans la société. Sans aller pourtant jusqu'à approuver tout à fait la présence des femmes sur les planches. Si cette histoire de kabuki devenait populaire, les autorités Tokugawa finiraient par proscrire complètement la présence des femmes. Comme c'était le cas pour le nô, la scène était le domaine des hommes, même s'ils jouaient les rôles de femmes.

— En fait, la petite Momoko nous aide à améliorer les affaires du théâtre.

— Comment ça ?

— Nous allons distribuer des papiers pour parler aux gens de notre grand spectacle. Nous avons fait sculpter un bloc de bois pour imprimer les renseignements sur notre théâtre.

— Qu'est-ce que ça raconte ?

Goro eut l'air gêné :

— Je ne sais pas, je ne sais pas lire. J'ai juste demandé à un imprimeur de mettre ce qu'il croyait

bon pour attirer le client.

Kaze hocha la tête : combien de spectateurs potentiels savaient lire ? Goro et Hanzo ne semblaient vraiment pas taillés pour diriger une affaire.

Le couple sur scène avait apparemment fini de répéter. La jeune fille descendit des planches et vint trouver Goro et Hanzo, elle semblait vouloir discuter avec eux. Vêtue d'un kimono ajusté, elle avançait à petits pas traînants, comme le lui imposait l'étoffe serrée autour de ses jambes. Elle pouvait avoir une quinzaine d'années, estima Kaze. Elle portait une perruque et se maquillait pour avoir l'air plus âgée, sans que cela camouflât ses traits juvéniles. Elle n'était pas jolie, avec son nez camus, sa bouche trop large et son cou trop court. L'inverse exact des canons de la beauté classique qui exigent le nez droit, une petite bouche et un cou de cygne.

Elle se dirigeait vers les trois hommes quand son regard s'arrêta sur Kaze. Son pas se ralentit, ses yeux s'élargirent. Elle vint se planter devant Kaze, muette, visiblement captivée. Kaze savait que certaines femmes le trouvaient séduisant mais la fascination évidente de la jeune fille le mettait mal à l'aise. Il fit mine de ne rien remarquer.

— Voilà notre ami ! annonça Hanzo.

— Je m'appelle Saburo, déclara Kaze.

Goro et Hanzo parurent surpris d'entendre ce faux nom mais ils tinrent leur langue, pour une fois.

— Je suis Momoko, répondit la jeune fille en s'inclinant très bas.

Kaze répondit d'un simple signe de tête comme il se devait, eu égard à la différence d'âge et de classe sociale.

— Excusez-moi, je ne m'étais pas rendu compte que vous aviez de la visite, déclara Momoko.

Il était au contraire évident qu'elle s'en était aperçue et qu'elle venait dans le seul but de voir le visiteur de plus près.

Il devait avoir une trentaine d'années, estima Momoko. Manifestement un samouraï, sans doute un rônin, bien qu'il ne portât qu'un seul sabre. Un long *Icatana*. Il n'avait pas le *wakizashi*, le « gardien de l'honneur » d'un guerrier, celui qui sert au combat rapproché et, au besoin, pour se faire *seppuku*. Ses yeux au regard intense étaient couronnés de sourcils expressifs en forme de V, il avait les pommettes saillantes, la mâchoire ferme et la peau bronzée par un séjour prolongé au grand air. Malgré son air sérieux, il flottait sur ses lèvres un léger sourire qui devait dénoter un certain sens de l'humour.

Momoko était habituée aux acteurs, qui ont tendance à être vains et très intéressés par leur petite personne. Ce samouraï paraissait sans prétention, l'examen attentif auquel elle le soumettait le rendait nerveux, au lieu de le remplir de cet orgueil qu'ont parfois les hommes séduisants.

— Je..., bon..., je reviendrai plus tard, quand vous aurez fini, lança-t-elle à Goro et à Hanzo, mais en gardant les yeux fixés sur Kaze.

Elle tourna les talons pour gagner la scène et les coulisses, derrière le rideau.

— Dites-moi, le théâtre a-t-il une entrée à l'arrière ? demanda Kaze quand elle fut partie.

— Non, samouraï-san, répondit Goro, l'air étonné. Pourquoi ?

— Je m'intéresse au bordel Petite Fleur, de l'autre côté du pâté de maisons.

— Êtes-vous, euh, un client de la maison, samouraï-san ? s'enquit Goro, qui se voulait discret.

— Non. Mais je m'intéresse à la disposition des lieux.

Goro trouva curieux que le samouraï s'intéresse à l'architecture d'un bordel, mais il n'insista pas : ce guerrier-là ne ressemblait guère à ses congénères, il avait déjà eu l'occasion de le constater.

*

— Avez-vous repéré ce Matsuyama Kaze ? demanda Yoshida en adressant un regard noir à Niiya, son capitaine en chef.

— Non, seigneur, nous ne l'avons pas trouvé. Mais nous cherchons partout et, s'il est à Edo, nous le dénicherons.

— Comprenez-vous à quel point il est important de mettre la main dessus ?

— Oui, seigneur.

— C'est une tâche que m'a confiée le shogun en personne, Niiya. Si je m'en acquitte comme il faut, d'autres missions d'importance suivront. Avec la mort de Nakamura-san, il n'y a pas de successeur naturel à la faveur du shogun. D'autres le savent et de nombreux daimyos s'efforcent d'attirer l'attention d'Ieyasu-sama sur leur personne. Si j'apporte au shogun la tête de ce Matsuyama Kaze, j'aurai ma place assurée dans le nouveau gouvernement. Vous comprenez ce que cela signifie ?

— Oui, Yoshida-sama.

— Bien. Ordonnez aux capitaines de tous les quartiers de parler aux tenanciers de maisons de jeu, aux boutiquiers et aux amuseurs. Ce Matsuyama Kaze doit bien loger quelque part en ville, quelqu'un est forcément au courant. Mais soyez discrets. Cet homme-là sera difficile à tuer et nous aurons moins de mal si nous profitons de la surprise. Distribuez de l'or à la ronde, ne lésinez pas ! Annoncez une récompense de mille *ryo*, rien que pour le renseignement sur le lieu où il se trouve. Dites qu'il y aura dix mille *ryo* pour qui nous apportera sa tête.

— Dix mille *ryo* ? s'exclama Niiya.

— Oui. J'y vois une occasion en or de gagner la faveur d'Ieyasu, et ce n'est pas une simple question d'argent qui m'empêchera de la saisir. Si la récompense est assez grosse, on nous dira où il est.

— Oui, Yoshida-sama !

*

Les mains d'Okubo tremblaient d'excitation. Il fixa le marchand de sabres :

— Si ce n'est pas un vrai, tu auras des ennuis ! déclara-t-il.

Le marchand dissimula ses sentiments et continua simplement à déballer l'objet. Dépliant l'étoffe, il dévoila un *daito*, un très long sabre de deux fois la taille d'un *katana* ordinaire. Normalement réservé aux cavaliers, il pouvait être manié par un homme à pied, à condition que celui-ci ait suivi un entraînement particulier.

— Je vous assure, *Okubo-sama*, c'est une authentique lame de Muramasa. Ça devient très difficile de trouver une arme fabriquée par Muramasa, quant au sabre à lame longue qui a votre faveur, honorable seigneur, c'est presque impossible. Les Tokugawa détruisent les armes de Muramasa partout où ils le peuvent, car ces lames ont la réputation d'être particulièrement maléfiques pour la maison Tokugawa, bien qu'elles aient été façonnées il y a plus de deux cents ans. C'est en effet une Muramasa qui a tué le grand-père d'Ieyasu-sama, qui a lui-même été blessé par une telle lame, ainsi que son père. Et quand Ieyasu a ordonné à son fils Nobuyasu de se suicider parce qu'il doutait de sa loyauté, c'est encore une Muramasa qui a servi à le décapiter.

— Je connais l'histoire, rétorqua Okubo d'un ton sec.

C'était son tour de masquer ses sentiments. Car ce n'était pas la qualité de l'arme mais précisément sa haine des Tokugawa qui le poussait à convoiter une lame façonnée par le maître armurier Muramasa.

L'homme prit un morceau de papier de soie pour saisir l'étui de l'arme, et un autre pour tenir la garde du sabre qu'il tira lentement hors du fourreau, sur une petite longueur. Il le fit légèrement bouger, laissant la lumière miroiter sur le métal poli. Il y avait un protocole particulier pour examiner un sabre et le marchand le suivait à la lettre, sortant un peu plus la lame à chaque fois, faisant admirer sa beauté. Mais sans jamais la dégainer entièrement : c'eût été impoli d'exhiber une lame nue aux yeux d'un daimyo.

Okubo tendit la main et prit le sabre. Il saisit la garde sans la protection du papier de soie. Il devrait y recourir lui aussi s'il voulait toucher la lame même, mais, pour l'instant, il voulait juste se faire une idée de l'arme et de son poids.

— Je peux sentir la puissance du sabre ! s'exclama Okubo, émerveillé, plus pour lui-même que pour le marchand.

Il dégaina le sabre. Les conventions de la politesse n'interdisaient pas à un seigneur de dénuder une lame devant un marchand, le geste n'était proscrit qu'en présence d'autres daimyos ou du shogun en personne.

— Je, euh... bredouilla le marchand, mal à l'aise.

— Qu'y a-t-il ?

— Euh, *Okubo-sama*, vous venez de noter la puissance inhabituelle des lames de Muramasa, elles ont faim de sang. Mais, honorable seigneur, je ne serais pas tranquille si je ne vous avertissais pas que cette puissance peut se tourner contre le propriétaire de l'arme, comme contre ses victimes. Il est

arrivé que les lames de Muramasa poussent leurs détenteurs à des actes irraisonnés, c'est bien connu. Elles ont causé la ruine de plus d'un. Certains jurent qu'elles portent malheur. Il paraîtrait même qu'elles peuvent, euh, conduire un homme à la folie.

Le marchand, remarquant l'expression d'Okubo, s'empressa d'ajouter :

— Mais naturellement je suis sans crainte, s'agissant de vendre cette arme à un homme doté d'une force et d'un caractère aussi exceptionnels que les vôtres.

Okubo rengaina le sabre.

— Mon majordome va vous payer.

— Merci, Okubo-rama ! Merci.

Le marchand posa les mains sur le tatami et s'inclina. Okubo l'éconduisit d'un signe. Une fois l'homme sorti, Okubo tira le sabre de son fourreau et le posa devant lui : la lame polie brillait d'un éclat froid et maléfique. Il fixa le long ruban d'acier. Il sentait la haine et la mort qui émanaient de sa surface lisse, emplissant la pièce d'une folie assassine. Une pareille lame convenait pour mener à son terme une vie entière d'exécration. Aucun sommet n'était trop haut, aucun but impossible à atteindre. On pouvait même devenir shogun.

Okubo hocha la tête, comme s'il sortait d'un rêve. Peut-être était-il déjà fou d'oser ainsi formuler des pensées interdites et fatales ?

*

Honda avait lui aussi les yeux fixés sur un objet mais aucun pouvoir n'en émanait. Ce n'était qu'une simple tasse de terre cuite, pleine du liquide mousseux et amer que produit la cérémonie du thé accomplie dans les règles de l'art.

— Quelque chose ne va pas, Honda-sama ?

Honda lança un regard pénétrant à son compagnon qui venait de préparer le thé avec une élégance nonchalante. Cet homme-là était trop sensible aux humeurs des autres pour que Honda se sentît vraiment tranquille en sa présence.

— Non, rien, grogna-t-il.

Mais bien sûr que quelque chose n'allait pas ! L'entreprise dans laquelle il était engagé allait à contre-courant de toute son existence. En rude guerrier qu'il était, offrir sa vie et ses services aux Tokugawa avait été l'étoile qui guidait son parcours. Il était gêné et honteux à la pensée des actes qu'il accomplissait aujourd'hui. Pourtant, avec les changements qui affectaient l'ordre du Japon, il croyait devoir agir ainsi et pensait qu'il était obligé de changer lui aussi.

Car Ieyasu-sama avait changé, les dieux le savaient ! Honda avait été avec lui depuis le début ou presque, du temps où Ieyasu était un jeune homme qui se battait pour garder la maîtrise de son fief, malmené par les daimyos voisins, plus puissants que lui. Ieyasu avait toujours été excessivement méfiant, on avait même inventé un proverbe pour illustrer sa méfiance absolue dans tous les

domaines : « Tapoter un pont de pierre afin d'en éprouver la solidité. » Il connaissait ses limites et se refusait à les dépasser.

Son attitude avait changé quand le sort avait tourné en sa faveur. Il semblait maintenant accepter le titre redoutable de shogun comme un dû qui lui revenait au terme d'années de luttes, de manigances et de stratégie. Mais tout est éphémère dans ce bas monde, Honda le savait, et un coup de sabre peut mettre fin à la vie d'un homme, quel qu'il soit. Il n'y avait pas même besoin d'une lame, du reste, puisque Ieyasu avait failli être assassiné par un invisible mousquetaire tirant d'une tour de guet. Une telle façon de tuer n'avait rien de chevaleresque, certes, mais si la balle avait atteint Ieyasu, il n'en serait pas moins mort pour autant, comme Nakamura à sa place. Honda ricana.

— Vous disiez, Honda-sama ?

Honda leva le nez de sa tasse. Il la tenait à deux mains, l'une placée dessous, l'autre sur le côté, comme il se doit. Il avait à cœur de montrer qu'il n'était pas un barbare, en dépit de la situation présente.

— Rien, fit-il en reposant sa tasse. Allons, mettons-nous-y.

CHAPITRE IX

*Une eau teintée d'encre
ne reflète que la surface.
Qu'y a-t-il dessous ?*

— Bienvenue, bienvenue !

L'homme édenté fit une courbette obséquieuse et se frotta les mains tandis qu'entraient Kaze et le marchand de légumes. Celui-ci avait insisté pour inviter Kaze à boire en remerciement de son aide avec les envoyés du tripot et le rônin n'avait pas trouvé de moyen courtois de se soustraire à la généreuse invitation de son logeur.

L'établissement paraissait assez grand. La maison, qui n'avait pas d'enseigne, avait été bâtie de manière aussi précaire et hâtive que la plupart à Edo, puisqu'une bonne part de la ville se reconstruisait avec le bois et les matériaux qu'on pouvait trouver sur place. La menuiserie, normalement réalisée avec une grande méticulosité et une extrême précision par des artisans japonais qui assemblaient les constructions comme des jeux de patience géants, était médiocre et mal ajustée à cause de l'inexpérience des bâtisseurs. Seuls les riches, tels les nouveaux daimyos arrivés en foule dans la capitale, pouvaient s'offrir les services d'hommes du métier.

Kaze se déchaussa dans l'entrée et monta sur le plancher surélevé. Il portait son sabre, ayant renoncé à tenter de passer pour autre chose qu'un rônin. Le marchand de légumes et les siens savaient qu'il n'était pas un bateleur, après la visite des envoyés du tripot.

— Ce soir, juste à boire, prévint le marchand.

L'édenté, au sourire aussi perpétuel qu'artificiel, les conduisit dans les profondeurs du bâtiment. Derrière une des miteuses cloisons *shoji* installées sur toute la longueur du couloir, Kaze entendit le raclement des dés et le claquement amorti du gobelet de bois qu'on retourne sur le tatami. Un petit cri échappa aux joueurs quand l'un d'eux souleva le gobelet pour révéler les résultats.

— À qui appartient cet établissement ? s'enquit Kaze.

Le marchand esquissa un vague sourire mais en resta là.

Ignorant sa gêne évidente, l'édenté répondit :

— À Chef Akinari, samouraï-sama. Vous trouverez ici le saké le meilleur marché et le jeu de dés le plus fiable de tout Edo. Je vous en prie, prenez du bon temps et revenez. Votre ami est un habitué, comme la plupart de nos clients. Parce qu'ils savent que chez Chef Akinari les dés ne sont pas pipés.

Le sourcil relevé, Kaze regarda le marchand, qui lui adressa un sourire navré. Le bougre n'avait pas uniquement songé au saké en invitant le rônin : il voulait manifestement tâter le terrain pour s'assurer que l'arrangement conclu avec les hommes d'Akinari était bien valable et qu'il était encore le bienvenu dans le tripot. Il avait emmené Kaze comme protection.

L'édenté fit coulisser un *shoji* qui n'avait rien de différent des autres en apparence, sinon que la demi-douzaine d'hommes qui se trouvaient à l'intérieur étaient occupés à boire, pas à jouer. Kaze et le marchand trouvèrent de la place sur un tatami et s'assirent l'un en face de l'autre. Ils firent abstraction des autres buveurs, comme l'apprend tout Japonais, qui sait se créer un espace privé dans un lieu plein de gens.

Ils commandèrent du saké et l'édenté fila pour revenir bientôt avec une bouilloire de fer pleine d'eau chaude dans laquelle trempaient deux flacons de porcelaine. Il la posa et tendit deux tasses à saké : de petites soucoupes en porcelaine décorées d'un motif de chrysanthème appliqué avec de la peinture bleue. Le marchand remplit la tasse de Kaze, qui lui rendit la politesse et lui versa à son tour du saké, conformément à l'usage.

Tandis qu'ils sirotaient l'alcool, le *shoji* s'ouvrit et Nobu pointa la tête. L'énorme lutteur survola la pièce des yeux avec l'air de celui qui vient juste s'assurer que tout va bien, et il parut surpris en apercevant Kaze et le marchand. Il inclina la tête pour saluer et referma doucement la porte.

Il revint quelques minutes plus tard et alla droit vers Kaze, qui lui adressa un regard interrogateur.

— Chef Akinari aimerait vous causer, annonça Nobu.

— À moi ? s'étonna Kaze.

— Oui. Je lui ai parlé de vous et il aimerait boire avec vous.

Kaze haussa les épaules et se leva. Le marchand allait l'imiter quand Nobu le fit rasseoir d'une main posée sur l'épaule :

— Non, seulement le rônin.

Kaze fut conduit vers l'arrière de la maison. La grande salle ressemblait à l'entrée puisqu'on y retrouvait un alignement de cloisons *shoji* des plus banales. Nobu en ouvrit une.

Un homme de forte stature en kimono bleu était assis seul dans une pièce faiblement éclairée. Il n'était pas aussi massif que Nobu mais son cou de taureau et ses bras imposants proclamaient qu'il ne craignait pas de recourir à la force physique pour faire exécuter ses volontés. Il avait le crâne rasé à la manière d'un prêtre et portait le kimono ouvert, comme on ferait un soir d'été par temps chaud. Sur son torse s'étalait un tatouage bleu qui représentait des écailles de dragon avec un souci méticuleux du détail. Ce tatouage, signe évident qu'il n'était pas un saint homme, était du genre de ceux qu'aiment arborer les porteurs de palanquins et les durs. Et l'homme assis-là n'avait pas les jambes arquées d'un porteur.

Il considéra Kaze avec soin. Le rônin était de taille moyenne, nota Chef Akinari, surpris. Il s'était attendu à le voir plus grand, sachant comment le rônin avait pris soin de ses trois meilleurs sbires.

— Asseyez-vous, prenez un saké, ordonna Chef Akinari d'un ton bourru.

Kaze haussa les épaules et se laissa choir sur le tatami.

Chef Akinari lui tendit une tasse à saké et se mit à la remplir tandis que Nobu refermait le *shoji*.

— Vous avez fait passer un sale quart d’heure à mes hommes, paraît-il, déclara Akinari sans s’embarrasser des présentations d’usage.

Kaze prit la tasse et inclina la tête pour remercier. Puis il saisit à son tour le flacon de porcelaine et versa à boire à Akinari.

— Plutôt une leçon de bonnes manières, répondit-il.

Akinari émit une sorte de ricanement. Rire ou commentaire ? Kaze l’ignorait. Le chef but une gorgée.

— C’est du bon ! annonça-t-il tandis que Kaze y goûtait à son tour. Pas la bibine que je sers aux clients ! De toute façon, après quelques tasses, ils sont incapables de s’en rendre compte.

Kaze ne réagit pas. Le saké était meilleur que celui qu’il avait bu avec le marchand mais pas de qualité supérieure. Soit Akinari ne sentait pas la différence, soit son fournisseur le grugeait. Ou les deux...

— Je voulais vous parler pour m’assurer que l’arrangement conclu avec le marchand de légumes fonctionnera bien, reprit Akinari.

— Ne devriez-vous pas plutôt en parler au marchand ?

Nouveau ricanement, dont Kaze ne savait toujours pas si c’était un rire ou non.

— Nobu m’a dit que vous étiez assez fort. Si quelqu’un peut faire capoter les choses, c’est vous, pas cette petite souris de marchand.

— Et que croyez-vous que je ferais capoter ?

— Le marchand ne vous a pas expliqué ?

— Non, je lui loue une chambre, rien de plus. Je n’ai aucun intérêt dans son affaire.

Akinari hésita et enregistra le renseignement avant de poursuivre :

— Il est convenu que, pour rembourser sa dette de jeu, le marchand rapportera des choses en ville pour moi quand il partira acheter ses légumes à la campagne.

— Quel genre de choses ?

— Vous savez ce qu’est le tabac ?

— L’herbe apportée au Japon par les barbares poilus, les Européens ? Celle qui se fume ?

— Oui. Les étrangers l’ont introduite ici il y a quelques années. C’est plutôt bon pour la santé de la fumer. Certains en sont devenus friands mais Ieyasu-sama déteste ça. Il a banni l’herbe et menace de confisquer la maison de quiconque serait pris à en faire le commerce.

— Et alors ?

— Ça lui donne de la valeur ! Les gens qui aiment cette herbe ne peuvent pas s’arrêter de la fumer.

J'ai une flopée de clients prêts à l'acheter à n'importe quel prix. Votre marchand va me faciliter l'approvisionnement : il apportera les feuilles de tabac à Edo en contrebande, cachées sous celles du *daikon*, du *shiso* et de ses autres légumes. Je veux m'assurer que vous n'allez pas nous faire d'ennuis. Ces fumeurs de tabac en sont avides comme des cochons, je veux pouvoir m'approvisionner régulièrement.

Kaze finit son saké.

— Ce marchand ne m'est rien. Ce serait gênant que sa maison soit saisie par les autorités Tokugawa pour cause de contrebande de tabac, mais c'est à lui de s'en inquiéter, pas à moi.

Il se leva et ajouta :

— Merci pour le saké, maintenant je dois partir. Je veux prendre un bain, et les bains publics du quartier ferment tôt.

Chef Akinari parut surpris du départ de Kaze.

— Voyons, voyons ! protesta-t-il. Vous êtes un type bien. Pourquoi ne pas vous baigner ici ? Nous avons notre propre chambre de bains. Je vais appeler un domestique pour vous y mener.

C'était un luxe d'avoir ses propres bains. Comme la plupart des gens des basses classes, le marchand de légumes avait chez lui un cabinet d'aisances mais pas de baignoire. Les membres de la maisonnée allaient tous aux bains publics pour quelques *sen* par tête.

Chef Akinari beugla pour appeler un serviteur. L'édenté ouvrit le *shoji* et pointa le nez.

— Emmène cet homme aux bains, ordonna Akinari.

Kaze pensa : et pourquoi pas ?

— Merci, dit-il à Akinari.

— De rien, répondit ce dernier, qui souligna sa réponse d'un geste approprié de la main, manifestant sa première réaction polie depuis le début de la conversation. J'étais sincère en vous disant que vous étiez un type bien, reprit-il. J'ai toujours besoin d'hommes bien, surtout quand ils sont aussi forts que vous. J'ai plus de dix costauds à mon service mais Nobu soutient que vous sortez de l'ordinaire. Si jamais vous avez envie d'un boulot chez moi, il suffit de le dire. Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Matsuyama Kaze.

Akinari demeura impassible mais un éclair passa dans ses yeux. Kaze en fut intrigué. Enfin, songea-t-il, ce gars-là n'était pas simple à déchiffrer, on avait du mal à interpréter le sens de ses réactions, et il n'y prêta pas trop attention. Il sortit avec le serviteur.

L'eau était un noir miroir. Sa surface reflétait la lumière des deux lanternes de papier, voilant d'ombre les profondeurs. De la vapeur montait en volutes de *l'ofuro* pour disparaître dans la pénombre de la chambre de bains. Rempli d'eau chaude, le grand bassin de bois arrivait à la hauteur d'un torse d'homme.

Les maisons de bains avaient souvent un ou plusieurs côtés ouverts sur le dehors, surtout s'il y avait vue sur un jardin ou un coin de nature. Un serviteur à l'air maussade, assis sur un petit tabouret, leva les yeux et inclina brièvement la tête quand Kaze entra avec l'édenté, qui le laissa là pour retourner à son poste. Le domestique ne parut pas surpris de voir arriver un étranger et Kaze en déduisit que les joueurs devaient profiter des lieux. Les passionnés pouvaient jouer plusieurs jours d'affilée, de sorte qu'il n'était pas rare qu'on mît un bain chaud à leur disposition pour les délasser.

Avec un échange de paroles réduit au minimum, le serviteur aida Kaze à se déshabiller et à se déchausser. Ayant posé le kimono sur un tabouret après l'avoir soigneusement plié, il invita Kaze à s'asseoir sur le siège qu'il venait de laisser vacant. Kaze s'exécuta et l'homme le frotta consciencieusement avec un linge rêche. Il prit un seau de bois à anse qu'il plongea dans *l'ofuro* pour le remplir d'eau et rincer le corps. Comme le veut la coutume, Kaze devait être propre avant d'entrer dans le bain. Il n'y avait pas de tuyauterie dans la pièce : on remplissait la baignoire avec des seaux et l'eau de rinçage déversée sur le dos de Kaze s'écoulait dans les espaces entre les lames du plancher pour tomber sur la terre, sous la maison.

Une fois parfaitement nettoyé, Kaze se leva. Le domestique approcha le tabouret de *l'ofuro* pour lui permettre d'y entrer plus facilement. L'eau était brûlante ; Kaze s'y glissa lentement avec un soupir d'aise. Il s'assit sur le banc installé dans le bain. L'eau fumante lui montait jusqu'au menton, la chaleur pénétrait ses muscles et détendait ses articulations.

— Je serai là, près de la boîte à feu, annonça le serviteur. Si vous voulez plus de chaleur, tapez sur la paroi et j'ajouterai du bois sur le feu.

L'eau de *l'ofuro* était chauffée par une petite chaudière de cuivre insérée dans la paroi de la baignoire et munie d'une porte à l'extérieur du bain.

Kaze fit oui de la tête et regarda s'éloigner le domestique. Aussitôt, il se leva, sortit de la baignoire et prit son sabre qu'il posa tout près. Il saisit le fourreau et appuya sur la *tsuba* – la garde – jusqu'à ce qu'il entende le déclic indiquant que plus rien ne retenait la lame dans l'étui. Certains samouraïs se baignent un sabre de bois à la main, pour être prêts instantanément en cas d'attaque. Kaze n'était pas de ceux-là, mais il tenait à avoir toujours près de lui Coupe-mouche. Il se replongea dans *l'ofuro*.

Assis dans l'eau, Kaze ferma les yeux. Il était dans ce curieux état où le fait d'ignorer ce qui se passe autour de soi vous en donne une conscience aiguë. Il laissa son esprit dériver, se remémorant son voyage vers le champ de bataille.

Un an après Sekigahara, Kaze s'était rendu sur le champ de bataille. Il n'y était jamais allé. N'ayant à ce moment-là pas idée de l'endroit où avait été emmenée la fille de son seigneur et de sa dame, la chercher dans la partie centrale de Honshu – le district de Kinki, où se trouvait Sekigahara – ou ailleurs, cela revenait au même.

Il était là à cause de la petite fille, mais il tenait aussi à voir le lieu où avait trépassé son seigneur et où le sort du Japon avait été changé. Il découvrit une large vallée en U, entourée de collines émaillées d'une profusion de fleurs sauvages d'une taille inaccoutumée et aux très vives couleurs – en particulier les rouges, plus soutenus que tout ce que Kaze avait pu voir jusque-là. Des ribambelles

de renards folâtraient dans l'épais tapis coloré et finissaient par ressembler eux-mêmes à des fleurs rousses.

N'importe où ailleurs, Kaze eût trouvé la scène charmante, mais il comprenait ce qu'elle signifiait à Sekigahara. Les fleurs sauvages étaient fertilisées par le sang de trente mille hommes, qui engraisaient la terre. Un an plus tôt, les renards avaient festoyé en dévorant les corps de ces guerriers et ils étaient devenus si gras qu'à l'hiver ils avaient été bien plus nombreux que d'habitude à survivre à la neige et s'étaient reproduits.

Une telle abondance de vie nourrie par la mort ! songea Kaze en contemplant le spectacle.

Traversé par la route de Nakasendo, Sekigahara n'était qu'à une courte distance de la grand-route du Tokaido. Quiconque contrôlait la région contrôlait les déplacements entre Kyoto, l'ancienne capitale, et les domaines d'Ieyasu autour d'Edo.

Les forces opposées aux Tokugawa s'étant déployées sur les collines, Ieyasu avait dirigé son armée vers le centre de la vallée. Il avait décidé de ne pas attendre l'arrivée de son fils qui commandait un tiers de l'effectif militaire. Ledit fils était retenu par le siège d'un château et Ieyasu était furieux de son retard : la capture de cette forteresse rebelle n'aurait aucun sens si Ieyasu l'emportait à Sekigahara.

Normalement, le plan de bataille d'Ieyasu aurait dû avoir un résultat désastreux. Son armée, plus faible en nombre, pouvait être écrasée sur ses flancs par les guerriers postés sur les collines alentour. Sauf qu'Ieyasu avait acheté les commandants qui auraient pu attaquer ses flancs : ceux-ci avaient touché des pots-de-vin pour rester neutres, voire attaquer leurs alliés supposés. La plus importante des forces loyales à l'héritier d'Hideyoshi ainsi dévoyées par Ieyasu était celle de Kobayakawa Hideaki, qui menait l'aile droite de l'armée adverse disposée sur une colline. Kobayakawa étant un fils adoptif d'Hideyoshi, sa trahison semblait particulièrement étonnante et odieuse.

La veille de la bataille, il avait beaucoup plu, comme des survivants l'avaient raconté à Kaze, si bien qu'au petit matin un épais brouillard recouvrait la vallée entière. Impossible de distinguer un allié d'un ennemi. Kaze imaginait aisément la scène, lui qui avait connu tant de combats.

Le tonnerre des *taiko* de guerre résonna alors à travers le brouillard froid et humide. Le roulement grave de ces tambours, qui pouvaient atteindre la taille d'un homme, faisait trembler la terre alentour. Certains contenaient des pointes de flèches pour les doter du mystérieux pouvoir de pénétrer les âmes. Leur battement puissant accéléra la course du sang et mettait les guerriers d'humeur à tuer ou à se faire tuer.

La bataille était désespérée, chaque camp prenant tour à tour le dessus au fil des combats. Le général adverse, Ishida Mitsunari, n'était pas un bon stratège ni un grand chef, mais il aurait néanmoins dû l'emporter, ne serait-ce qu'à cause du nombre de ses troupes et de leur position dominante. Mais, les uns après les autres, les seigneurs ignoraient ses ordres d'attaquer l'armée d'Ieyasu. Kobayakawa commença simplement par refuser de se battre, mais Ieyasu fit tirer une volée de mousquets dans sa direction à titre d'avertissement, et le général fondit sur le flanc de sa propre armée. À l'heure du Bélier, en début d'après-midi, la bataille était perdue.

Et ensuite ?

Beaucoup se suicidèrent. Certains se battirent jusqu'au bout, tels le seigneur de Kaze et ses soldats. Kaze lui-même en aurait fait autant s'il avait été présent à Sekigahara. D'autres s'enfuirent.

Après la victoire d'Ieyasu vint le temps de compter les camarades tombés et les têtes des ennemis décapités. Ieyasu passa des heures à regarder des têtes en évoquant les vaincus dont il avait triomphé. Il les connaissait presque tous : d'anciens alliés, pour certains, des ennemis de longue date, pour d'autres.

Le général Ishida s'enfuit du champ de bataille mais, après trois jours passés à souffrir de la faim et du froid dans la région voisine du mont Ibuki, il fut capturé et livré à Ieyasu. On le nourrit et on le soigna. Ishida déclara qu'il ne se suiciderait pas, qu'il préférerait donner à Ieyasu la peine de le tuer. Ieyasu était prêt à lui rendre ce service.

Pendant qu'on emmenait Ishida sur le lieu de l'exécution, on lui offrit un kaki qu'il refusa, de peur que le fruit ne trouble sa digestion. Quelqu'un s'étonnant qu'Ishida se soucie de ses fonctions digestives, vu les circonstances, le général répliqua : « Cela montre les limites de votre compréhension. On ne sait jamais comment les choses peuvent tourner, alors tant que l'on respire, on doit prendre soin de son corps ! » Ishida aurait mieux fait de se régaler du kaki, songea Kaze, car quelques minutes plus tard sa tête roulait par terre.

Kaze savait que son seigneur était mort en menant une charge-suicide vers la fin de la bataille. Les traîtres se ralliaient à Ieyasu, la partie était perdue, le seigneur le voyait. Entraînant avec lui les samouraïs du clan de Kaze, il avait foncé dans les rangs des traîtres et en avait tué bon nombre avant de succomber. Kaze l'imaginait à Sekigahara, conduisant l'assaut fatal, vêtu de sa meilleure armure, celle qu'on attachait avec des cordons de soie bleue.

Assis dans *l'ojuro*, les yeux clos, Kaze se représentait la charge. Des gouttes d'eau ruisselaient sur son visage ; de la sueur, se dit-il, pas des larmes. Elles en avaient pourtant le goût quand elles touchèrent ses lèvres.

Crac !

Il entendit craquer une lame du plancher, devant la chambre de bains. Il resta immobile. S'il s'agissait d'un visiteur ordinaire, il entendrait des pas se rapprocher. Mais il avait plutôt l'impression qu'une ou deux personnes tentaient de gagner la porte en catimini.

La porte coulisssa brusquement et un homme fit irruption dans la pièce, un sabre à la main. Kaze se leva instantanément, saisit son arme et, d'un seul mouvement, il dégaina et lança sa lame en avant. La pointe toucha le sternum de l'homme qui s'embrocha, porté par son propre élan.

Surpris, l'agresseur s'effondra à côté de la baignoire, mourant, tandis qu'entraît un second attaquant. Kaze fit une roulade pour sortir du bain et retomba sur les pieds, le dos à son assaillant, mais il pivota aussitôt, son sabre décrivant un arc plat qui frappa son adversaire au cou et à l'épaule. Avec un gémissement douloureux, l'homme s'écroula et rejoignit son compagnon.

Kaze, nu, se tenait face à la porte, le sabre en position « qui vise l'œil ». Un troisième compère se

dressait à l'entrée de la chambre de bains, un pied sur le seuil, l'autre dans le couloir. Il tenait son sabre d'une main, l'autre était posée sur le chambranle.

— Eh bien ? lança Kaze.

Après une seconde d'hésitation, le bougre claqua la porte et se mit à courir dans le corridor pour aller chercher du renfort.

Une minute plus tard, Chef Akinari et une douzaine de sbires se précipitaient dans la chambre de bains. Les deux hommes à terre étaient visiblement morts, le plancher mouillé était couvert de sang rouge foncé.

— Où est-il ? aboya Akinari.

— Il était là il y a une minute, répondit le troisième assassin.

Akinari survola la pièce d'un coup d'œil rapide. Son regard se posa sur le tabouret où se trouvait le kimono de Kaze, soigneusement plié, avec ses sandales à côté.

— Il est parti ! s'écria-t-il. Déployez-vous et trouvez-le !

— Mais à quoi ressemble-t-il ? demanda un de ses hommes.

— Regarde ! Son kimono est là, Il n'a rien sur le dos et il est pieds nus. Combien d'hommes nus risques-tu de trouver dans la rue ? Trouvez-le et tuez-le ! Allez, dispersez-vous !

Akinari et sa troupe filèrent par le couloir pour tâcher de trouver un homme nu en fuite.

Dans la chambre de bains, l'écho de leurs pas lourds s'évanouit et mourut. Les lanternes de papier projetaient des ombres denses et dessinaient des ondulations orange sur l'onde noire. Soudain, un remous au milieu de *l'ofuro* troubla la surface de l'eau. Une chevelure noire apparut, accompagnée du ruban d'argent d'une lame : Kaze émergeait du bain avec son *katana*.

Il se dressa dans *l'ofuro* et tendit l'oreille pour s'assurer que le corridor était libre.

CHAPITRE X

*Regardez-le marcher !
Est-ce la démarche d'un fantôme ?
Les orteils se posent-ils sur le sol en premier ?*

Nobu entra dans sa chambre. Les volets étaient fermés, la bougie qu'il tenait à la main parvenait à peine à percer l'obscurité.

Il soupira. Il était fatigué. Il avait passé l'essentiel de la nuit à chercher le rônin avec les autres hommes de Chef Akinari. En vain.

Son futon était déjà déroulé par terre. Il logeait dans la maison du chef, comme les membres du groupe de rang supérieur, et chaque soir les domestiques sortaient le matériel de couchage rangé sur une étagère et l'étendaient sur le plancher de la chambre vide. Le lit était prêt.

Nobu se demandait s'il allait prendre un bain avant de se laisser choir sur son futon quand une voix l'interpella :

— Pourquoi est-ce que votre chef a voulu me tuer ?

Nobu n'était pas du genre à s'effrayer facilement mais la voix émanant d'un coin sombre de sa propre chambre le fit sursauter. Il leva sa bougie pour éclairer davantage et distingua vaguement les contours d'un homme assis dans l'endroit le plus noir. La silhouette bougea le bras et la pointe d'une lame brilla à la lueur jaune de la chandelle. Le rônin !

— Pourquoi est-ce que votre chef a voulu me tuer ? répéta Kaze, laissant son sabre dégainé ajouter une note d'urgence à sa question.

— Comment êtes-vous entré ? demanda Nobu.

— Je n'étais pas sorti.

— Comment saviez-vous que c'était ma chambre ?

— Pourquoi est-ce que votre chef a voulu me tuer ?

Kaze pointa sa lame vers le lit :

— Je n'ai pas eu de mal à repérer votre futon, il est le double de la taille normale.

— Mais...

— Je suis resté exprès pour vous poser quelques questions, interrompit Kaze. Ce n'est guère poli de les ignorer alors que je réponds aux vôtres. Voyons, pourquoi Chef Akinari veut-il me faire tuer ?

— Pour toucher la récompense. Il sait.

Akinari savait-il que Kaze était recherché par les Tokugawa à cause de ses liens avec les Toyotomi ? Mieux valait clarifier la chose :

— Il sait quoi ?

— Que vous avez essayé d’assassiner le shogun.

Maintenant, c’était le tour de Kaze d’être étonné. Il se tut, attendant de voir si le silence lui apporterait davantage de renseignements. Ce fut le cas.

Nobu se lécha les lèvres et déclara :

— Je ne voulais pas votre mort mais il y a une récompense de dix mille *ryo* sur votre tête. Personne ne peut laisser passer ça ! Et mille *ryo*, juste pour mener les autorités jusqu’à vous.

Mille *ryo* étaient déjà une somme nettement plus considérable que la récompense offerte pour vendre un loyaliste Toyotomi.

Kaze resta coi quelques minutes encore mais, comme Nobu n’ajoutait rien, il demanda :

— Comment Chef Akinari est-il au courant de la récompense ? Je n’ai pas vu de placards dans la ville.

— C’est le capitaine du district qui le lui a appris. On lui verse un pot-de-vin tous les mois, sinon on ne pourrait pas faire tourner une maison de jeu dans son quartier. Ils ne veulent rien afficher pour l’instant pour que vous ne soyez pas au courant et qu’on vous prenne par surprise.

Pour être surpris, Kaze l’était ! Pas par la soudaine tentative d’assassinat – cela lui arrivait assez souvent –, mais par l’idée que les Tokugawa l’avaient désigné comme auteur de l’attentat contre Ieyasu.

— Pourquoi croit-on que c’est moi qui ai voulu tuer le shogun ?

— Vous avez été repéré près de l’endroit où s’était caché le mousquetaire.

Le jeune capitaine qui avait posé un regard si étrange sur Kaze quand ce dernier faisait son numéro de toupies...

— Eh bien, je n’ai pas essayé de tuer Ieyasu-sama, annonça-t-il sur le ton de la conversation, sinon il serait mort. Mais cela importe peu, je suppose, si les autorités croient que c’est moi. Quelle tuile !

Nobu semblait sur le point de demander de quel genre de tuile il s’agissait mais Kaze se leva. Il n’allait pas parler à ce colosse de sa quête pour retrouver la fille de son seigneur et de sa dame ! Mais le fait de devenir l’homme le plus recherché d’Edo allait lui compliquer la tâche – observer le bordel Petite Fleur pour voir si la petite s’y trouvait encore et, le cas échéant, échauder un plan afin de la délivrer.

— Quelle tuile ! répéta Kaze, qui désigna Nobu de son sabre. Vous êtes un brave type et je vous aime bien. Je devrais vous tuer pour être sûr que vous vous taisiez. Mais je vais simplement sortir et je veux que vous considériez cette conversation comme un rêve. Vous devez être fatigué après la nuit passée à me chercher dans le froid ! Glissez-vous donc sur votre futon et couchez-vous ! Mais, je vous en prie, ne me faites pas regretter de vous avoir laissé en vie. Sinon, je vous promets que je ferai de mon mieux pour revenir rectifier l’erreur.

Soudain, sans prévenir, Kaze trancha la mèche d'un coup de sabre si rapide que Nobu le perçut davantage par l'ouïe qu'avec les yeux. Un frôlement dans l'air, un bruit trop doux pour être annonciateur de mort. Puis la bougie s'éteignit sans que Nobu n'ait vu arriver la lame. Il ne restait que le rougeoiement de la mèche qui s'évanouit bientôt dans le noir. Incroyable : le rônin avait coupé la mèche allumée en laissant la chandelle intacte !

Trop sidéré pour bouger, Nobu tendit l'oreille et tenta de repérer où était le rônin. Il n'entendit pas un son mais, tout d'un coup, la porte de sa chambre s'ouvrit, derrière lui. La faible lumière du corridor se répandit dans la pièce obscure. Nobu se retourna pour voir qui entraît et il vit le rônin qui sortait. Un frisson lui parcourut l'échine à la pensée qu'un homme pouvait se déplacer si vite et sans un bruit. Il regarda les pieds du rônin et vérifia si ses talons touchaient le sol avant les orteils. Les fantômes posent d'abord les orteils par terre, et Nobu voulait être sûr que ce rônin était bien humain, pas un *obake*.

Quand Nobu eut la certitude que le rônin avait disparu, il se dirigea vers les bains. Il était couvert d'une sueur collante qui avait séché sur la peau. Sans doute à cause de la poursuite, tenta-t-il de se persuader, mais il savait qu'il n'était pas aussi trempé en rentrant chez lui.

La chambre de bains avait été nettoyée. On avait enlevé les deux cadavres, les parois et le sol étaient encore mouillés après les quantités de seaux jetés dessus pour laver le sang. Le domestique avait dû partir après ce labeur, sans doute harassé par cette nuit extraordinaire, comme eux tous. Nobu trempa la main dans *l'ofuro* : trouvant l'eau assez chaude, il décida de s'y plonger sans l'aide du serviteur pour lui frotter le dos et s'occuper du feu.

Il n'y avait qu'un seul des deux tabourets de bois habituels, remarqua Nobu en se déshabillant. Sa corpulence était telle qu'il les mettait d'ordinaire côte à côte pour s'asseoir.

Il chercha le second tabouret et finit par en découvrir les morceaux soigneusement empilés dans un coin. Tiens, curieux ! Dans un autre coin de la pièce, il avisa quelque chose de bizarre. Il alla ramasser l'objet et le tint à la lumière de la lanterne : une Kannon, la déesse de la miséricorde, sculptée dans un pied du tabouret cassé. L'artiste avait placé la statue de façon qu'elle regarde vers l'endroit où les deux hommes étaient morts.

Nobu scruta de nouveau la pièce des yeux et ne trouva pas d'explication à la présence de la statuette. Il la contempla : un visage d'une infinie beauté, d'une tranquillité parfaite. Il la remit en place avec un grand respect.

*

Kaze se déplaçait aussi silencieusement que l'ombre d'une lanterne suspendue à une perche. Il regagnait la maison du marchand ; non pour y passer la nuit mais pour récupérer le nécessaire de nettoyage de son sabre. Il arrivait souvent qu'un samouraï mouille son arme sous la pluie ou en traversant un gué, mais il en prenait toujours le plus grand soin car elle était l'expression de son esprit et de son âme.

Comme Kaze venait d'immerger sa lame dans l'eau, il voulait la nettoyer et la graisser légèrement afin de la protéger. Coupe-mouche lui était précieux. C'était un sabre neuf, jamais il n'en avait

possédé d'aussi beau, d'aussi bien équilibré. Cette extension naturelle de ses bras était en train de devenir une fibre de son être spirituel.

Kaze s'approcha de la maison du marchand et l'observa pendant un moment. Tout semblait normal ; de la lumière sourdait à travers les persiennes. Kaze traversa la rue et entra.

— *Tadaima*, je suis là ! annonça-t-il.

Assises par terre de chaque côté d'une table basse, l'épouse et la domestique du marchand se parlaient en chuchotant. Elles levèrent les yeux à l'entrée de Kaze, qui salua d'un signe de tête, et elles l'imitèrent. Il était intrigué de voir qu'elles n'étaient pas couchées mais n'avait pas envie d'engager la conversation.

Il monta dans sa chambre par l'escalier aussi abrupt qu'une échelle. À côté du futon plié sur une étagère se trouvait un ballot enveloppé de tissu. Kaze l'ouvrit et en sortit des chiffons doux et un petit flacon d'huile. Il essuya soigneusement son sabre et, quand il fut satisfait, il versa de l'huile sur une étoffe et l'étala sur la lame. Il songea à démonter la poignée pour nettoyer aussi la tige de fixation mais préféra ne pas risquer d'être vulnérable. Il le ferait quand il serait en lieu sûr.

Il rengainait quand il entendit des pas dans l'escalier.

— *Sumimasen* ! Excusez-nous ! Pouvons-nous venir vous voir ? demandait la femme du marchand.

— *Dozo*, je vous en prie, répondit Kaze, curieux.

L'épouse et la servante montèrent et entrèrent mais restèrent sur le seuil, nerveuses. Leurs kimonos étaient simples mais pas rapiécés – sans doute était-ce leur plus belle tenue, comprit Kaze. Les vêtements coûtaient cher, un seigneur les offrait souvent en cadeau spécial à son vassal. La plupart des gens du commun avaient un kimono de tous les jours, plus ou moins raccommode. C'était d'ailleurs le cas de ces deux femmes, Kaze l'avait remarqué, et il se demandait pourquoi elles avaient revêtu leurs plus beaux atours.

— Eh bien ? s'enquit-il.

— Mon mari n'est pas encore rentré... hésita l'épouse, qui s'interrompit aussitôt.

— Oui ? l'encouragea Kaze.

— Et, euh, et...

Il était intrigué. Les dames échangèrent des regards inquiets avant de poser les yeux sur le samouraï. Il sourit pour inciter l'épouse à poursuivre.

— Et... reprit-elle, hésitant à nouveau.

— Ma maîtresse veut dire, interrompit la servante, que nous vous sommes reconnaissantes toutes les deux de nous avoir sauvées des envoyés du tripot.

— Oui ?

— Et, euh, et...

Kaze commençait à perdre patience. Il fronça les sourcils. La servante le remarqua et reprit la parole.

— Enfin, nous voulons vous prouver notre gratitude, ma maîtresse et moi, en vous offrant une nuit excitante.

— Excitante ? répéta Kaze, sidéré.

En guise de réponse, la servante défit sa ceinture et fit tomber le kimono de ses épaules. Elle n'avait sur le dos que la légère pièce d'étoffe qu'on porte sous le kimono en guise de sous-vêtements. Elle la défit aussi et la laissa choir par terre. Nue devant Kaze, elle lui souriait nerveusement.

L'épouse du marchand imita vite l'exemple de sa domestique et Kaze se retrouva face à deux femmes nues et inquiètes. L'épouse se couvrait les seins de son bras, le bas-ventre de son autre main ; la servante, elle, affichait une belle audace et observait le rônin : comment allait-il réagir ?

Sa réaction fut la surprise. Une de plus en cette nuit des plus surprenantes... Il allait parler quand il vit l'épouse jeter un regard affolé vers l'escalier. En un instant il fut debout, le sabre au clair, et se précipita sur le seuil de la porte. Un œil étonné se posa sur lui : un samouraï en armure montait les marches à pas de loup, le sabre à la main, suivi d'une demi-douzaine d'hommes au moins.

Le samouraï poussa aussitôt un cri et chargea. Kaze le laissa pointer la tête et les épaules jusqu'à la dernière marche. L'officier lança son sabre vers les jambes de Kaze, qui abaissa sa lame pour arrêter le coup, la tourna de côté et lui enfonça la pointe sous le menton, l'un des rares endroits qui ne soient pas protégés par une armure. Le samouraï tenta de saisir la lame quand Kaze la retira mais tomba immédiatement à la renverse, fauchant les deux hommes derrière lui, puis les autres restés en bas.

L'épouse et la bonne s'écartèrent de Kaze, attrapèrent leurs kimonos et se recroquevillèrent dans un coin de la chambre. Elles le considéraient avec crainte : allait-il se venger ? Kaze prit l'étui de son arme, courut vers le volet et l'ouvrit. Glissant le fourreau dans sa ceinture de kimono, il enjamba la fenêtre. Malgré le bruit des gardes qui montaient, il s'arrêta un instant pour regarder l'épouse et la servante du marchand par-dessus son épaule.

— La nuit a déjà été assez excitante comme ça ! Vous n'aviez pas besoin d'en rajouter. Ah, au fait, j'aurais refusé votre offre.

Kaze sortit sur le toit. Un pâle quartier de lune projetait de longues ombres grises. Jetant un coup d'œil en bas, il eut la surprise de voir des hordes de soldats se précipiter hors des maisons voisines et accourir vers la demeure du marchand de légumes. Les hommes de l'escalier n'étaient manifestement que l'avant-garde de la troupe envoyée pour le tuer ou le capturer. Ayant manqué la récompense de dix mille *ryo*, Chef Akinari avait dû décider de se contenter des mille *ryo* promis pour livrer le fugitif.

Ce n'est pas très commode d'être le personnage le plus recherché d'Edo, songea Kaze en escaladant le toit et en franchissant le faîte. Il avait vu des lueurs rouges se déplacer en même temps que plusieurs gardes et en avait conclu qu'ils avaient des armes à feu. Il voulait donc rejoindre l'autre pente du toit pour ne pas rester du même côté que les mousquetaires.

Il entendit des hommes crier derrière lui et sortir par la fenêtre à sa poursuite. Les maisons d'Edo étaient si serrées les unes contre les autres que, souvent, deux ou trois d'entre elles, voire quatre, avaient des toits contigus, en planches et en tuiles. Le bois avait la faveur de la majorité pour son moindre coût mais on disait que les Tokugawa allaient rendre les tuiles obligatoires pour diminuer le nombre d'incendies. Les ruelles et les allées séparant les habitations étaient fort étroites et Kaze estima qu'il pourrait facilement les franchir d'un bond.

Kaze avait laissé ses sandales à l'entrée de la maison du marchand mais il avait encore aux pieds ses socquettes *tabi*, qui patinaient sur la pente du toit. Il tenta de s'arrêter, mais faillit glisser et tomber. Il dut poser une main par terre pour se stabiliser et, son équilibre retrouvé, il s'empressa d'enlever une des *tabi*.

Ce délai permit au premier poursuivant de le rattraper et de l'attaquer. Kaze para le coup de sa lame mais son pied en *tabi* dérapa, l'empêchant de contre-attaquer aussitôt. Un autre que lui eût maudit la situation, mais Kaze se contenta de changer de posture pour faire reposer l'essentiel de son poids sur son pied nu, qui avait une bien meilleure prise sur la surface pentue.

Son adversaire était entraîné et discipliné, signe du pratiquant consommé de l'art du sabre. Kaze arrêta deux de ses coups mais l'autre ne chercha pas à profiter de son avantage. Et pour cause : il n'en avait nul besoin ! Il lui suffisait d'immobiliser Kaze jusqu'à l'arrivée de ses Collègues ou jusqu'à ce qu'un mousquetaire réussît à l'atteindre depuis le sol. Alors, Kaze passa à l'attaque malgré sa position précaire.

Son opposant para deux de ses coups mais pas le troisième. Le sabre lui trancha la gorge par le côté, il s'écroula, glissa vers le bord du toit et faillit entraîner Kaze dans sa chute.

Kaze aurait voulu se débarrasser de l'autre *tabi* mais il n'en eut pas le temps. Le garde suivant passait déjà le faîte et fondait sur lui. Mais il n'était pas aussi exercé ou discipliné que le premier : Kaze esquiva l'attaque et lui asséna un coup qui lui trancha l'avant-bras. L'homme, sidéré, regarda son arme qu'il avait jusque-là tenue à deux mains et constata qu'il n'avait plus qu'une main : il vit tomber son membre avec une expression de totale confusion, encore insensible au choc et à la douleur, inconscient de la réalité de la situation.

Sans attendre de voir la réaction de l'adversaire, Kaze arracha immédiatement l'autre *tabi* de son pied et se mit à courir. La maison du marchand était si proche de celle du voisin qu'il pourrait aisément passer d'un toit à l'autre sans ralentir. Il entendit des cris et des bruits de course derrière lui.

Parvenu au bord du toit, Kaze dut faire un saut de la largeur de la ruelle en bas. Il y eut une détonation : un mousquet. Kaze ne sentit pas passer la balle mais il se savait visé. Parvenu sur le toit voisin, il changea de direction et bondit vers un autre. Jetant un coup d'œil derrière lui, il aperçut au moins trois samouraïs à sa poursuite. L'avant-garde, il le savait, qui serait suivie par des renforts.

Il grimpa jusqu'au faîte, prit sur sa gauche et se remit à courir. Il entendit un poursuivant s'élancer derrière lui mais celui-ci portait des sandales et ne parvint pas à changer de direction à temps : il dérapa et tomba dans la rue avec un grand cri. Probablement pas de quoi tuer un homme, mais une chute suffisante pour vous briser les os, songea Kaze.

Kaze traversa encore trois autres toitures en courant. Même s’il arrivait à distancer ceux qui le poursuivaient sur ces toits d’Edo irréguliers et pentus, il ne pouvait pas aller plus vite que les gardes qui le traquaient au sol. Chaque fois qu’il changeait de direction, les hommes dans la rue se déployaient pour le chercher. Tantôt les gardes d’en haut criaient des indications à ceux d’en bas, tantôt ceux de la rue dirigeaient leurs collègues qui couraient sur les toits. De loin en loin, un mousquetaire tirait mais les balles n’étaient jamais menaçantes : les tirs servaient plutôt à signaler où se trouvait Kaze qu’à l’atteindre.

Tout en courant, Kaze tentait d’imaginer un dénouement : aucun n’était très prometteur... Il ne pouvait pas combattre ces hommes, vu le nombre de poursuivants. Il aurait beau en tuer plusieurs, il y en aurait toujours d’autres pour les remplacer. Sinon, il pouvait ouvrir une lucarne, comme celle de sa chambre, mais il risquait de se trouver coincé entre les gardes d’en haut et ceux d’en bas : perspective peu séduisante ! Alors, faute de mieux, il continuait à sauter de toit en toit.

Arrivant au bout d’une enfilade de trois maisons, il reconnut l’endroit : en face, de l’autre côté d’une rue, une série d’entrepôts se dressait le long d’un des nombreux canaux qui traversaient Edo. Kaze évalua la distance. Elle était considérable et il était hors d’haleine. Il rengaina son sabre, jeta un œil par-dessus l’épaule et prit le risque de revenir sur ses pas afin de prendre de l’élan. Il s’immobilisa et, alors que le premier garde était sur le point de le rattraper, il démarra et courut à la vitesse de l’éclair vers le gouffre qui le séparait de l’autre côté de la rue.

Au bout du toit, il s’élança, se propulsa dans le vide nocturne en s’étirant au maximum. Il vola à travers les airs, avec pour seul soutien sa détermination à échapper à ses poursuivants. Il atterrit durement sur le bord du toit d’en face, l’impact lui coupa le souffle tandis qu’il dérapait sur les tuiles.

Une voix cria derrière lui :

— Je l’aurai ! Faites encercler les entrepôts !

Kaze regarda par-dessus son épaule et vit un garde se précipiter vers le vide. L’homme se jeta en avant comme avait fait Kaze, dans l’intention de sauter par-dessus la rue lui aussi et d’atterrir sur l’entrepôt. Mais, à la différence de Kaze, pieds nus et en kimono, il portait des sandales et le poids supplémentaire d’un casque et d’une armure. Il manqua le toit : il agrippa le bord d’une main et tenta désespérément de se raccrocher à une tuile, faisant sauter la terre qui la retenait. Il tomba, la tuile dans la main, et s’écrasa au sol avec un bruit sourd. Mû par l’instinct, Kaze jeta un œil et vit le corps disloqué en bas, dans la rue. Immobile.

Les gardes au sol se précipitèrent. Deux d’entre eux, rendus visibles par la lueur rouge des mèches de leurs mousquets, s’arrêtèrent pour le mettre en joue. Kaze écarta sa tête au moment où les mousquets tiraient. Un tir assez rapproché, cette fois, pour entendre siffler les balles.

Encore pantelant, Kaze traversa le toit pour gagner la pente donnant sur le canal. Arrivé là, il regarda en bas : entre les eaux noires du canal et lui s’étendait une rue encore plus large que la précédente. Kaze était si essoufflé qu’il ne pouvait pas se risquer à tenter un autre saut pour l’instant. Il s’étendit en prenant soin de se dissimuler et tâcha de reprendre son souffle.

Il entendit les gardes encercler l'entrepôt et, bientôt, le bruit des sabots d'un cheval. Sans doute l'officier chargé de l'opération.

— Où est-il ?

— Là-haut, sur le toit !

— Vous êtes sûr ?

— Oui, nous avons des hommes sur le toit d'en face, de l'autre côté de la rue. Il ne peut pas revenir en arrière et le hangar est cerné des quatre côtés.

— Peut-on faire monter des soldats là-haut ?

— Apparemment non. Kojima a essayé de sauter et il est tombé. Il est salement blessé...

— *Yakamashii* ! La ferme ! Je ne vous demande pas de commentaires sur sa santé, quand vos hommes n'ont même pas été capables d'attraper un rônin seul ! Emmenez un groupe dans l'entrepôt et voyez s'il y a moyen d'accéder au toit. Enfoncez la porte au besoin. Allez, vous là, et vous ! Filez au poste en charge des incendies le plus proche et prenez des échelles. On y fera monter des gars par deux côtés du toit. Vous, ici ! Donnez-moi mon mousquet. Je garderai le bâtiment du côté du canal. Faites le tour du hangar et assurez-vous que les autres mousquetaires sont déployés et prêts à tirer s'il se montre. Est-ce clair ?

— *Hai* ! Oui ! s'exclamèrent des voix.

Kaze entendit des bruits de course.

Il était impressionné : le responsable de l'opération était un bon officier. D'ici à quelques minutes, le plan efficace du commandant ne tarderait pas à le chasser du toit, d'une manière ou d'une autre. Alors, autant que ce soit de la meilleure façon possible pour moi, décida Kaze, plutôt que celle prévue par l'officier.

Maintenant que les mousquetaires étaient en place et prêts à tirer, Kaze risquait fort d'être touché s'il essayait de sauter dans le canal. Il sortit un bras de sa manche de kimono et rampa jusqu'au bord du toit. Sortant de sa ceinture le fourreau de son sabre, il l'enfila dans la manche qu'il leva alors lentement. Dans le noir de la nuit, la masse sombre de la manche aurait l'air d'une silhouette penchée au bord du toit. Kaze avait à peine fini la manœuvre qu'un coup de feu éclata. Surpris, il sentit l'impact du coup sur la manche accrochée au fourreau. Réagissant à la détonation, deux mousquetaires placés ailleurs tirèrent à leur tour, sans doute sous l'effet de la nervosité et de la tension car ils ne voyaient rien.

Kaze avait quelques secondes devant lui avant que les mousquets ne soient rechargés. Vite, il se leva et jeta un rapide coup d'œil en bas. Un mousquetaire en casque d'officier s'employait furieusement à remettre de la poudre dans son arme. Kaze rassembla ses forces et, le sabre dans une main et le fourreau dans l'autre, il fit deux pas et s'élança dans le vide.

L'officier était sûr d'avoir touché la silhouette sur le toit. Quelle ne fut pas sa surprise quand elle se releva avant que mourût l'écho de son tir ! Et plus encore quand sa proie s'envola du toit. Car le

rônin semblait bel et bien voler : le sabre et le fourreau dans les mains, une manche de kimono battant au vent derrière lui, on aurait dit un *tengu*, cette créature querelleuse mi-homme mi-oiseau.

Tout en rechargeant son mousquet, il suivit l'arc que décrivait le rônin dans son saut, flottant au-dessus de sa tête en direction du canal. Il tomba de justesse dans l'eau et fendit les flots noirs avec un puissant éclaboussement. Les gouttelettes reflétèrent le pâle clair de lune qui en fit des perles d'argent étincelantes.

Son mousquet chargé, l'officier se précipita vers la berge. Il ne pouvait pas voir le rônin mais il tira là où il était tombé dans l'espoir de le toucher. Quelques secondes après, d'autres mousquetaires le rejoignirent et une furieuse volée de balles perça l'obscurité.

Des gardes coururent jusqu'à un pont en aval qu'ils traversèrent pour former une ligne sur la rive opposée. Tous les yeux étaient braqués sur l'onde noire, attendant de voir émerger une tête. L'officier rechargea son arme et guetta lui aussi, sûr de faire mouche dès que la tête pointerait hors de l'eau.

Mais rien n'apparut à la surface.

Au bout de quelques longues minutes, l'officier s'interrogea : ses balles ou celles d'un autre avaient-elles tué le rônin pendant son plongeon ? Il fit apporter des torches et ordonna à ses hommes de ramener des barques et des perches afin de sonder les eaux troubles à la recherche du corps.

CHAPITRE XI

*Morceau de bambou,
petits trous pour les doigts, souffle doux :
divine musique.*

— C'est une catastrophe ! s'exclama Hanzo.

— Eh bien, c'était ton idée de prendre l'argent que le rônin nous avait donné pour acheter un commerce ! rétorqua Goro d'un ton accusateur.

— *Baka* ! Abruti ! Toi, tu voulais claquer cet argent n'importe comment ! Maintenant, on a une affaire.

— Une affaire bancaire ! Pourquoi tu n'as pas vérifié ? Comment peut-on acheter un négoce sans savoir comment il marche ? Pas étonnant que l'ancien propriétaire nous l'ait vendu ! Il a flairé un bel imbécile !

— Tu étais pourtant bien d'accord, non ? Ce qui fait de toi un double imbécile !

— Ah, tu reconnais que tu en es un ?

— Je ne reconnais rien du tout. C'est juste que...

Un coup frappé à la porte du théâtre. Il retentit aussi fort que si l'on avait battu du tambour *taiko* et résonna dans la salle vide. Les yeux des deux paysans s'arrondirent de stupeur.

— Qui c'est ? murmura Goro.

— J'sais pas. Va voir.

— Je ne veux pas y aller. Pourquoi tu n'y vas pas, toi ?

— Pourquoi ce serait moi ? Et toi, pourquoi...

De nouveaux coups à la porte, plus insistants.

Hanzo et Goro se regardèrent.

— Pourquoi on n'y va pas tous les deux ? suggéra Hanzo.

Goro acquiesça du chef et le suivit vers la porte de la salle. Goro enleva la barre qui servait de verrou et fit coulisser la porte de quelques pouces. Il poussa une exclamation et se recula vivement.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Hanzo.

— Regarde ! répondit Goro en pointant un doigt tremblant.

Hanzo jeta un œil craintif par la petite ouverture. Et là, à la pâle lumière qui jaillit par l'entrebâillement, Hanzo vit une apparition. Une silhouette humaine couverte d'un kimono trempé qui flottait sur le corps, un sabre à la ceinture et une figure masquée par un rideau de cheveux mouillés.

Deux yeux brillants regardaient Hanzo, tel un faucon à l'affût d'une souris.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lâcha l'apparition.

Hanzo sursauta, puis reconnut la voix.

— Mais c'est le samouraï, Matsuyama-san ! s'exclama-t-il.

Goro s'approcha et confirma l'identification de son compère en dépit de l'allure de la silhouette.

— Vous avez l'air d'un fantôme ! déclara Hanzo.

L'apparition sourit.

— Ne souriez pas ! cria aussitôt Hanzo. C'est encore pire !

— Bon, eh bien, ouvrez et faites-moi entrer, sinon je serai bientôt un vrai fantôme. Si les autorités ne me retrouvent pas, c'est le froid qui me tuera.

Hanzo laissa entrer Kaze, referma la porte et la barricada.

— Que s'est-il passé ? demanda Goro.

— Je suis allé prendre un bain.

Kaze avait nagé sous l'eau jusqu'au pont et, à la faveur de l'obscurité, il avait pu faire surface et reprendre son souffle.

— Ce soir, j'ai surtout nagé sous l'eau, reprit-il, ajoutant devant la mine interloquée de Goro : J'ai été obligé de rester sous l'eau sinon je me serais fait tuer.

— Tuer ! Par qui ?

— Par vous, si vous ne me laissez pas enlever ces vêtements trempés !

Kaze était amusé. On découvrait un autre monde derrière le rideau tendu au fond de la scène. Dans un coin, des paniers en bambou contenaient des perruques et de menus accessoires. Au centre, il y avait des tatamis au sol et des boîtes contenant du maquillage en tout genre. Parmi les divers costumes accrochés à des perches en bambou, le long des murs, Kaze avait choisi celui d'un samouraï. Nettement plus tape-à-l'œil que ce qu'il aurait porté normalement.

Hanzo prit la bouilloire posée sur un petit fourneau et versa du thé à Kaze.

Kaze accepta la tasse ébréchée avec gratitude et se délecta du liquide amer :

— *Oishii* ! C'est bon !

— Alors, pourquoi êtes-vous allé vous baigner, samouraï-san ? reprit Goro.

— Si je vous le dis, ça peut être dangereux.

— Vous nous avez déjà dit ça, la première fois qu'on vous a rencontré. Est-ce qu'on ne s'est pas bien débrouillés, malgré le danger ?

— Très bien, même.

— Alors, racontez.

Kaze réfléchit un instant. Pouvait-il se fier à ces deux-là ? Mais il lui fallait une base à Edo. Il décida de parler de la récompense, pas pour les mettre à l'épreuve mais parce que la ville serait forcément pleine de placards dès le lendemain matin. Il n'y avait pas d'avantage à garder le secret sur ce point.

— Si je vous parle, je vais devoir vous demander de résister à la tentation de mille *ryo*.

— Mille ! s'exclama Goro qui faillit s'en étrangler.

— Voyons, voyons, ne nous excitons pas pour de l'argent que nous n'avons pas ! lui rappela Hanzo. Ce samouraï a été bon avec nous, il nous a traités honnêtement et avec respect. Comme aucun autre samouraï. Je trouve qu'on devrait l'aider.

— Oui, mais... mille *ryo*... marmonna Goro.

Kaze se gratta le menton et ajouta :

— En fait, je crois que c'est dix mille que vous pouvez gagner si vous réussissez à me tuer.

— Dix mille *ryo* !

C'était au tour de Hanzo de s'étrangler.

— Cet homme est un démon, dit Goro à Hanzo. N'importe qui tuerait sa chère *obaasan* pour dix mille *ryo* ! Alors, comment peut-il s'attendre à ce qu'on ne lève pas le petit doigt contre lui quand on serait prêt à liquider sa propre grand-mère ?

Kaze sourit :

— Vous me trouverez peut-être un brin plus difficile à tuer que votre chère mère-grand.

— Bon, calmons-nous, reprit Hanzo. Le samouraï nous taquine, c'est évident. Personne ne peut offrir dix mille *ryo* de récompense. C'est impossible !

— Même une poignée de *ryo* nous serait bien utile, vu l'état désastreux de notre affaire !

— Votre théâtre a des ennuis ? s'enquit Kaze.

Goro se prit la tête dans les mains. Hanzo regarda Kaze et répondit :

— On s'est fait avoir quand on a acheté ce théâtre. On nous a raconté qu'il rapportait beaucoup et c'était vrai, mais seulement parce que le kabuki permettait aux femmes de pratiquer des danses lascives sur scène.

Les Tokugawa ont récemment interdit ces spectacles et nous dépendons des comédiens pour attirer la foule, expliqua-t-il, lâchant un soupir. Les acteurs jouent des pièces qui ressemblent au nô, sans y avoir été vraiment formés. Mais de toute façon, ça n'a pas l'air d'intéresser les spectateurs. Avant, c'était surtout des hommes, paraît-il, mais faute de femmes qui dansent, nous n'avons guère que des

familles. On ne sait plus quoi faire. On s'était dit qu'il suffirait d'acheter le théâtre pour empêcher l'argent mais on risque de tout perdre, au train où vont les choses.

Kaze hocha la tête.

Hanzo soupira :

— Bon, on verra ça demain matin. Ne vous inquiétez pas, nous ne vous trahisons pas, Goro et moi. Nous avons une chambre dans une pension, pas loin. Nous vous y inviterions volontiers mais c'est petit et...

— Ne vous en faites pas, je serai très bien ici. Nous parlerons demain matin.

— D'accord, conclut Hanzo. Allez, viens, Goro, on va laisser le samouraï dormir et on a besoin de se reposer aussi. Il faut trouver une idée pour sauver ce théâtre en perdition, et notre argent avec lui.

Hanzo et Goro partirent. Seul dans le théâtre avec une unique lanterne pour percer les ténèbres, Kaze trouva une tunique qui lui servit de couverture quand il s'étendit par terre. Il souffla la chandelle et, couché dans le noir, il réfléchit à ce qu'il devait faire.

Jamais il ne pourrait sauver la fillette, tant que les Tokugawa le pourchasseraient. S'il se postait dans la rue pour observer le bordel Petite Fleur, quelqu'un finirait par avoir des soupçons et le signalerait aux autorités. Sans argent ni vêtements adéquats, il ne pouvait pas se rendre au bordel en feignant d'être un client. Le bordel Petite Fleur était à sa manière une forteresse aussi imprenable que le puissant château d'Osaka.

Immobile dans l'obscurité, Kaze remarqua vers le haut d'un mur une petite tache de lumière tombant des étoiles. Elle filtrait par une lucarne ménagée dans le mur du fond pour évacuer la fumée des lanternes et des *hibachi*. Un grillage de bambou couvrait l'ouverture pour empêcher les oiseaux et les chauves-souris d'entrer, mais les yeux aiguisés de Kaze distinguaient des astres dans le ciel entre les barreaux. Il ne pouvait pas les identifier, ainsi isolés, mais une pensée le réconfortait : ces étoiles qui l'avaient accompagné dans tous ses voyages brillaient de nouveau pour lui à travers les interstices du treillis de bambou.

Les sons estompés et plaintifs d'une flûte de bambou parvenaient aussi à Kaze à travers la grille. Les notes aiguës et aériennes du *shakuhachi* flottaient au-dessus des toits d'Edo et s'entrelaçaient à la lumière des étoiles. Kaze ne connaissait pas l'air, mais c'était un chant de deuil et de tristesse, il le sentait. Fermant les yeux, il s'offrit le luxe de baisser la garde un instant, immergeant son être dans le rythme lent de la musique.

Lui revint l'histoire que conte le *Uji shui monogatari*. Fujiwara Yasumasa traversait un marais désolé par une nuit de clair de lune et il se mit à jouer de la flûte pour passer le temps. Il ignorait qu'un dangereux bandit tapi dans la broussaille l'attendait pour le tuer et le voler. Mais, fasciné et bouleversé par le jeu de Yasumasa, le brigand tomba sous le charme de la flûte et se soumit.

Kaze se rappela brusquement à la réalité. Il n'avait rien entendu d'anormal, non, mais il avait plongé dans une rêverie qui aurait pu lui faire manquer un léger bruit. Et lui coûter la vie. Il n'avait pas peur de mourir mais il voulait que sa mort eût un sens, et elle n'en aurait guère s'il trépassait

pour avoir baissé la garde en écoutant de la flûte. Kaze rapprocha son sabre et songea à la mort de Takeda Shingen.

Pendant qu'il assiégeait le château de Noda appartenant au clan d'Ieyasu, Shingen avait ouï dire qu'un flûtiste jouait tous les soirs sur les remparts de la forteresse. Les deux camps cessaient les hostilités pour écouter ses mélodies plaintives. Shingen décida d'entendre lui aussi cette musique et se fit préparer un endroit près des remparts, derrière un paravent de roseaux. Un mousquetaire du camp des assiégés vit ces préparatifs qui lui en inspirèrent d'autres de son cru.

L'homme installa son mousquet de façon à pouvoir tirer sur la cloison de roseaux, même dans le noir. Il attendit que le flûtiste fût en plein concert et tira une balle qui, par hasard, frappa Shingen en personne, à l'insu du tireur. Mortellement touché, le rusé commandant ordonna de cacher la nouvelle de sa mort pendant trois ans.

Aujourd'hui, Kaze était accusé d'avoir voulu tuer Ieyasu avec un mousquet aussi. Croire qu'il s'était servi d'une telle arme, c'était presque insultant à ses yeux : n'importe quel paysan entraîné peut pointer une arme à feu vers l'ennemi et tirer.

Les mousquets étaient un « cadeau » des barbares poilus d'Europe. Si seulement l'usage de ces armes était banni au Japon ! pensait Kaze. Le premier croquant venu pouvait massacrer un samouraï merveilleusement rompu à l'art du combat, annulant la valeur de tant d'années d'entraînement au maniement du sabre. Kaze avait lui-même suivi une formation intensive, surtout pendant ses années d'apprentissage sous la direction du *sensei*, son maître.

Qu'il s'agisse de la peinture, de la danse ou du combat, tous les arts japonais ou presque se transmettaient de maître à disciple. Inlassablement, Kaze s'était exercé à ces gestes physiques qui deviennent, on ne sait comment, des leçons d'ordre mental et spirituel. Inlassablement.

Il fallait répéter sans cesse la façon d'enchaîner l'attaque et la défense. Voulant enseigner à Kaze le *kata*, la forme appropriée, le *sensei* déployait d'inépuisables trésors de patience en lui faisant pratiquer toujours les mêmes mouvements. Kaze commençait par attaquer le maître en enchaînant une série d'actions précise et invariable, et puis il était à son tour attaqué par le maître qui reproduisait exactement les gestes de son élève. À mesure que Kaze maîtrisait mieux l'enchaînement de l'attaque et de la défense, le *sensei* en accélérait le rythme, poussant la cadence de leur ballet jusqu'à des sommets de plus en plus élevés.

Un jour, quand Kaze avait dix ans et se sentait frustré par ces interminables exercices, il osa manier sa lame avec colère. Un autre que le *sensei* n'eût pas détecté l'émotion qui animait les coups de sabre, mais le maître interrompit immédiatement la séance et lança un regard noir à Kaze :

— *Baka !* Abruti !

Le *sensei* ne jurait jamais mais dans sa bouche le mot « abruti » devenait aussi méprisant et cinglant que le pire torrent d'insultes déversé par un samouraï soûl. Cramoisi, le visage en feu, Kaze baissait la tête, accablé de honte. Pour le novice, c'était la façon japonaise d'apprendre de son maître, mais aussi d'accepter le rythme d'apprentissage décidé par lui, sans jamais manifester de frustration.

— Je vais t’enseigner la chose la plus importante que tu puisses apprendre dans un combat, reprit le *sensei*. Tu ne peux pas vaincre autrui avant de t’être vaincu toi-même. Tu ne peux pas gagner si tu te bats par colère, par frustration ou par orgueil. Il faut se battre à partir du néant, laisser le sabre trouver sa voie. Si tu permets à tes émotions de te dominer pendant un combat, tu n’auras pas vaincu, même si tu triomphes de ton ennemi. Peux-tu comprendre cela ?

— Je crois que oui, *Sensei*.

— Tu auras davantage de causes de rage en grandissant. Le passage des ans est une accumulation de souffrances, c’est une des tristes réalités de la vie. Le moment venu, tu comprendras mieux cette leçon et tu en auras un plus grand besoin.

Kaze avait pris la leçon à cœur et n’avait plus jamais laissé libre cours à ses émotions à travers son sabre.

L’entraînement avait été particulièrement long et fastidieux. Finalement, convaincu que Kaze avait appris tout ce qu’il pourrait emmagasiner ce jour-là, le maître s’arrêta. Kaze, reconnaissant, s’assit sur un tronc d’arbre à la lisière de la prairie où ils s’exerçaient, prit une cruche d’eau et proposa :

— *Mizu, Sensei ?*

Le vieux maître, qui semblait à peine essoufflé, fit non de la tête. Kaze déboucha le pichet et se versa de l’eau dans la gorge. Le liquide était froid et délicieux, aussi rafraîchissant que l’onde d’un torrent de montagne. Le *sensei* avait six fois son âge, mais Kaze avait cessé de se sentir gêné devant des ressources d’énergie qui dépassaient largement les siennes. Car la source de la force du *sensei* n’était pas physique mais mentale, et l’élève savait qu’il lui faudrait beaucoup mûrir avant que son esprit pût être mesuré, même de loin, à l’aune de celui de son maître.

— *Sensei*, pouvez-vous me dire une chose ? demanda Kaze quand il eut repris son souffle.

Le maître hocha légèrement le chef, signe que l’élève pouvait continuer.

— Je pratique chaque enchaînement jusqu’à ce que je l’aie appris avec précision. Mais si je me bats avec quelqu’un qui reconnaît la séquence que j’utilise, n’aura-t-il pas ainsi l’avantage de savoir quel sera mon geste suivant ?

— Si.

Après un silence, Kaze osa solliciter des éclaircissements :

— Alors, pourquoi est-ce que je m’entraîne à des enchaînements si précis ?

— Pour que tu puisses apprendre à devenir imaginatif.

Kaze pesa le sens du propos et, au risque de se faire traiter d’idiot par le *sensei*, il demanda :

— Mais l’exacte répétition des enchaînements ne va-t-elle pas tuer l’imagination que je pourrais avoir en moi ?

— Dans ce cas, l’imagination que tu portes en toi mérite de mourir. On s’exerce aux enchaînements

pour apprendre une technique. La technique est nécessaire pour nous donner la liberté de créer. On ne peut pas déployer de puissance sans une base saine, pas plus qu'on ne peut faire preuve d'imagination sans une maîtrise de la technique fondamentale. Quand tu l'auras maîtrisée, tu pourras associer différents gestes dans de nouvelles et merveilleuses combinaisons. Mais il faut d'abord que tu sois si bien enraciné dans la technique de base que tu n'aies plus besoin d'y penser. C'est cela qui fait un maître du sabre.

— Quand croyez-vous que je maîtriserai la technique ?

— Jamais.

Kaze soupira. Quand on était avec le *sensei*, on avait parfois l'impression de parler à un prêtre zen. Voyant l'air de frustration du gamin, le maître déclara :

— Pourquoi crois-tu que je t'ai répondu ainsi ?

Kaze réfléchit longuement et finit par déclarer :

— Parce que vous continuez à vous exercer sans cesse, en dépit des années passées à manier le sabre. Quand vous croisez le fer avec moi, vous ne faites pas que m'enseigner, vous révisez aussi toutes les subtilités des enchaînements. En corrigeant mes fautes, vous rafraîchissez aussi vos connaissances. Vous dites toujours que nul ne peut atteindre la perfection, seulement s'efforcer d'y tendre. Si c'est vrai, l'effort doit se prolonger à jamais puisque nous avons pour but la perfection du mental, de l'esprit, du corps et du sabre.

— Bien.

La flûte se tut. Kaze leva les yeux vers la lucarne grillagée dans l'espoir que la musique reprendrait, malgré la mélancolie de la mélodie. Mais le silence de la nuit avait repris ses droits : c'était fini pour ce soir-là. Kaze soupira et remonta la tunique de façon à s'envelopper les épaules. Il se demanda, juste avant de sombrer dans le sommeil, si le choix du mousquet pour perpétrer l'assassinat avait un sens particulier. À la différence de Shingen. Ieyasu avait eu de la chance, puisque la balle l'avait manqué et tué Nakamura. Les circonstances de l'attentat avaient-elles favorisé cette chance ?

CHAPITRE XII

*Cheveux gris ne sont point sagesse.
Parfois même
pas signe de grand âge.*

Yoshida ne croyait guère à la chance, même si le rônin qu'il traquait devait avoir la veine du diable, force lui était de le reconnaître. Il se tourna vers Niiya, l'air renfrogné :

— Vous aviez près de cent hommes !

C'était une affirmation, pas une question.

— Oui, seigneur.

— Et ce rônin a tout de même réussi à vous échapper ?

— Je ne sais pas, seigneur. J'ai fait draguer le canal avec des perches depuis qu'il a disparu, mais il y a parfois des courants de marée dans ce canal et il se peut que le corps ait été entraîné à quelque distance du lieu du plongeon.

— Il est aussi possible que le corps soit sorti de l'eau et soit allé se blottir dans un lit douillet !

— Je suis sûr de l'avoir touché d'une balle de mousquet, insista Niiya. J'attendais qu'il pointe le nez au bord du toit, on n'y voyait pas très clair et sa tête ne dépassait guère que de la longueur d'une main, mais je suis sûr de l'avoir touché. Jamais je ne rate une cible !

— Vous l'avez touché mais il lui est resté assez d'énergie pour sauter par-dessus une rue et plonger dans un canal !

— Je ne rate pas mes cibles, répéta lentement Niiya en affrontant le regard de Yoshida.

Le seigneur décida qu'il y était allé un peu trop fort.

— Je suis sûr que vous l'avez touché, personne ne connaît mieux que moi la précision de vos tirs, concéda-t-il en se retournant vers la carte d'Edo.

Il était très tard, bientôt le jour poindrait. Une lanterne de papier jetait une douce lumière sur la carte qui, fidèle à la cartographie japonaise, offrait une vue en perspective de la cité qui montrait chaque immeuble. L'échelle était approximative car les considérations artistiques primaient. Êdo croissait à une vitesse telle que les cartes étaient périmées avant même que le pinceau eût quitté le papier. En l'espace d'une matinée, des baraques et des taudis poussaient sur les terrains vagues comme des champignons des bois. Les seigneurs et les officiels confisquaient des quartiers entiers, forçant les habitants à partir. Yoshida avait eu vent de l'histoire d'un quidam particulièrement malchanceux, contraint de déménager cinq fois au cours de l'année écoulée car, bizarrement, il avait le chic pour construire sa maison sur une parcelle qui devait être offerte à un daimyo ou à un temple.

À part les rivières et le château qui donnaient un ancrage à Edo, la ville était en état de flux

perpétuel. Les Tokugawa avaient même nivelé la colline de Kanda pour assécher une partie des marais qui avaient rendu Edo si malsaine avant leur arrivée, une douzaine d'années plus tôt.

— Nous avons des hommes qui cherchent tout le long du canal, précisa Niiya, qui en suivit le tracé d'un doigt calleux sur la carte. Si son corps est dans l'eau, on le retrouvera. Là, au confluent du canal et de la rivière, nous avons installé un filet pour qu'il ne puisse pas être emporté dans la mer.

— Et si vous ne le retrouvez pas ?

— Eh bien, nous couvrirons la ville de placards annonçant la récompense.

Yoshida réfléchit un instant et décida :

— Installez les placards dès le lever du jour. Si nous retrouvons le corps, ça ne changera rien, mais nous devons déployer tous les efforts possibles pour obtenir un autre tuyau sur sa cachette. Ça ne sert plus à rien de garder le secret.

— Quel nom doit figurer sur les placards ?

— Il se fait appeler Matsuyama Kaze, alors mettez ça. Mentionnez quand même son ancien nom : il ne signifie plus rien puisqu'il a été rayé de la liste officielle après Sekigahara, mais quelqu'un le reconnaîtra peut-être.

— Très bien, seigneur, fit Niiya en s'inclinant.

— Je crois qu'on devrait aussi fouiller tout endroit où il aurait été repéré.

— Pour cela, il nous faudra des renforts.

Yoshida fit la grimace mais répondit :

— D'accord, je vais demander au seigneur Honda, au seigneur Okubo et au seigneur Toyama de vous prêter main-forte. Ça devrait nous donner largement assez d'hommes pour chercher dans n'importe quel quartier.

Niiya acquiesça.

— Je vais faire préparer les placards.

Quand il fut parti, Yoshida se remit à examiner la carte. Depuis son âge le plus tendre, il avait toujours aimé établir des plans de campagne. Conduisant une troupe de gamins, il s'amusait à monter des embuscades, enfourchant un bâton à tête de cheval et brandissant un sabre-jouet. En hiver, il supervisait la construction de châteaux forts en blocs de neige avant de commander la défense ou l'attaque de la forteresse.

Et même dans les moments de tranquillité vespérale, Yoshida aimait jouer au *shogi*, les échecs japonais, ou au go, un jeu de stratégie qui se joue avec des pierres noires et blanches.

Bien sûr, il était naturel que Yoshida, fils de daimyo, agisse en chef avec ses camarades, mais il adorait ce rôle, il s'en était aperçu très tôt. Les autres fils de nobles adoptaient aussi des attitudes de commandement mais ils le faisaient plus parce qu'ils étaient nés pour cela qu'en raison de leur

personnalité propre, le petit Yoshida l'avait constaté.

Comme tous les Japonais, il attachait un grand prix à la valeur de la lignée et de la naissance. L'histoire récente avait pourtant démontré que la naissance ne garantissait pas forcément la capacité et le talent. Oda Nobunaga, pionnier de l'unification du Japon après des centaines d'années de guerres claniques, avait été le daimyo d'un fief du centre, un domaine petit mais dans une situation stratégique. Et il n'était pas considéré comme appartenant aux grandes familles.

Le successeur de Nobunaga était Hideyoshi, un paysan qui s'était élevé au rang de souverain grâce à l'originalité de son esprit et à ses extraordinaires capacités. Ceux qui ne pouvaient accepter qu'un paysan pût atteindre un tel statut clamaient maintenant qu'il était le fils illégitime d'un noble de la cour, ce dont Yoshida doutait. En bon fils digne de ce nom, Hideyoshi honorait sa mère, une simple paysanne, et l'idée que celle-ci pût être la concubine d'un noble était ridicule.

Enfin, il y avait Tokugawa Ieyasu, le shogun. Jusqu'à des temps récents, les Tokugawa avaient passé pour une bonne famille, pas une grande famille. Assez semblable à celle de Yoshida lui-même. Ieyasu se prétendait à présent descendant des Minamoto, ce qui lui avait permis d'obtenir le titre héréditaire de shogun, auquel Hideyoshi n'avait pu prétendre à cause de sa naissance commune. Ieyasu avait richement récompensé le prêtre qui lui avait « découvert » ce lien du sang avec les Minamoto. Yoshida ne doutait pas que, si l'occasion se présentait, il pourrait lui aussi trouver un prêtre capable de lui découvrir la même parenté.

Par conséquent, Yoshida reconnaissait l'importance de la naissance tout en sachant que les capacités comptaient plus encore à l'âge moderne. Voilà pourquoi il avait tant tenu à montrer les siennes à Ieyasu lors de la tentative d'assassinat.

Dès qu'Akinari, le tenancier du tripot, avait apporté le renseignement sur le domicile de Matsuyama, il avait organisé avec Niiya l'embuscade de la maison du marchand de légumes. Il n'avait pu attendre en personne le retour de Matsuyama mais il connaissait l'intelligence et l'habileté de Niiya et n'avait pas le moindre doute sur sa loyauté.

Pourtant, en dépit de la centaine d'hommes que Niiya avait postés là, le rônin avait réussi à échapper à ce piège si soigneusement tendu. Sauf que, rectifia Yoshida, Niiya avait peut-être raison : le rônin avait pu être blessé et il ne restait plus qu'à repêcher son corps dans le canal. La chance, jusqu'ici de son côté puisque Ieyasu lui avait offert l'occasion de conduire la traque, lui sourirait peut-être encore et le rônin serait retrouvé mort.

Mais on ne sait jamais. Et, juste au cas où, Yoshida se pencha de nouveau sur la carte d'Edo pour réfléchir à la meilleure façon de fouiller la ville.

Toyama était réveillé lui aussi, mais il ne s'employait à rien d'autre qu'à s'inquiéter. Couché sur son futon, il fixait des traces noires sur les planches du plafond, soulignées par la lumière de la lanterne. Il avait renvoyé sa concubine préférée tôt dans la soirée, incapable de susciter en lui l'énergie du désir. Il avait tenté de lire des messages et des lettres provenant de son fief mais cette activité même exigeait trop de réflexion et de concentration.

Toyama était pris dans le tourbillon des émotions que lui inspirait Tokugawa Ieyasu. Lui-même

issu d'une famille bien supérieure à celle des Tokugawa, il éprouvait du mépris pour Ieyasu mais se retrouvait vassal du nouveau souverain du Japon. Ieyasu avait en réalité porté le patronyme de Matsudaira jusqu'au jour où il avait obtenu la permission d'en changer et, pour ancien que fût le nom de Tokugawa, il n'appartenait au puissant parvenu que depuis trois décennies.

Mais Toyama éprouvait de la crainte aussi, car le nouveau shogun s'était montré enclin à reléguer les daimyos qui lui déplaisaient dans des fiefs de second ordre, ou même à les inviter à se faire *seppuku* pour entrer dans le grand vide. Tout en détestant Ieyasu à cause de son pouvoir, il voulait se faire aimer du nouveau shogun afin qu'au moins son fief et son style de vie soient préservés.

— Au diable cet Ieyasu ! s'écria Toyama. Pourquoi a-t-il fallu qu'il survive à cette tentative d'assassinat ?

Les mots n'eurent pas plus tôt franchi ses lèvres qu'il les regretta. « *Kabe ni mimiari, shoji ni me ari*, aurait dit sa mère. Les murs ont des oreilles, les *shoji* ont des yeux. » C'était une trahison que même de les penser. Les dire à haute voix, surtout loin de chez soi, c'était une invitation à rejoindre le grand au-delà ! La plupart des domestiques étant recrutés à Edo, on ne pouvait garantir qu'il n'y eût pas d'espions Tokugawa parmi eux. De fait, c'était presque certain, connaissant la nature soupçonneuse d'Ieyasu. Toyama jura de nouveau, mais en silence cette fois.

C'était frustrant de ne pas trouver d'idée qui lui aurait permis de renforcer sa position face aux Tokugawa. Il se savait en terrain délicat avec eux, en raison de la réticence avec laquelle il leur avait apporté son soutien, et seulement après s'être assuré de leur victoire à Sekigahara. Et puis, tout d'un coup, il lui vint une idée ! Ieyasu l'avait lui-même formulée. Toyama sourit. Il put enfin fermer les yeux et s'endormir. Ses dernières pensées avant de sombrer furent qu'il attendait impatiemment l'occasion de révéler son plan.

Le lendemain matin, Kaze se réveilla tôt et enleva le costume dans lequel il avait dormi. Il enfila son propre kimono et, ce faisant, regarda la manche. Il y avait un trou fait par une balle de mousquet, comme il s'y attendait. Elle n'avait pas transpercé son fourreau, heureusement. Kaze passa le petit doigt dans le trou et l'agita, puis il endossa le kimono en riant.

N'ayant encore jamais vu les coulisses d'un théâtre, Kaze examina les corbeilles et costumes qui l'entouraient, par simple curiosité. Et ce qu'il trouva le fit réfléchir.

La rue grouillait de monde, les affaires allaient bon train. Le vendeur de galettes de riz avait installé son étal dans un endroit stratégique et goûtait les fruits de la notoriété. Son éventaire consistait en une tour de bois qui lui arrivait à la taille, surmontée d'une petite chaudière de cuivre où brûlait du charbon de bois. Sur les côtés, la tour était munie de poignées pour le transport et de tiroirs pour la marchandise. Des images et des *kanji* peints sur les panneaux latéraux annonçaient ce qu'il vendait à tous, lettrés et analphabètes.

Un homme s'approcha de l'étal en claudiquant. Le marchand le regarda : il avait les bras et les épaules musclés, mais la longue barbe et les cheveux qui s'échappaient de son chapeau de paille étaient blancs et il marchait en s'aidant d'un bâton.

— Tellement de gens ici, *neh* ?

La voix n'était pas vraiment vieille, mais pas jeune non plus. Le marchand prit le risque de se tromper et décida de lui répondre avec la politesse due à un aîné :

— Cela fait déjà plusieurs jours, *ojiisan*.

— Ce *yagura*, là-bas, est-ce le guet d'incendie où était caché l'assassin qui a voulu tuer Ieyasu-rama ?

— Oui, grand-père, et le rempart que vous voyez, c'est là qu'étaient *Ieyasu-sama* et les autres grands seigneurs quand le coup a été tiré. Et là, au fond de la douve sans eau, c'est là que le seigneur Nakamura a fini quand il est tombé du rempart. Voilà pourquoi tous ces gens sont là. Ils sont curieux de voir les lieux exacts de cet acte infâme.

— Et moi aussi, moi aussi ! reconnut le vieillard.

Il regarda le *yagura*, une petite cabane de guet posée sur un échafaudage de poteaux, puis le rempart du château inachevé.

— Ça fait une fameuse distance ! Pas étonnant que le meurtrier ait manqué Ieyasu-sama et tué Nakamura-sama !

Le marchand se gratta la tête.

— Je ne pourrais pas vous dire. Je n'ai jamais pris part à une bataille. Ça fait loin, pour un mousquet ?

— Oui. Un mousquet ordinaire ne porterait sans doute pas si loin. Il faudrait une arme d'Inatomi Gaiki, m'est avis, pour porter une balle sur cette distance-là avec le moindre espoir de précision.

— Inatomi ?

Le vieillard gloussa :

— *Gomen nasai* ! Excusez-moi, je parle en ancien soldat. Inatomi est le meilleur fabricant de mousquets de tout le Japon. Lui seul pourrait façonner une arme capable de tirer aussi loin.

— J'étais ici, le jour de l'assassinat.

— Moi aussi, répondit le vieux, mais je suis parti avant le coup de feu.

— Eh bien, vous avez tout raté ! Les gens couraient dans tous les sens, il y avait des soldats partout... bref, une confusion totale. Quand ils ont trouvé le guetteur mort sur le *yagura*, ils ont descendu le corps et l'ont juste couché par terre dans la rue. C'était affreux. Il avait la gorge tranchée et sa tête pendouillait en arrière, raconta le marchand avec un frisson.

— Personne n'a entendu le veilleur crier quand l'assassin est entré dans le *yagura* ?

Le vendeur plissa le front.

— Non, personne n'a dit avoir entendu le veilleur, à ce que je sais.

— Alors, ce veilleur n'a pas crié quand un inconnu armé s'est introduit dans la tour ?

— Non, je suppose que non. Tiens, c'est bizarre.

— Et, après l'attentat, personne n'a remarqué un homme qui portait un mousquet ?

Le marchand se gratta de nouveau la tête.

— Non, je crains bien que non. Et ça aussi c'est bizarre, n'est-ce pas ? Ça se remarque, tout de même, un homme qui porte un mousquet.

— Oui, en effet.

— Bah, peu importe. De toute façon, ils savent qui est l'assassin et ils offrent une énorme récompense pour sa tête.

— Comment vous savez ça ?

Le marchand tendit le bras.

— Vous voyez cette foule, là-bas ? Ils lisent le placard qui est affiché et qui parle du meurtrier et de la récompense.

Le vieillard regarda dans la direction qu'il indiquait.

— Merci. Je crois que je vais aller y jeter un coup d'œil, moi aussi.

— Hé, quelques galettes de riz bien chaudes avant de partir ?

— *Gomen nasai* ! Je crains que mes dents ne soient pas assez bonnes pour les manger, lâcha-t-il avec un petit rire.

— Elles m'ont l'air bien assez bonnes ! rétorqua le marchand d'un ton grossier en le regardant partir.

Le vieil homme se mit à l'arrière de la foule. Quelqu'un devant lisait le placard à haute voix pour le bénéfice de ses concitoyens illettrés :

« ... l'assassin susmentionné doit être livré immédiatement aux autorités. Quiconque protégera cet homme sera puni de mort, ainsi que cinq de ses voisins. Mais vous recevrez une récompense de mille *ryo* si vous indiquez où il se trouve, afin qu'on puisse le capturer. »

Le lecteur dut s'arrêter car les curieux ne se bornèrent plus à pousser des exclamations étonnées et se mirent à discuter dans un brouhaha qui couvrit sa voix.

Kaze, dans son déguisement de théâtre, entreprit patiemment de s'approcher de la pancarte. Les vêtements, le chapeau, la barbe et les cheveux blancs lui permettaient de passer pour un vieillard, tant qu'on ne l'examinait pas de trop près. Il prit ce risque afin de lire lui-même le placard.

Il promenait le regard sur les lettres *hiragana* qu'on utilisait pour les pancartes de préférence aux caractères *kanji*. Les *hiragana* sont une transcription phonétique des mots et on peut les prononcer même sans les connaître. Les lecteurs exercés savent discerner les différents traits de pinceau qui composent un caractère *kanji*, mais il est plus facile de lire un message écrit avec des *hiragana*.

Sur l’affiche figuraient son ancien nom et celui de Matsuyama Kaze, ainsi que son signalement. Heureusement, des milliers de samouraïs pouvaient correspondre à la description. Kaze avait eu du mal à croire Nobu lorsqu’il avait parlé de dix mille *ryo* comme mise à prix de sa tête, mais c’était bien le montant de la récompense mentionnée et autorisée par le seigneur

Yoshida. Pas étonnant que Chef Akinari eût essayé de le tuer ! La décision de Goro et de Hanzo de l’abriter tiendrait-elle, une fois qu’on leur aurait lu la récompense et les sanctions inscrites sur les placards ?

Kaze tourna les talons et quitta les lieux, en boitant et en s’appuyant lourdement sur son bâton.

CHAPITRE XIII

*Le maître est la mort.
Elle triomphe de la main la plus assurée,
De l'esprit le plus acéré.*

— Inatomi !

— Oui, Inatomi, et alors ? interrogea Ieyasu en fixant Toyama.

Toyama était si pressé de faire étalage de son idée devant Ieyasu qu'il l'avait lâchée à la première occasion. Yoshida, Okubo et Honda, également présents à la réunion, le regardèrent bizarrement : une pareille intervention était déplacée chez un samouraï et signalait un manque de maîtrise de soi.

Toyama s'humecta les lèvres d'un coup de langue et s'éclaircit la gorge.

— Comme vous l'avez vous-même relevé, Ieyasu-sama, la distance à parcourir par la balle de mousquet lors de l'attentat était très longue, et seule une arme d'Inatomi Gaiki aurait pu avoir une telle portée. Les mousquets d'Inatomi-sensei sont rares et coûteux, il n'en a sans doute pas fabriqué énormément. Ce Matsuyama Kaze est un rônin, jamais il n'aurait pu s'acheter un Inatomi. Il est peut-être l'assassin, certes, mais il se pourrait que d'autres soient impliqués dans le complot. Inatomi habite à Ueno, non loin d'ici. Je pense que nous devrions aller le voir et lui demander le nom de ses clients. Cela ne nous donnera probablement pas l'identité exacte des comploteurs, mais au moins une liste à examiner. En nous concentrant sur Matsuyama Kaze, on risque de laisser échapper d'autres personnes tout aussi coupables.

— Ridicule ! tonna Honda, qui fit sursauter Toyama. Ça ne nous apprendra rien du tout de connaître les propriétaires d'armes Inatomi. J'en ai un moi-même, Ieyasu-sama aussi !

— Non, répondit doucement le shogun, c'est plutôt une bonne idée. Puisque les efforts déployés pour retrouver ce Matsuyama sont restés vains jusqu'ici (Yoshida rougit), il serait peut-être bon d'essayer une autre méthode. Tu es parfois trop direct, Honda. Si l'on a attaqué un château par-devant une douzaine de fois sans succès, la meilleure démarche est d'entrer par la porte de derrière.

— Une pure perte de temps ! objecta Honda. Je reste contre.

Ieyasu ignore son général irascible.

— Yoshida-san.

— Oui, Ieyasu-sama !

— Allez chez l'armurier avec une escouade. Toyama-san a raison : je crois que seule une arme d'Inatomi aurait pu servir à la tentative d'assassinat. Procurez-vous une liste des clients d'Inatomi-sensei. Il met tant de soin à façonner ses mousquets qu'il n'a pas dû en fabriquer beaucoup. À défaut d'autre chose, la liste sera au moins un point de départ pour identifier les seigneurs qui ont pu conspirer avec ce Matsuyama Kaze.

— Je serai heureux d’y envoyer mes hommes, proposa Okubo.

— Non, je veux que Yoshida-san s’en charge, répliqua Ieyasu.

— Sur-le-champ, Ieyasu-sama !

Yoshida se leva et sortit de la pièce à grandes enjambées.

Honda le suivit d’un regard noir. Toyama se félicita : il avait eu une riche idée !

Deux heures plus tard, Kaze escaladait laborieusement une colline d’Ueno, toujours déguisé en vieillard. Il avait lui aussi conclu, après avoir vu le site de l’attentat, que seul un mousquet d’Inatomi Gaiki aurait pu faire l’affaire et il voulait parler à l’armurier. Il s’arrêta un moment, s’appuya sur son bâton et tâcha de se repérer.

Il gagna une boutique en bordure de route et demanda comment trouver la maison *d’Inatomi-sensei*. Kaze usait du titre *sensei* pour montrer qu’il savait qu’Inatomi était un maître.

Muni des indications, il suivit le chemin qui menait chez cet artisan aisé. Il alla à la porte et entra directement, sachant que la maison faisait office de boutique et de résidence. L’entrée était un carré de terre battue entouré d’un plancher surélevé ; le visiteur était censé s’arrêter là pour se déchausser et être accueilli par des domestiques ou un membre de la famille.

Il appela :

— *Sumimasen* ! Excusez-moi !

Son salut rencontra le silence. C’était inhabituel : il y avait toujours du monde dans la maison d’un artisan puisque c’était aussi un magasin.

— *Sumimasen* ! cria Kaze, pensant qu’on ne l’avait peut-être pas entendu, mais il n’obtint pas de réponse.

Kaze s’assit sur le plancher et enleva ses sandales. L’air sentait la fumée. Pas l’odeur agréable d’un feu de charbon, quelque chose d’âcre et de piquant. Il décida de voir ce qui se passait. Le feu était la terreur des Japonais, une peur qui n’était pas vaine, du reste, dans des maisons de papier et de bois ! Toutes les villes du Japon connaissaient régulièrement des feux désastreux et, dans le panthéon du crime, l’incendie volontaire passait pour le plus abominable, après la trahison.

Ce silence n’était pas naturel, songeait Kaze. La maison était vaste et pouvait loger un maître, plusieurs apprentis et des domestiques. Normalement, ce genre d’endroit bourdonne d’activité tandis que chacun vaque à ses occupations quotidiennes. Or la demeure était sans vie. Où étaient passés les habitants ? Pourquoi avait-on abandonné les lieux en plein jour en laissant brûler un feu ?

Il pénétra dans un salon, où maître Inatomi devait recevoir les visiteurs importants et mener ses affaires. C’était une pièce spacieuse, de douze tatamis, avec sur un des murs un magnifique porte-mousquets en bois. Une arme fabriquée par Inatomi-sensei y était accrochée.

Kaze, lui, était homme de sabre, il savait juger une lame d’un seul regard. Il ne connaissait pas aussi bien les mousquets mais celui-ci était une œuvre d’art, il s’en rendait compte malgré son œil

peu expérimenté. Le canon était un mince tube gravé de décorations sur les côtés, la platine à mèche était façonnée avec autant de finesse que la délicate porcelaine d'un flacon à saké. Un serpent d'acier tenait une mèche de chanvre qu'on allumait quand on voulait tirer. En appuyant sur la détente, la mèche allumée était poussée dans le bassinet et mettait le feu à la poudre qu'il contenait. La courte crosse était en bois d'un beau grain, poli jusqu'au brillant. L'arme était parfaite : belle et mortelle.

Kaze passa du séjour dans un corridor qui courait à l'arrière de la maison sur toute la longueur. C'est là qu'il trouva le premier corps.

C'était une femme d'environ quarante ans, une servante apparemment, à en juger par son kimono ordinaire de couleur grise. Elle était face contre terre, une main tordue derrière le dos, tendue vers la terrible entaille qui s'étirait de la nuque à la taille. Elle courait quand elle avait reçu un coup de sabre. Kaze s'assura qu'elle était morte et continua.

Il pénétra ensuite dans le bureau où il trouva la source de la fumée. Les cloisons coulissantes sur deux des murs de la pièce étaient ouvertes et révélaient des étagères. Si l'on avait été dans une chambre, on aurait mis là les futons, les oreillers et autres éléments de literie qu'on sort chaque soir pour se coucher. Ici, les rayons servaient à ranger des papiers pliés ou roulés. La plupart avaient été jetés par terre. Kaze y jeta un œil, les déplaçant légèrement avec son bâton. Un mélange de correspondance privée, de registres commerciaux et de croquis de mousquets. Au centre de la pièce trônait un fourneau de cuivre rempli de sable, où l'on brûlait du charbon en hiver. La fumée venait de là.

Kaze s'approcha et examina ce qui se consumait dans le fourneau : les fragiles braises de papier rougeoyaient encore, les flammes étaient mortes peu de temps auparavant. Sans doute des papiers commerciaux, supposa Kaze, peut-être la liste des propriétaires de mousquets fabriqués par Inatomi Gaiki. L'arme choisie pour l'attentat pouvait constituer un lien susceptible de conduire aux assassins : d'autres que Kaze l'avaient compris et avaient fait en sorte de détruire ce maillon de la chaîne.

Il trouva une autre femme morte dans la cuisine mais ne découvrit l'étendue du carnage qu'une fois sorti par la porte de derrière, qui donnait sur un jardin à la chinoise.

Des azalées en buissons de formes élaborées croissaient entre les courbes ondoyantes d'allées de gravier blanc. Une haute palissade de bambou entourait la cour. Contre un des côtés se dressaient des rochers, choisis et placés avec art de façon à donner l'illusion de montagnes lointaines. C'était un bel endroit, qui correspondait bien à la sensibilité artistique que Kaze avait reconnue dans la fabrication du mousquet.

Le gravier blanc était rougi par le sang des corps tombés surtout sur l'allée principale qui menait à un atelier, au fond du jardin. Une femme et trois hommes gisaient en travers du chemin, tordus dans la douleur de l'agonie. Kaze chaussa une paire de *geta* en bois près de la porte arrière. Ces sandales de bois à semelle surélevée étaient commodément laissées à la disposition de ceux qui sortaient de la maison en *tabi* et devaient traverser le jardin pour aller à l'atelier.

Kaze passa un moment à examiner les blessures des corps. Elles avaient été infligées par plusieurs attaquants, il le constata au vu des coups de lame, dans lesquels il put déceler au moins trois styles

différents. Ces hommes-là savaient manier le sabre mais ce n'étaient pas des experts. D'ailleurs, il ne fallait guère d'adresse pour se battre contre des personnes désarmées – des femmes, des domestiques et des apprentis !

L'âme en peine, il se dirigea vers l'atelier, sachant ce qui l'y attendait.

Il y avait là une grande forge pleine de charbons ardents, très semblable à celle des fabricants de sabres, comme le reste de l'atelier d'ailleurs, à l'exception d'une série de limes et d'étaux qui étaient le propre de l'armurier. Kaze leva les yeux vers l'autel dédié au dieu de la forge dans un coin, avant de regarder par terre.

Il vit deux jeunes gens et un homme plus âgé aux cheveux gris : le maître et deux apprentis. Même mort, le visage d'Inatomi affichait encore la surprise. Le coup de sabre qui lui avait à demi tranché la gorge avait dû être soudain, peut-être asséné par un familier. Ç'avait sans doute été le signal de la tuerie pour les autres samouraïs qui gardaient les membres de la maisonnée dans le jardin. Deux femmes avaient réussi à s'enfuir : l'une était arrivée jusqu'à la cuisine avant d'être pourfendue, l'autre s'apprêtait à sortir de la maison quand elle avait été tuée dans le corridor.

Onze personnes massacrées pour briser le lien ténu avec la tentative d'assassinat d'Ieyasu ! Onze existences, dont celle d'un maître capable de créer de magnifiques objets, tel le mousquet que Kaze avait admiré au salon. La vie est éphémère et tout n'est qu'illusion... Kaze le savait et il en était convaincu, cependant c'était un gâchis colossal d'anéantir le talent incarné par Inatomi et les siens.

Que l'on soit danseur, musicien ou acteur, le talent meurt avec soi. Et même si les gens continuent d'évoquer vos dons après votre disparition, leurs propos ne seront jamais qu'un pâle reflet de la réalité. Les maîtres du sabre tombent sous la même loi, songea Kaze : votre art cesse avec vous. Si l'on est poète, peintre ou artisan de la trempe d'Inatomi, certaines œuvres vous survivront mais l'art véritable se trouve dans la main ferme, dans l'intelligence, le sens de l'équilibre et des proportions, et dans le talent qui permet de créer de nouveaux poèmes, peintures ou belles choses. Cette capacité s'éteint avec l'artiste et, même si l'œuvre perdure, elle est désormais limitée. Plus rien de neuf ne sortira des mains de cet artiste, pour surprendre, enchanter et éclairer d'autres amateurs.

Kaze soupira. Afin d'honorer le talent d'Inatomi-sensei, il décida de faire un geste qu'il réservait d'ordinaire à l'apaisement des âmes de ceux qu'il avait occis. Il trouva un beau morceau de bois de châtaignier que le maître destinait peut-être à la fabrication d'une crosse de mousquet. Avisant un couteau sur un établi, il s'assit sur le pas de la porte, au milieu du carnage, et se mit à sculpter le bois en compagnie des cadavres.

*

Yoshida partit à cheval pour la maison d'Inatomi, à la tête de dix samouraïs. Quand ils arrivèrent à la porte, l'un d'eux sauta de sa monture et se précipita pour tenir les rênes de Yoshida.

— Capitaine ! appela Yoshida.

Un samouraï s'avança :

— Oui, Yoshida-sama ?

— Entrez et prévenez Inatomi-sensei de mon arrivée. Dites-lui que je viens de la part du shogun en personne.

— Oui, seigneur.

Le capitaine s'exécuta promptement mais revint quelques minutes plus tard, l'air interloqué.

— Apparemment, il n'y a personne, seigneur.

— Ridicule ! Même si Inatomi-sensei est sorti, il doit y avoir ses domestiques ou ses apprentis.

— J'ai appelé plusieurs fois mais personne n'est venu m'accueillir.

— Vous avez regardé à l'intérieur ?

— Non, Yoshida-sama, j'ai cru...

— Imbécile ! Nous sommes envoyés par le shogun ! Prenez des hommes et fouillez la maison. Voyez pourquoi personne ne vient nous saluer.

Le capitaine, vexé, fit signe à trois samouraïs de descendre de cheval. Ils entrèrent, s'arrêtant pour se déchausser, par habitude et par respect. Et ils trouvèrent bientôt la servante morte.

Les samouraïs dégainèrent.

— Suivez-moi ! ordonna le capitaine.

Ils s'avancèrent sans bruit, passèrent dans le bureau, dans la cuisine où se trouvait un deuxième cadavre, et gagnèrent le jardin. Le capitaine retint son souffle à la vue de tous les corps. Au fond, devant la porte de l'atelier, il crut voir bouger quelqu'un. Il fit signe à ses hommes de le suivre et personne ne prit la peine de s'arrêter pour chausser des *geta*. Ils traversèrent le jardin avec aux pieds leurs seules *tabi* qui étouffaient le bruit de leurs pas. Ils s'approchèrent avec précaution.

De la porte, le capitaine aperçut d'autres morts dans l'atelier mais aussi un vivant qui se livrait à une étrange activité.

Un vieillard était sur le point de poser une statuette en bois sur un établi. Il portait un kimono convenable mais usagé, et un chapeau de paille tressée de paysan. Des mèches grises sortaient du couvre-chef et lui masquaient partiellement le visage, mais ses bras musclés ne ressemblaient guère aux membres chétifs d'un *ojii-san*. Regardant la statuette, le capitaine découvrit avec étonnement qu'elle représentait Kannon, la divinité de la miséricorde, sculptée dans un morceau de châtaignier. Le visage serein de la déesse était tourné en direction de l'atelier et du jardin pour répandre sa grâce sur les âmes des victimes du massacre.

— *Oi !* Hé, vous ! s'exclama le capitaine. Restez où vous êtes. Je veux vous parler à propos de ce qui s'est passé ici.

Sans manifester la moindre surprise de s'entendre ainsi interpeller, le vieillard plaça la statuette de Kannon sur l'établi, et se pencha pour saisir une pelle. Il la plongea dans la forge et en retira une pleine pelletée de charbon qu'il jeta vers la porte ouverte.

— Attrapez-le ! ordonna le capitaine.

Les trois samouraïs se précipitèrent, sabre au clair, mais furent vite obligés de sauter sur place car les braises brûlaient leurs pieds en socquettes.

Le vieillard profita de ces secondes de répit pour prendre un bâton et sortir de l'atelier à grandes enjambées, les pieds protégés par ses *geta* de bois.

Tout en s'efforçant d'éviter les charbons ardents, le premier samouraï attaqua, déséquilibré et tenant son sabre d'une seule main. Le vieillard écarta la lame avec son bâton et frappa un coup sur le poignet du samouraï, avec l'élégance d'un maître qui manie un *bokken*, le sabre de bois de l'entraînement. Le capitaine entendit un craquement quand le bâton s'abattit sur le poignet de l'homme, qui poussa un cri et laissa choir son arme.

— Ce n'est pas un vieillard ! aboya le capitaine. Tuez-le !

L'inconnu se baissa et tendit la main pour ramasser le sabre tombé à terre mais, voyant qu'un deuxième samouraï s'apprêtait à le frapper, il écarta vivement son bras que la lame manqua de justesse. Il se saisit de l'arme à temps pour parer le coup d'un troisième samouraï. Il faisait preuve d'une agilité et d'un équilibre stupéfiants, perché sur les *geta*.

Au lieu de se battre contre les deux samouraïs, il chargea le capitaine, brandissant le sabre d'une main, son bâton de l'autre. L'officier tenta de lui asséner un coup sur la tête. L'homme arrêta la lame avec la sienne, se penchant légèrement pour amortir le choc avec son bras levé. Le capitaine n'eut pas le temps de dégager son sabre : le bâton vint lui frapper la tempe. Il s'effondra, sans connaissance, et son adversaire s'enfuit à l'intérieur de la maison.

CHAPITRE XIV

*Vent dans la figure,
galop fluide du cheval.
Liberté sur quatre sabots.*

Yoshida attendait toujours devant chez l'armurier, impatient de voir le capitaine revenir avec des nouvelles. Il allait envoyer d'autres samouraïs à l'intérieur pour évaluer la situation quand un inconnu surgit par la porte, brandissant un sabre d'une main et un bâton de l'autre. Il avait la chevelure d'un vieillard mais la vitesse et l'agilité d'un homme dans la force de l'âge.

Yoshida ouvrit la bouche pour lancer un ordre mais n'eut pas le temps d'articuler un son : le vieillard trancha net les rênes de son cheval qui restèrent dans la main du samouraï qui les tenait. Celui-ci les regardait pendouiller d'un air stupide, en état de choc.

Le vieux donna aussitôt un coup de bâton sur la croupe du cheval. Effrayé, l'animal s'enfuit au galop avec Yoshida sur son dos. Les samouraïs de l'ancien temps apprenaient à monter sans rênes, de façon à avoir les mains libres pour tirer à l'arc en plein galop. Mais la pratique de l'archerie à cheval avait diminué en importance depuis qu'on privilégiait l'usage du sabre et du mousquet, et Yoshida n'eut d'autre recours que de s'accrocher à la crinière pour essayer de maîtriser sa monture.

Les hommes de Yoshida restèrent un instant sidérés et hésitants : fallait-il foncer sur l'agresseur ou tenter de rattraper leur seigneur ? Cet instant suffit à Kaze, qui sauta sur la selle d'un cheval sans cavalier, au moment même où deux samouraïs débouchaient de la maison, ajoutant à la confusion. Kaze tira sur les rênes pour faire tourner l'animal, qu'il lança dans la direction opposée à celle qu'avait prise le cheval en fuite.

Trois samouraïs décidèrent de poursuivre Kaze, le reste partit dans l'espoir de rattraper Yoshida et de calmer sa monture.

Lancé à vive allure, Kaze jeta un œil par-dessus son épaule et vit ses trois poursuivants. Le plus rapide se rapprochait rapidement.

Kaze galopait vers Edo. Le village d'Ueno était en passe de devenir un faubourg de la capitale en expansion et la route était assez fréquentée. À l'approche des cavaliers, paysans, domestiques et marchands s'éparpillaient comme des feuilles dans la tempête. Kaze savait qu'en arrivant dans la capitale la foule des rues mettrait un terme à la course et son poursuivant pourrait compter sur l'aide des nombreux officiers qui patrouillaient. Il fallait donc agir vite.

Quand le premier samouraï le rattrapa, Kaze ralentit légèrement pour le laisser arriver à sa hauteur. Il ne voulait pas que son poursuivant reste derrière lui et envoie un coup de sabre dans la croupe de son cheval pour le paralyser. Le samouraï dégaina et tenta de frapper la tête de Kaze, qui se baissa et lui lança son bâton avec toute la force dont il était capable. Le samouraï se baissa à son tour mais pas assez vite : le bâton le heurta au front. Il oscilla avant de glisser de la selle, de tomber et de s'étaler de tout son long par terre.

Kaze fit passer son sabre dans l'autre main, juste à temps pour parer l'attaque du deuxième samouraï. Il bloqua un autre coup puis modifia son assiette de façon à se pencher vers le cavalier, et, relevant son sabre d'un geste rapide, il le frappa au côté. Le samouraï regarda sans comprendre le sang qui commençait à gicler de son flanc. Son cri éclata en même temps que la douleur et son cheval ralentit aussitôt, n'étant plus éperonné.

Kaze se retourna sur sa selle et fit face au troisième samouraï. De l'index de la main qui tenait le sabre, il lui fit signe de s'avancer. Le samouraï considéra l'invite de Kaze, jeta un bref regard sur ses deux compagnons – l'un, étalé de tout son long sur la route, n'était plus qu'un point noir qui disparaissait ; l'autre se tenait le flanc, essayant d'arrêter le sang. Les yeux élargis par la peur, le troisième samouraï reporta les yeux sur Kaze et fit non de la tête, déclinant l'offre de se battre. Il se contenta de ralentir sa monture, permettant à Kaze de le distancer.

*

— Un scandale ! enrageait Yoshida, qui avait perdu tout semblant de maîtrise de soi. Un maître artisan et sa maisonnée entière massacrés ! Quatre samouraïs trouvent un homme sans armes dans le jardin, celui-ci en désarme un et s'échappe. Il m'attaque, tranche les rênes de mon cheval aussi facilement qu'il aurait pu me trancher la tête, et personne ne l'arrête ! Il nous vole un cheval et trois samouraïs n'arrivent pas à l'attraper ! Imbéciles ! Quel genre de samouraïs êtes-vous ? Je devrais tous vous obliger à vous ouvrir le ventre et faire tuer vos familles aussi, pour que votre stupidité ne se perpétue pas dans notre clan !

Les samouraïs de l'escouade qu'il avait emmenée chez Inatomi étaient pratiquement prosternés devant lui afin de manifester leurs remords. Trois avaient les pieds bandés pour couvrir leurs brûlures et l'un d'eux avait aussi une attelle au poignet. Le capitaine portait un bandage sur la tête d'où suintait encore du sang. Un autre, un des poursuivants, avait gémi malgré lui en se prosternant, le dos en mauvais état à la suite de sa chute de cheval. Le seul absent était celui qui avait eu le flanc ouvert. Il était trop mal en point pour bouger, avaient déclaré les médecins, mais il survivrait. C'était extraordinaire de voir les ravages qu'un seul homme pouvait infliger à une troupe de guerriers entraînés.

— Je vais me faire *seppuku* en repentance de l'échec de mes hommes et moi-même ! déclara le capitaine.

Yoshida ricana :

— Vous êtes vraiment un imbécile ! Vous savez à quoi ressemble ce diable et, si vous vous supprimez, nous n'aurons plus personne qui connaisse ce vieillard.

— Yoshida-sama, reprit le capitaine, je ne pense pas qu'il s'agissait d'un vieillard. Je crois que c'était un homme bien plus jeune, déguisé en *ojiisan*. Il avait beau avoir les cheveux blancs, il n'avait pas un âge en rapport.

— Un homme plus jeune ? s'exclama Yoshida.

— Oui, Yoshida-sama.

Yoshida se frotta le menton : intéressant !

— Pensez-vous que ce pourrait être ce fameux Matsuyama Kaze sous un déguisement ?

— Je l'ignore, Yoshida-sama, mais il se battait comme le démon que ce Matsuyama Kaze est censé être.

Yoshida ne savait pas à quoi ressemblait Kaze. Ieyasu-sama, Okubo et plusieurs de ses officiers, et certains autres encore connaissaient le visage du rônin pour l'avoir vu au tournoi de sabre d'Hideyoshi. En partant chez Inatomi, Yoshida n'avait pas pensé à emmener quelqu'un qui connût celui qu'il traquait. Yoshida regarda Niiya et demanda :

— Que pensez-vous de cette nouvelle, Niiya ?

Niiya hochait la tête, étonné :

— C'est incroyable ! C'est un rebondissement intéressant si celui qui était chez Inatomi est bien Matsuyama Kaze !

— Ah ça, oui ! confirma Yoshida, qui se tourna alors vers les samouraïs toujours aplatis à ses pieds : Hors de ma vue, vous autres ! Et ne vous tranchez pas le ventre dans l'espoir fallacieux de faire tomber ma colère ! J'ai besoin d'hommes qui connaissent la face de ce diable, sinon je devrai dépendre d'un Okubo-san pour identifier ce gredin quand, enfin, on aura mis la main sur lui ! Ce faux vieillard nous a suffisamment embarrassés, je veux pouvoir résoudre cette affaire moi-même, sans l'aide des autres. Je veux faire cadeau de sa tête à Ieyasu et je tiens à ne pas me tromper de client ! Et maintenant, dehors !

Les samouraïs se relevèrent et ils sortirent de la pièce à reculons, la tête inclinée en signe de contrition.

Niiya fit coulisser les cloisons après le départ des samouraïs. Il s'approcha de Yoshida, qui déclara :

— Ieyasu-sama sera intéressé d'apprendre que c'est peut-être Matsuyama qui a massacré Inatomi et sa maisonnée. Okubo-san a mentionné que le rônin avait fait plus ou moins la même chose à Kamakura.

Niiya fit oui de la tête et annonça :

— Nous avons une autre nouvelle intéressante.

— Ah oui, laquelle ?

— L'autre nuit, quand Matsuyama nous a échappé en sautant dans le canal, un quidam qui était allé aux cabinets en pleine nuit a vu passer une drôle de silhouette dégoulinante d'eau. C'était très bref, mais ç'aurait pu être Matsuyama.

— Vous n'avez jamais retrouvé le corps dans le canal ?

Le visage de Niiya s'empourpra.

— Non, Yoshida-sama. Pourtant, je suis sûr de l’avoir touché. Je ne manque jamais ma cible mais je suppose qu’il n’a pas été grièvement atteint.

Yoshida s’abstint de commentaire sur les allégations de Niiya concernant ses talents de tireur, il en avait vu assez de preuves pour savoir que son second ne se vantait pas. Il préféra demander :

— Et où était ce quidam ?

— Dans le quartier de Ningyo-cho.

Il se mit à pleuvoir, cet après-midi-là. Kaze avait abandonné le cheval à la lisière d’Edo, l’animal pourrait retourner à son écurie ou être retrouvé par une patrouille. Planté dans la rue, Kaze surveillait le bordel Petite Fleur avec une grande attention, toujours déguisé en vieillard avec son kimono élimé et trempé. La pluie gouttait de son chapeau de paysan, formant un rideau d’eau qui lui cachait le visage. Il aurait voulu se trouver un nouveau déguisement mais les autres costumes du théâtre ne passeraient pas l’épreuve de la rue : s’ils convenaient pour un spectacle à la lueur vacillante des lanternes, ils n’étaient pas plausibles au grand jour.

Le Petite Fleur lui posait un problème. Le bordel n’avait qu’une seule entrée, apparemment gardée en permanence par un domestique. Une silhouette s’inscrivait de temps en temps dans la porte pour donner accès à des livreurs de nourriture, de saké ou autres provisions. Kaze pouvait s’introduire de force grâce à son sabre, bien sûr, mais il n’apprendrait pas pour autant si la fillette était là. Et si oui, dans quelle pièce.

On ne voyait pas de fenêtres sur la rue, mais il y en avait sûrement qui donnaient sur la cour intérieure pour fournir de l’air et de la lumière. Kaze pourrait gagner la cour en passant par le toit, mais cela ne résoudrait toujours pas le problème de savoir où était la petite.

C’était compliqué. Il fallait réfléchir davantage, décida Kaze, qui reprit le chemin du théâtre kabuki en marchant à petits pas traînants... sous les yeux attentifs d’un autre personnage. Kaze était fort pour trouver ses repères, pour sentir quand il était épié et qu’un ennemi approchait. Mais celui qui le surveillait était bon aussi. Excellent même.

Sa vie entière se résumait à rester hors de la vue d’éventuels poursuivants et à suivre la trace de ceux qu’il traquait. L’excitation que lui inspirait le fait d’avoir repéré Kaze était tempérée par le vrai danger que représentait cet homme-là.

Quand ils avaient reçu la demande d’éliminer Kaze, le responsable de la mission avait étudié un dessin permettant d’identifier le rônin. Ce n’était pas un portrait au sens ordinaire du terme mais une esquisse du visage destinée à souligner les traits saillants. Ses lobes d’oreilles étaient-ils collés au crâne ou pendaient-ils ? Quelle était la forme exacte de sa mâchoire ? La courbe de ses sourcils ? Un *ninja* qui avait vu Kaze au tournoi d’Hideyoshi avait pu en faire un portrait sommaire en quelques coups de pinceau. Comme tous les clans de *ninja*, celui des Koga s’efforçait de garder en mémoire les visages des hommes doués d’exceptionnels talents de combattants, et ceux des grands daimyos. Ces derniers étant souvent accompagnés des premiers, un *ninja* devait pouvoir identifier les uns et les autres.

Les *ninja* n’avaient pas seulement des yeux partout mais aussi des oreilles, surtout dans une ville

aussi affairée qu'Edo. Celui-là avait déjà entendu parler d'un homme trempé, repéré à Ningyo-cho. Et de la rencontre chez *Inatomi-sensei* de Yoshida avec un vieillard aux rares dons de bretteur. Il pouvait s'agir d'un seul et même personnage, supposait-il : un homme jeune grisé pour paraître âgé.

Il cherchait donc déjà un vieillard quand il passa devant *l'ojiisan* debout sous la pluie. On peut faire beaucoup de choses pour se vieillir – vêtements, posture, cheveux gris – mais personne ne peut déguiser ses mains. Un observateur peu avisé aurait pu ne pas remarquer que les mains du vieil homme étaient trop jeunes pour la chevelure d'argent qui dépassait du chapeau de paille. Ils auraient été plus rares encore à noter que ces mains avaient les cals typiques d'un pratiquant de l'art du sabre. Pourtant, un rapide regard jeté au passage avait suffi à renseigner le *ninja* : *l'ojiisan* musclé qui se tenait sous la pluie n'était pas le vieillard qu'il semblait être.

Avec la plus extrême précaution, le *ninja* suivit Kaze dans la rue.

CHAPITRE XV

*L'acteur en nous.
Toute la journée nous jouons des rôles,
à dessein parfois.*

Hanzo se précipita dans le théâtre. Il traversa la salle à moitié vide, grimpa sur la scène et passa derrière le rideau.

— Tout Ningyo-cho est encerclé ! s'exclama-t-il devant Goro et Kaze. Les soldats vont de maison en maison et fouillent.

— Que cherchent-ils ? demanda Goro.

— Moi, évidemment, répondit Kaze.

Les deux paysans, les yeux ronds, fixaient le rônin.

— Si vous avez envie de toucher la récompense, c'est le moment de courir leur dire que je suis ici. Si vous m'aidez à me cacher, vous serez considérés comme complices et vous risquerez votre peau.

Goro et Hanzo échangèrent des regards. Les paysans passaient pour de fieffés rusés et la plupart pouvaient se montrer dissimulateurs et cruels, Kaze en avait fait l'expérience, mais ces deux-là semblaient incapables de perfidie. Il vit une vaste gamme d'émotions défiler sur leur visage : surprise, crainte, avidité, incertitude et, finalement, résolution.

— Vous êtes le seul samouraï qui nous ait jamais traités en hommes. Pour les gens de votre classe, nous sommes plus bas que des bestiaux de labour, déclara Hanzo. Qu'en dis-tu, Goro ? Si on aidait Kaze-san ?

— *Hai* ! Je suis d'accord.

Hanzo regarda autour de lui.

— On pourrait vous cacher dans un coin tranquille, sous des costumes et des corbeilles, pendant que les acteurs s'habillent.

Kaze hocha la tête, dubitatif.

— Non. C'est le premier endroit qu'ils vont examiner ! décida-t-il.

Puis il avisa les boîtes de maquillage des comédiens :

— J'ai une meilleure idée.

*

L'escouade avançait au pas militaire, deux ou trois soldats sortant du rang pour fouiller chaque échoppe, chaque maison. La nuit était tombée, la rue était éclairée par la chaude lueur des torches et

des lanternes. La douceur de la lumière jaune contrastait avec le dur reflet qu'en renvoyaient les lances, les armures et les sabres au clair. Les curieux se massaient pour contempler, bouche bée, le spectacle inhabituel. Et les soldats surveillaient tout le monde, dans la rue comme dans les maisons, curieux ou pas. S'ils repéraient un homme de l'âge et du physique recherchés, ils l'amenaient à un de leurs collègues qui avait vu Kaze chez Inatomi.

Un messenger s'approcha du chef de l'escouade qui avançait dans la rue du théâtre de Goro et Hanzo.

— Une nouvelle à transmettre ? demanda-t-il.

Le capitaine fit non de la tête et grimaça (c'était lui que Kaze avait frappé d'un coup de bâton et il avait encore le crâne douloureux).

— Non. Dites à Yoshida-sama qu'en dehors de l'habituel ramassis de prostituées et de joueurs, nous n'avons rien trouvé de suspect.

Le messenger fila tandis que l'escouade approchait du théâtre.

— *Ka-bu-ki*, lut le capitaine sur la banderole qui surmontait la porte. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est là que dansaient des femmes aux mœurs légères. Rappelez-vous. On a fait fermer il y a deux semaines. Le théâtre a rouvert avec de nouveaux propriétaires. J'ai vérifié : ils montent des sortes de pièces mais sans femmes qui font des danses lascives.

— Des femmes sur scène ! s'indigna le capitaine.

Mais où va donc le monde ! songea-t-il en hochant

la tête – ce qu'il regretta aussitôt. Il fut obligé de garder son *atama* immobile quelques instants pour laisser passer la douleur et le vertige.

— Je vais y aller. Je sais à quoi ressemble ce chien et je n'aurai pas de mal à l'identifier s'il se cache là-dedans.

Le capitaine entra avec une demi-douzaine de lanciers. Il rencontra dans le corridor un paysan nerveux. Le propriétaire ou le gérant du théâtre, apparemment.

— Votre nom ?

— Je m'appelle Hanzo, capitaine-sama.

Hanzo s'inclina plusieurs fois de suite, si bas que sa tête faillit heurter le sol. Comme tous les paysans, il n'avait pas de patronyme, apanage des samouraïs et des nobles. À regarder les courbettes du manant, le capitaine sentit son mal de tête s'aggraver et il lui lança un coup de pied. L'imbécile le prit dans la jambe et tomba avec un cri. Le capitaine entraîna ses hommes à l'intérieur sans se préoccuper du résultat de son geste.

Il n'y avait pas foule dans le théâtre. De très basses cloisons de bois entrecroisées divisaient l'espace en loges. Quelques-unes seulement étaient occupées par des spectateurs assis sur des

tatamis, qui semblaient fascinés par le spectacle. La plupart des gens avaient des provisions qu'ils avaient apportées ou achetées sur place, mais personne n'y touchait tant les yeux étaient rivés sur les planches.

Un homme et une femme se tenaient au centre de la scène, accompagnés par un joueur de *shamisen* et un batteur de *tsuzumi* assis sur le côté pour fournir un contrepoint musical au dialogue déclamé par les acteurs.

La femme portait un kimono criard rouge et jaune, elle avait le visage couvert d'un maquillage blanc avec des sourcils arqués tracés très haut sur le front et des lèvres peintes d'un écarlate plus vif que le carmin des camélias *tsubaki*. Elle était à genoux. Ce n'était pas une beauté, le capitaine pouvait le constater malgré le maquillage ; les danseuses lascives avaient dû passer à d'autres occupations plus expéditives. Pourtant, la comédienne avait quelque chose dans son allure, dans son port de tête, qui la rendait étrangement séduisante. Le capitaine comprit à son maintien qu'elle jouait les jeunes filles bien nées.

L'actrice avait un don extraordinaire pour dépeindre l'âge et la situation sociale de son personnage en quelques gestes subtils, mais c'était surtout son partenaire, habillé en moine, qui captivait l'auditoire. Et avec raison. Il avait une perruque noire échevelée, le visage peint, comme celui de la jeune fille, d'un blanc immaculé, rayé de grands traits noirs audacieux qui figuraient les rides profondes d'un vieil homme. Le maquillage était surprenant et flamboyant, différent de tout ce que le capitaine avait pu voir jusque-là.

Le moine traversa la scène d'un pas traînant en levant les yeux au ciel et en reniflant l'air.

— Toutes ces années que j'ai passées dans la montagne ! Amené là par mon révérend *sensei* quand je n'étais encore qu'un enfant. Il m'a enseigné les soutras sacrés et la voie des ascètes. Je n'ai jamais connu la compagnie des autres, hormis de rares visiteurs venus me voir sur ces hauteurs. J'ai mené une vie sainte, pure et chaste, loin des tentations de la chair, et je ne connais pas grand-chose aux façons des hommes. J'ai eu une existence solitaire et sans compagnie, si ce n'est des moines errants à l'occasion et un bûcheron de loin en loin.

Les soldats enjambaient les cloisons basses qui délimitaient les loges devant la scène. Surpris, les spectateurs levaient la tête en les voyant ainsi passer et dévisager chacun pour s'assurer que personne ne correspondait au signallement de Kaze. Le spectacle ne s'était pas interrompu, et si les acteurs et les musiciens étaient étonnés, ils ne le montraient pas.

En traversant la scène, le moine trébucha sur la femme agenouillée. Il regarda les spectateurs d'un air étonné et déclara :

— Mais, voyons, quel genre d'homme est-ce là ? Il a un plus beau visage que tout autre que j'aie contemplé, une chevelure longue, épaisse, soyeuse et qui répand un parfum de fleurs, un kimono coloré mais doux et d'une drôle de forme. Il ne ressemble à personne que j'aie vu dans ma retraite solitaire de montagne. Etranger, qui êtes-vous ?

La jeune fille se tenait coite, dissimulant pudiquement son visage. On entendit des rires étouffés et le capitaine sourit.

— Eh bien, que voilà un étrange garçon ! continua le moine. Je me demande pourquoi il a une conformation si bizarre, avec des bosses par endroits. Cacherait-il quelque chose sous ses robes ? Il faut que je tire cela au clair !

De petits rires fusèrent tandis que le moine s’approchait de la jeune fille et se plantait derrière elle. Elle restait silencieuse, le regard modestement rivé au sol.

— Pouvez-vous me dire ce que vous faites ici, étranger ? Fuyez-vous quelqu’un, êtes-vous égaré ?

La jeune fille ne pipait toujours mot.

— Eh bien, vous ne verrez pas d’inconvénient à ce que je vous fouille pour voir ce que vous avez sous vos robes. Ça me donnera peut-être une idée de qui vous êtes et de ce qui vous a poussé à troubler la solitude de mes montagnes.

Le moine se pencha, posa une main sur le cou de la jeune fille et leva les yeux vers l’auditoire.

— C’est intéressant ! L’étranger a la peau aussi douce et parfumée que les pétales du *botan*, elle n’est pas dure et rêche comme la mienne ou celle de mes congénères.

Plongeant une main dans le kimono, il toucha un sein.

— Curieux ! Cet homme a une grosseur qui pousse sur sa poitrine !

Il déplaça sa main vers l’autre sein tandis que les spectateurs éclataient de rire.

— Oh ! Il y a deux bosses sur le torse de cet étrange personnage ! De quoi peut-il bien s’agir ?

Après avoir passé un moment à caresser les seins de la jeune fille, le moine s’écria :

— De plus en plus intrigant ! Il y a des boutons de chair au bout des bosses, ils sont durs comme des cailloux et étonnamment agréables à frotter !

Les soldats chargés d’examiner les spectateurs ne pouvaient s’empêcher de jeter des coups d’œil vers la scène et de rire avec l’auditoire.

— Ah, grands dieux, il faut que j’aie y voir d’un peu plus près !

Le moine mit un genou en terre de façon à pouvoir glisser la main plus loin dans le kimono.

— Bon, l’étranger a un ventre plat et sans bosses. Il n’est pas dur comme le mien mais doux comme un futon en duvet. Bon, continuons notre examen !

Le moine plongeait la main encore plus profond dans le kimono et eut bientôt l’air choqué, plongé dans la confusion la plus totale ; son maquillage extravagant amplifiait sa stupéfaction. Les spectateurs riaient tellement qu’ils étaient au bord des larmes.

— Ô sort funeste ! Ô calamité ! Cet homme a dû être victime d’un épouvantable accident ! Là, en bas, dans son entrejambe, je sens des poils d’homme mais le pauvre n’a plus de *chinchin* !

L’auditoire éclata de rire en entendant ce mot d’argot enfantin. Les soldats avaient renoncé à faire mine d’examiner les gens et participaient à l’hilarité générale, les yeux sur la scène.

Le moine restait immobile, stupéfait. Quand les rires se calmèrent, la jeune fille rompit enfin son silence.

— Ah, gentil ermite, je vois que vous n'êtes pas habitué aux façons du monde ! Je suis une *onna*, une femme, et ce que vous touchez là, c'est mon *bobo*.

La vulgarité campagnarde déclencha des hurlements de rire. Dès qu'il fut possible de se faire entendre, le moine se leva et déclara :

— C'est une chose merveilleuse que cette femme ! Mais pourquoi les dieux l'ont-ils faite si différente des hommes ?

La jeune fille tourna la tête pour le regarder et, comme elle était à genoux, son nez se retrouva à quelques pouces de l'entrejambe de l'ermite. Elle laissa les rires s'enfler pendant qu'elle inspectait la chose. Enfin, quand l'hilarité se fut un brin calmée, elle s'éclaircit la gorge et lança :

— Je n'ai peut-être pas de *chinchin*, mais votre *futomara* me semble assez gros pour nous deux !

Les rires s'enflèrent en un nouveau crescendo quand fut lâché le mot vulgaire qui désignait un gros pénis. Puis la jeune fille enchaîna :

— Avec un pareil *futomara*, les portes de jade de mon *bobo* pourraient s'ouvrir sur une nouvelle voie de l'éveil. Ça pourrait offrir un nouveau chemin vers le ciel.

— Se pourrait-il que ce fût vrai ? Trouver l'éveil serait-il aussi simple que la différence entre un homme et une femme ? Comment faut-il s'y prendre ?

— Menez-moi à votre ermitage et je vous montrerai comment procéder. Je fuyais une histoire d'amour malheureuse mais je vois maintenant que les dieux m'ont guidée jusqu'en ce lieu isolé pour que je puisse faire œuvre charitable ! Ce sera une bénédiction d'initier cet innocent moine aux façons des hommes et des femmes. L'ermite aida la jeune femme à se relever. Elle prit la main du moine sidéré et l'entraîna vers les coulisses, non sans s'arrêter pour adresser aux spectateurs un regard entendu et malin. La salle en délire gratifia les comédiens de longs applaudissements nourris.

Le capitaine riait aussi fort que les autres malgré son mal de tête. Il finit par se ressaisir et cria à ses hommes d'un ton bourru :

— Allez ! Nous n'avons pas de temps à perdre avec ces stupidités !

Il tourna les talons et sortit du théâtre en martelant le sol. Ses hommes le suivirent à regret.

CHAPITRE XVI

*Cinq ombres silencieuses
traversent nuitamment la rue grise et plate.
La mort se confond avec le noir.*

Momoko regardait Kaze avec des yeux brillants.

Kaze enlevait le maquillage invraisemblable qu'il s'était fait pour se grimer. Il avait décidé que le meilleur moyen de se cacher était de rester en pleine vue de tous et que la meilleure façon d'y parvenir était d'attirer l'attention sur lui, tout en dissimulant son identité. Comme de nombreux guerriers, Kaze avait été formé au nô classique et il avait souvent participé à des spectacles – c'était la marque d'un homme civilisé. Ieyasu aussi avait dansé dans des spectacles de nô avant de devenir shogun, tenant même des rôles dans lesquels il exploitait l'effet comique de sa bedaine, invitant les spectateurs à rire de lui. Ces bouffonneries avaient un autre but, naturellement : Ieyasu avait mis à l'aise plus d'un de ses ennemis potentiels grâce à ses pitreries sur scène, dissipant leur suspicion et les amenant à sous-estimer ce finaud qui se démenait et se livrait à des facéties sur les planches.

Il avait agi de la sorte avec les Hojo, le clan qu'Hideyoshi et lui avaient fini par chasser d'Edo et de la riche plaine du Kanto, et plus tard avec Hideyoshi même, dont la maison avait été vaincue. Ainsi, les pitreries d'Ieyasu préludaient souvent à des choses sérieuses.

Au théâtre d'Hanzo et Goro, Kaze avait joué une scène de la pièce de nô *Dodoji*, à laquelle il avait ajouté des paroles et des gestes osés qu'il improvisait. Momoko avait immédiatement saisi son intention et parfaitement tenu son rôle. Le désir du rônin de participer au kabuki l'avait surprise, et plus encore son talent. Elle ignorait que cette envie était motivée par le besoin d'échapper à ceux qui le cherchaient et que ses envolées comiques émanaient de cette intelligence glacée qu'il avait dans les situations extrêmes.

Tout en finissant de se démaquiller, Kaze interrogea du regard Momoko qui n'avait cessé de le fixer.

— Oui ? fit-il.

Momoko portait encore le fard blanc qui soulignait son nez épaté et ses traits sans grâce, mais la force de sa personnalité pétillante compensait son manque de beauté, songea Kaze. Momoko signifie pêche et, pleine de bonheur comme elle l'était ce soir-là, elle était certainement aussi douce et juteuse que le fruit dont elle portait le nom.

— Saburo, c'est la meilleure soirée de ma vie ! s'exclama-t-elle.

Kaze leva un sourcil, un tantinet déconcerté par sa déclaration, d'autant qu'elle avait usé du faux nom qu'il lui avait donné. Le voyant surpris, Momoko s'expliqua :

— J'ai toujours voulu être quelqu'un de spécial, c'est pourquoi j'ai eu envie d'essayer le kabuki. Je ne suis pas une beauté, je le sais, et je n'ai pas de don particulier pour la musique ou pour le

pinceau. Mes poèmes sont si mauvais que j'en suis gênée, confia-t-elle en baissant les yeux. (Peut-être avait-elle rougi, Kaze ne pouvait pas en être sûr à cause du maquillage blanc.) Ma cuisine même et mon, euh, mes autres, euh, talents féminins ne sont pas extraordinaires. Je n'ai jamais vraiment eu d'amoureux. Mais ce soir, je me suis sentie spéciale. C'était magnifique. Quand j'ai entendu les gens rire si fort à cause de vous, j'ai décidé de voir si je pouvais en faire autant. Et je peux ! Chacun de ces rires était comme une douche de saké pour moi ! Ils m'ont rendue soûle de bonheur. Et tout cela, grâce à vous, conclut-elle, s'inclinant alors en une profonde, révérence. Merci !

Kaze allait répondre que ce n'était rien, fidèle à la coutume japonaise, mais il comprit que cela risquait de minimiser l'importance du moment aux yeux de Momoko. Il préféra se taire et la salua à son tour solennellement.

*

Le *ninja* était surpris. La fouille de Ningyo-cho par les hommes de Yoshida allait l'empêcher d'exécuter son contrat ce soir-là, avait-il pensé. Non qu'il les crût capables d'attraper leur proie, évidemment. Yoshida et ses hommes avaient une assez bonne idée des talents de leur cible, mais il ne doutait pas, lui, qu'au jeu du chat et de la souris le rônin serait le *neko* et les autres la *nezumi*. Il ne fut donc pas étonné d'apprendre par ses espions que les recherches à Ningyo-cho avaient échoué.

Les soldats de Yoshida partis, la cible, Matsuyama Kaze, avait quitté le théâtre et déambulait dans les rues du quartier. La raison de la surprise du *ninja* était la suivante : le rônin était suivi par une jeune femme qui était sortie du théâtre peu après lui et s'efforçait de le pister discrètement. Le *ninja* fit signe à son partenaire, caché un peu plus loin dans la rue, de rassembler les autres. Comme ses collègues, ledit partenaire était tout en noir – pantalon, chemise et cagoule – pour mieux se fondre dans la nuit.

Le premier *ninja* se mit à filer la cible et la jeune fille.

Il décida que cet élément inattendu pouvait être un avantage : la fille lui servirait d'écran. Il se savait capable de filer quelqu'un sans se faire repérer mais ils étaient cinq et, fussent-ils des *ninja*, ils ne pouvaient espérer passer inaperçus d'un guerrier de cette qualité. Avec cette femme entre le rônin et lui, il était sûr que Matsuyama serait distrait par les tentatives maladroites de sa poursuivante, et qu'il ne verrait pas la mort prendre forme derrière lui.

Matsuyama donnait l'impression de se promener dans la rue en attendant que la femme se fatigue de le suivre. Le *ninja* sentit une main sur son bras : ses quatre compagnons l'avaient rejoint. Il inscrivit dans la paume de l'un d'eux, avec ses doigts, un message en code silencieux lui demandant d'avancer et de dépasser Matsuyama afin de le prendre en étau dans une ruelle. Usant d'un léger grattement et d'un tapotement, il lui suggéra le chant de la *tsugumi*, la grive, comme signal qu'ils seraient prêts.

Le détenteur du message frôla le bras de deux autres compagnons et ils s'enfilèrent tous les trois en courant dans une rue latérale qui leur permettrait d'aller se poster devant la cible.

Le *ninja* et son quatrième compère reprirent la filature sur une courte distance seulement, car le rônin s'arrêta et regarda attentivement derrière lui. Peut-être était-il las d'avoir cette fille dans son

sillage et avait-il décidé de l'aborder ? Quoi qu'il en soit, le premier *ninja* s'immobilisa et se fonda dans l'ombre, au cas où la cible s'apercevrait qu'elle avait d'autres poursuivants. Il s'aperçut avec agacement que son compagnon, relativement jeune et inexpérimenté, avait continué : trop éloigné pour pouvoir le toucher et n'osant pas émettre un son, il ne put que le regarder avancer en catimini.

Le chant de la grive monta dans la nuit, loin devant. Le rônin dégaina aussitôt son arme et, sabre au clair, se planta latéralement par rapport à la rue, afin d'y voir devant et derrière lui. Le *ninja* pesta car il n'était pas bien placé, son compagnon étant trop loin devant, mais la vigilance de la cible forçait néanmoins l'admiration : Matsuyama avait perçu la menace que faisait planer ce chant d'oiseau en plein cœur d'Edo.

Abandonnant toute discrétion, le *ninja* et son compagnon dégainèrent les sabres courts à la chinoise qu'ils portaient attachés dans le dos et se précipitèrent vers la cible. Quand les *ninja* s'approchèrent de la femme, celle-ci se retourna à moitié, surprise d'entendre courir, mais le plus jeune, qui avait plusieurs pas d'avance sur son aîné, lui frappa le bas de la nuque du tranchant de la main, dans le style d'Okinawa. La femme s'effondra.

Le premier *ninja* allait lancer à son compagnon l'ordre de ralentir, voulant synchroniser l'arrivée des attaquants à l'avant et à l'arrière, mais il était trop tard pour contenir l'impétuosité du jeune homme : celui-ci allait arriver une fraction de seconde avant tout le monde !

La cible sut exploiter l'erreur à son avantage.

Il para le coup du jeune *ninja* mais, au lieu de l'attaquer, il pivota et s'en prit au chef qui se trouvait derrière. Celui-ci avait pensé pouvoir conclure facilement pendant que la cible serait occupée avec le jeune homme mais cette volte-face le surprit et le sabre lui trancha le ventre.

Après ce succès, le rônin n'interrompit pas pour autant son mouvement et refit un tour sur lui-même, juste à temps pour parer un second coup du jeune.

Il ne l'attaqua pas, une fois encore, mais se tourna de l'autre côté et lança sa lame vers les autres assaillants, atteignant un *ninja* qui sautait par-dessus le corps de son compagnon à terre. Sans attendre de pouvoir constater la réussite de son attaque – le *ninja* tomba, mortellement blessé –, il reporta son attention vers le jeune, et para un troisième coup.

— Reculez ! ordonna le quatrième *ninja*.

Son jeune collègue obéit, ainsi que le cinquième assassin.

Le *ninja* sortit son couteau – les *ninja* sont connus pour leur expertise au lancer. Il s'attendait à un certain type de réaction de la part d'un aussi fin guerrier que ce samouraï. Le rônin réagit en effet, mais de manière inattendue.

Normalement, un samouraï se bat face à l'ennemi, les deux mains sur son arme. À la vue du couteau, celui-ci se tourna de façon à présenter son corps latéralement, afin d'offrir la cible la plus réduite possible, tenant son sabre d'une seule main. Le *ninja* sourit : il était un as, il pouvait atteindre un objet aussi petit qu'une prune ! Ce n'est pas une bonne défense que de simplement se tourner pour réduire la cible ! Première erreur du rônin dans ce combat.

D'un geste rapide, le *ninja* lança son couteau. Le samouraï recula d'un pas. La lame coupa le kimono mais manqua la cible.

Le *ninja*, surpris, comprit que le choix du samouraï n'était pas une erreur mais une brillante défense. Le corps humain n'est guère plus large qu'une main ouverte. Or, un expert du lancer de couteau vise le centre de la cible, de sorte qu'il suffit de se déplacer légèrement pour que l'arme rate un point vital.

— Donne-moi ton couteau ! souffla le *ninja* au jeune, qui le lui tendit.

Le *ninja* devait maintenant deviner de quel côté le samouraï allait bondir : en avant ou en arrière. Le couteau le raterait complètement s'il se trompait. S'il devinait juste, le rônin serait blessé ou mort. Comme le samouraï venait de sauter en arrière, pensa le *ninja*, il recommencerait parce que c'était peut-être dans cette direction-là qu'il bougeait le plus vite. Le *ninja* lança le couteau.

La lame frôla le dos du kimono sans mordre la chair. Le samouraï n'avait pas bougé. Il savait que le *ninja* avait compris pourquoi il avait manqué son premier coup et qu'il comptait corriger le second. Par conséquent, le rônin était simplement resté sur place et la correction de trajectoire avait fait passer l'arme à côté.

C'était à croire que le samouraï lisait dans ses pensées et anticipait ses coups ! Pour la première fois de sa vie, le *ninja* eut peur devant les talents d'un autre combattant.

Faisant taire ses doutes, il cria :

— À mon signal !

Ses compagnons comprirent mais le samouraï aussi. Toujours campé latéralement par rapport à la rue, le rônin recula légèrement de façon à protéger ses arrières contre une façade. Les trois *ninja* devraient donc l'attaquer par-devant plutôt que par les côtés.

Le *ninja* hésita, tâchant de prendre en compte cette nouvelle donne, mais il n'eut pas le temps de lancer le signal de l'attaque : déjà le samouraï abandonnait sa posture défensive pour passer à l'offensive. Il s'avança vers le jeune et s'en servit comme paravent contre le *ninja*. Le jeune tenta de porter un coup au samouraï qui, cette fois, ne se contenta pas de parer mais prolongea son mouvement en tordant le poignet : la lame trancha la gorge du jeune homme.

Sans perdre un instant, le rônin se retourna pour arrêter un coup du *ninja* qui était derrière lui, puis il lança son sabre vers lui à trois reprises. Le troisième coup fit mouche et l'homme s'écroula, mortellement atteint.

Comme s'il exécutait une chorégraphie, le rônin fit volte-face pour parer le coup du dernier *ninja*, qui visait son dos.

Le *ninja*, sur ses gardes, observait le samouraï, attendant une occasion. Le rônin faisait de même, le sabre dans la position « qui vise le genou », comme pour inviter à une attaque le dernier survivant.

Soudain, une voix de femme derrière le *ninja* cria : « Saburo ! » Sachant que la cible s'appelait Matsuyama Kaze, le *ninja* eut un moment de confusion en entendant ce nom inconnu – visiblement, la

femme s'était remise du coup qu'elle avait reçu. Il se hasarda à détourner la tête un bref instant pour voir si ce Saburo arrivait derrière lui. Assuré qu'il n'y avait personne, il se retourna vers le samouraï à l'instant où le sabre de ce dernier lui tranchait les chairs. Le *ninja* fut projeté en arrière et tituba, puis tomba à genoux tandis qu'il se vidait de ses forces par l'énorme entaille qu'il avait au flanc et au ventre. Même à l'article de la mort, le *ninja* ne put s'empêcher d'admirer son adversaire, qui n'avait pas hésité entre pensée et action, entre occasion et concrétisation.

— Superbe ! parvint-il à lâcher dans un souffle avant de trépasser.

CHAPITRE XVII

*Soupirs enamorés,
regards de chiot triste.
Premier amour. Quel embêtement !*

— Saburo !

Momoko arriva dans la rue noire avec le bruissement caractéristique d'une personne qui court en kimono. Elle contourna les corps à terre et jeta les bras autour du cou de Kaze.

Surpris, Kaze enleva une main de la garde de son sabre pour lui tapoter le dos :

— Ne vous inquiétez pas, Momoko ! Les *ninja* sont tous morts. Ils ne peuvent plus vous faire de mal.

Momoko recula.

— Je ne craignais pas qu'ils me fassent du mal ! s'indigna-t-elle. Je savais que vous les tueriez. J'avais simplement peur que vous soyez blessé.

— Vous avez une grande confiance en moi, répondit-il dans un sourire. Ils étaient cinq !

— J'ignorais combien ils étaient puisqu'ils m'ont frappée et que je suis tombée sans connaissance, mais j'ai vu en revenant à moi que vous les aviez déjà tous vaincus sauf un. Vous avez été fantastique !

Kaze sourit :

— Enthousiasme de la jeunesse !

— Je ne suis pas si jeune que ça.

Profitant de ce qu'elle avait les bras autour du cou de Kaze, elle l'embrassa sauvagement. Le baiser était maladroit et désordonné, mais la vigueur de Momoko compensait son manque de technique.

Kaze posa la main sur le torse de la jeune fille et la repoussa doucement.

— Cinq hommes viennent de mourir ! lui rappela-t-il. C'est effrayant de voir à quel point la jeunesse peut ignorer la mort au profit de la concupiscence !

Momoko se redressa avec toute la dignité d'une dame de la cour :

— Je vous ai embrassé parce que j'étais heureuse que vous ayez survécu. Pas par concupiscence !

— Peu importe, partons d'ici avant qu'une patrouille arrive et nous découvre. Ce ne serait guère commode d'avoir à expliquer la présence de cinq cadavres.

Momoko acquiesça et se mit à courir.

— Doucement ! objecta Kaze. Si on court, on attirera l'attention d'éventuels passants, alors que si on marche normalement personne ne nous remarquera.

Momoko ralentit et, docile, suivit Kaze à la distance d'un pas, comme font les épouses. Elle était rouge d'excitation après les événements de la nuit mais elle jouait le rôle d'une épouse *edokko* aussi parfaitement que si elle était sur les planches.

— Pourquoi me suiviez-vous ? s'enquit Kaze quand ils eurent quitté la rue où les *ninja* gisaient morts.

— Je n'avais pas envie que la soirée se termine là, c'était si merveilleux pour moi ! Quand vous avez enlevé votre maquillage et que vous êtes parti, j'ai décidé de voir où vous alliez. J'étais curieuse.

— Curieuse de quoi ?

Un temps d'hésitation.

— Curieuse de voir, euh, si vous alliez chez une femme, ou même...

— Ou même ?

— Euh, si vous alliez peut-être voir un garçon. Beaucoup de samouraïs aiment ça. Je voulais savoir si vous étiez de ceux-là.

Kaze hocha la tête.

— De nos jours, les jeunes sont incroyables ! On ne vous a pas appris que les demoiselles de votre âge devaient avoir de la pudeur ?

— Je ne suis pas une enfant.

— Eh bien, vous devriez feindre la pudeur. Vous n'êtes pas une catin !

— Rappelez-vous : il y a quelques semaines à peine, au théâtre, c'étaient des femmes qui exécutaient les danses lascives du kabuki. Après le spectacle, elles divertissaient les clients, jusque dans les coulisses parfois. Moi, j'étais là pour les rhabiller ou pour ramasser les costumes. Je n'ai pas d'expérience mais j'ai vu beaucoup de choses !

— Trop, peut-être !

Kaze avait quitté le théâtre pour chercher un bon moyen de gagner le toit du Petite Fleur, d'où il pourrait examiner la cour intérieure et se faire une idée de la configuration des lieux. Il s'était aperçu, à peine sorti du théâtre, qu'il était suivi. Par Momoko, avait-il compris quelques secondes plus tard. Le don du ciel que celle-ci possédait sur scène s'arrêtait là : elle n'avait aucun talent pour l'invisibilité. Elle finira bien par se décourager, avait songé Kaze, mais la jeune fille était tenace et il avait jugé nécessaire de l'affronter et de lui faire la leçon.

Pourtant, si leçon il y avait eu, c'était Kaze qui venait de s'en voir administrer une : un *ninja* compétent peut se cacher n'importe où, même derrière une frêle femme. Pour s'être trop concentré

sur Momoko, Kaze ne s'était pas rendu compte de la présence de tous ces hommes autour de lui avant d'entendre le cri de la *tsugumi*. Bien que n'étant pas un citoyen, Kaze avait compris qu'un tel chant d'oiseau était inhabituel dans une ville comme Edo – et à cette heure de la nuit, qui plus est.

Il entra au théâtre kabuki toujours suivi de Momoko et quelque peu agacé de la voir jouer les épouses pendant le trajet. À leur arrivée, Momoko entreprit de ranimer le feu de charbon qui couvait dans un foyer de terre cuite, unique source de chaleur pour se chauffer et cuisiner. Elle versa de l'eau dans une théière (l'eau venait d'un puits communautaire du voisinage) qu'elle mit sur le feu. Kaze hocha la tête : c'était à croire que Momoko voyait tous les jours un homme se battre contre cinq *ninja* ! Maintenant, on pouvait s'installer tranquillement, se détendre, vaquer à des tâches domestiques et boire un thé réconfortant...

Tandis que Momoko s'occupait à de menus travaux, Kaze farfouilla dans les accessoires jusqu'à ce qu'il trouve un morceau de bois à sa convenance : une branche qui avait dû servir de décoration. Enfin, qu'importe. Dégainant son *katana*, il coupa la branche à la dimension qu'il désirait, il remit le sabre dans son fourreau et sortit son *ko-gatana*, le petit couteau rangé dans un étui intégré à celui du *katana*. Puis il s'assit près du feu et se mit à sculpter.

Momoko était curieuse mais elle se tut et laissa Kaze travailler tranquillement. Le bois prit rapidement forme sous les doigts experts, révélant peu à peu une silhouette. Quand il eut fini, le rônin posa la statuette de Kannon par terre devant lui.

— Voulez-vous une tasse *d'ocha* ? proposa timidement Momoko, qui n'avait pas proféré une parole pour ne pas le déranger.

Kaze fit oui de la tête et Momoko lui tendit une tasse ébréchée pleine de thé vert amer. Kaze sirota le liquide brûlant et soupira.

— Je peux la voir ? s'enquit la jeune femme en désignant la statue.

Kaze la lui tendit. Elle l'examina attentivement, comme si les plans et les courbes du bois recelaient des révélations sur l'âme de son créateur.

— C'est une belle Kannon ! commenta-t-elle.

Kaze inclina brièvement le chef en signe d'acceptation du compliment.

— Vous est-elle inspirée par une personne que vous connaissez ?

Nouveau hochement de tête du rônin.

Momoko se pencha encore sur la statuette :

— Elle est extrêmement belle.

— Oui, elle l'était.

— Oh, est-elle vieille à présent ?

— Jamais elle ne vieillira !

— Comment est-ce possible ?

— Elle est morte.

— Oh, je suis navrée. Était-elle aussi douce et sereine que vous l’avez représentée ?

— Oui. Elle possédait le don remarquable de vous apporter un sentiment de bonheur et de calme, alors que la plupart des femmes rendent les hommes heureux en les excitant. Sa présence était pleine d’une grâce aimante.

— Vous étiez amoureux d’elle ?

Kaze soupira.

— Je ne pouvais pas : c’était l’épouse de mon seigneur.

— Mais, Saburo...

— Momoko, je ne m’appelle pas Saburo mais Matsuyama Kaze. J’étais un samouraï au service de mon seigneur, mais maintenant je suis un rônin, un homme flottant, un samouraï errant.

— Matsuyama Kaze... répéta Momoko. Celui qui a essayé d’assassiner le shogun ?

— Non.

Elle parut un peu soulagée.

— Je suis celui que les autorités recherchent comme auteur de la tentative d’assassinat, rectifia Kaze.

— Mais...

— Les autorités croient que j’ai voulu tuer Ieyasu et que, ce faisant, j’ai tué le seigneur Nakamura. En réalité, je n’ai commis aucun de ces actes.

— Mais si vous êtes recherché, pourquoi restez-vous à Edo ? Saburo, euh, Kaze, il faut partir en lieu sûr !

— Y a-t-il un seul endroit sûr dans tout le royaume pour un homme suspecté d’avoir voulu tuer le shogun ? Mais surtout, j’ai quelque chose à faire à Edo.

— Aucune tâche ne vaut que vous y laissiez la vie !

— Pour moi, si.

— Je vous en prie, quittez Edo sur-le-champ ! Je, euh, je vous accompagnerai. Juste pour vous tenir compagnie. Les autorités ne soupçonneront pas un homme et, euh, sa jeune épouse.

Kaze sourit. Prêt à répliquer sur le thème de la candeur de la jeunesse, il adoucit son propos en voyant l’air soucieux de Momoko, tellement pleine de crainte pour lui. Et touché aussi par l’audace avec laquelle elle avait déclaré sa flamme, bien qu’indirectement.

— Ce serait probablement bon pour moi de quitter Edo un petit moment mais pas pour les raisons

que vous souhaitez. La ville est intéressante, certes, mais ici je ne peux pas penser. Je veux aller quelque part où un chant d'oiseau ne signifie pas une attaque, un endroit où je puisse respirer de l'air pur et voir des arbres offerts à tous et pas enfermés derrière les murs de la propriété d'un grand seigneur d'Edo. Je dois réfléchir à la suite et je n'y arriverai pas en ville.

— Je vous accompagne.

— Non, restez ici. Je serai vite de retour pour accomplir la tâche qui m'attend à Edo. J'ai promis, c'est sacré : je dois tenir ma parole. Mais j'ai besoin de réfléchir avant et cela nécessite que je sois seul un moment. Sans compter que Goro et Hanzo ont besoin de vous. Ils sont nuls en affaires et le théâtre fera faillite s'ils essaient de le gérer tout seuls. Ils ont bon cœur mais la tête ne suit pas. Vous avez bon cœur, la tête bien faite et vous aimez le kabuki. Vous aiderez à former et à inventer ce style et je suis sûr que vous connaîtrez une belle réussite. Votre karma est ici, il n'est pas à courir les routes avec moi.

— Mais...

Kaze était déjà debout.

Momoko attrapa la statuette de Kannon.

— Laissez-moi au moins la garder en souvenir de vous !

Kaze tendit la main et la lui reprit avec douceur.

— Non. Je l'ai sculptée dans un but précis : en quittant la ville, je compte m'arrêter pour la déposer là où sont morts les *ninja*, afin qu'elle veille sur l'endroit et calme les âmes troublées de ceux que j'ai tués.

Voyant des larmes perler aux yeux de Momoko, Kaze lança sèchement :

— Ne pleurez pas ! C'est de la sensiblerie, et je déteste ça !

Momoko sécha ses pleurs avec sa manche de kimono et réussit à sourire, même si c'était un sourire de commande, comme sur scène.

— Je serai de retour dans quelques jours, déclara Kaze en glissant son sabre dans sa large ceinture. Je sculpterai quelque chose pour vous une prochaine fois. Un objet qui convienne mieux à une femme dotée de vos remarquables talents !

Le sourire de Momoko se métamorphosa.

— À la bonne heure ! conclut Kaze.

CHAPITRE XVIII

*Regarde en toi.
Arrête toutes pensées et soucis.
Entends battre ton cœur.*

Toyama enrageait. Il avait passé la matinée dans le bureau de sa propriété d'Edo, à rédiger des instructions pour les serviteurs de son fief natal et à écrire des messages à sa famille. Nulle part dans sa correspondance il n'évoquait ses angoisses concernant sa position auprès d'Ieyasu ni son désir de se distinguer au moment où d'autres, tels Yoshida, Honda et Okubo, semblaient prendre de l'ascendant dans le nouvel ordre qu'installait le shogunat d'Ieyasu.

Toyama attendait aussi avec une impatience inquiète des nouvelles des *ninja* qu'il avait chargés de tuer Matsuyama Kaze. Il comptait annoncer à Ieyasu la mort du rônin dès qu'il l'apprendrait, lui révélant alors qu'il avait embauché les *ninja*. Pourtant, rien ne venait malgré des jours d'attente.

Le seul réconfort de Toyama était de constater que Yoshida ne s'en tirait guère mieux, bien qu'il disposât de la puissance des troupes du shogun. Toyama se réjouissait à l'idée que la fouille de Ningyo-cho n'avait abouti à rien, malgré les efforts déployés par Yoshida, qui avait fait boucler le quartier et envoyé des soldats fouiller chaque maison, la moindre boutique, la plus petite ruelle.

Ragaillardi par cette pensée, Toyama avait décidé de s'offrir une promenade dans le jardin avant de terminer son courrier. Il faisait beau. Toyama avait ouï dire qu'Edo était chaud et humide en été, sinistre en hiver, mais cette journée de fin d'automne était magnifique. Les nuages dessinaient des tourbillons blancs sur la soie bleue du ciel et le seigneur goûtait le luxe d'un jardin à l'abri de l'agitation de la ville.

Toyama regagna son cabinet, reposé. Il trouva une lettre sur le bureau bas dont il se servait pour écrire. Pourtant, il n'y avait rien sur sa table quand il était sorti, juste quelques feuilles de beau papier, un bâton et une pierre à encre, des pinceaux en poil de renard.

Toyama appela : un des gardes postés dans le corridor fit coulisser la porte.

— Oui, seigneur ?

— Un domestique vient-il de déposer une missive ?

— Non, seigneur. Personne n'est passé dans le couloir.

Toyama congédia le garde d'un signe. Il s'agenouilla sur le coussin posé devant le bureau et prit la lettre. Sans enveloppe telle qu'on en utilisait pour le courrier officiel, elle était pliée serré, de façon à former une bande dont on avait fait un nœud décoratif portant la mention « seigneur Toyama » sur l'une des extrémités. Le nom était en *kanji* tracés avec un pinceau très fin, manié par une main expérimentée. Toyama défit le nœud lâche et déplia le papier. Il contenait un message en *hiragana* aux lignes sinueuses, écrites par la même personne et avec le même pinceau.

Au seigneur Toyama :

Cinq sont morts mais la cible reste en vie. Le contrat a été exécuté mais il a échoué.

La missive n'était pas signée mais Toyama savait d'où elle venait. Les *ninja* ! Il poussa un cri de frustration et de colère tel que le garde rouvrit la porte.

— Quelque chose ne va pas, seigneur ?

— Non ! Ferme cette porte, imbécile !

Le garde s'empressa d'obtempérer.

Ces manants de meurtriers ne s'en tireraient pas comme ça ! pestait Toyama. Il irait trouver Ieyasu, il lui expliquerait ce qui était arrivé, il lui dirait combien il avait dû payer. Et il solliciterait son concours pour aller exterminer ces assassins, ces espions. Dans le fond, ça ne l'étonnerait pas que l'attentat contre Ieyasu eût été un complot *ninja* : ça leur ressemblait bien de se cacher pour frapper au moment où la victime s'y attendait le moins. Il leur montrerait qu'on ne pouvait pas se moquer d'un Toyama ! Avec l'aide d'Ieyasu, il les traquerait jusqu'au dernier, il étriperait les femmes et les enfants avant de crucifier les hommes. On aurait beau supplier, implorer, rien ne l'empêcherait d'exercer une redoutable vengeance contre les *ninja*, de les faire disparaître de...

Les yeux de Toyama se fixèrent sur la lettre qui gisait, froissée en boule, dans le coin où il l'avait jetée. Une terrible pensée venait de lui passer par la tête.

— Garde ! beugla-t-il.

La porte coulissa instantanément. Le garde, qui ouvrait de grands yeux, effrayé par la conduite incompréhensible de son seigneur, répondit :

— Oui, seigneur ?

— Tu es sûr qu'il n'est venu personne dans mon cabinet ?

— Oui, seigneur. Nous sommes deux, on aurait certainement remarqué si quelqu'un était entré.

Toyama fui parcouru de frissons, il en avait la chair de poule.

— C'est bon, souffla-t-il.

Comme le garde le fixait, se demandant si son maître était possédé, Toyama le congédia d'un geste.

Possédé, il l'était. Possédé par la peur. Un *ninja* avait réussi à s'introduire chez lui, à déposer une lettre dans son bureau sans être vu ni entendu – cela pendant que Toyama était parti faire un petit tour dans le jardin. Il connaissait de nombreuses légendes sur la magie *ninja*. Mais même en dehors de cela, les *ninja* étaient incroyablement tenaces, il le savait.

Il se rappela la rumeur racontant comment Uesugi était mort. Un *ninja* avait creusé un tunnel sous son jardin, directement sous les lieux d'aisances proches du manoir. Le tunnel débouchait juste sous le trou du plancher de bois, dans la cavité qui recevait les excréments humains. Les *ninja* avaient rampé dans le tunnel et ils avaient attendu, des jours entiers dans l'obscurité et la puanteur, le moment

où le seigneur Uesugi viendrait se soulager. Les *ninja* lui avaient enfoncé un sabre dans le derrière et Uesugi, empalé, avait connu une mort atroce.

Les domestiques avaient d'abord cru que le seigneur Uesugi avait succombé à une sorte de terrible attaque, puis ils avaient vu le sang couler à flots de son postérieur. Les gardes d'Uesugi avaient plus tard découvert le tunnel et ils avaient pu reconstituer la manière dont leur seigneur avait été tué. Officiellement, on avait raconté qu'Uesugi était mort d'une attaque en allant aux cabinets mais six gardes s'étaient fait *seppuku* pour s'excuser de la réussite de l'assassinat. Du gâchis, songea Toyama, car, en dehors d'un *ninja*, qui irait imaginer une aussi terrible manière de tuer un homme ? Comment défendre un seigneur d'une telle agression ?

Si Toyama lançait une vengeance officielle contre les *ninja*, ceux-ci riposteraient sans aucun doute. Il aurait beau toujours se méfier avant d'utiliser les lieux d'aisances, rien ne pourrait le sauver de la vindicte des *ninja*, même des précautions aussi bizarres que celle-là. Il regarda la lettre froissée en boule et comprit : la curieuse façon de la déposer était destinée à servir d'avertissement.

Toyama s'approcha et ramassa la missive d'une main tremblante. Il l'ouvrit et ses yeux se fixèrent sur les mots : « Cinq sont morts. » Quel genre de démon était donc ce Matsuyama, capable d'occire cinq diables de *ninja* ?

*

Le démon Matsuyama était assis dans un pin et contemplait une fleur. Il avait marché la nuit entière et presque tout le matin. Edo et les villages environnants formaient une grande ville qui s'étendait de jour en jour, mais on pouvait malgré tout la fuir à pied. Une direction en valant bien une autre, Kaze s'était mis à marcher vers le Fuji-san, cette perfection coiffée de neige qu'on apercevait dans le lointain.

Après avoir traversé des fermes et des villages aux petites heures tranquilles du matin, il arriva à de riannes collines richement boisées. Voilà ce qu'il voulait.

Kaze pouvait goûter la saveur des arbres sur sa langue. Pour les pins ou les cèdres japonais, un goût entêtant de poix et de goudron. Le cerisier avait sa préférence avec son léger parfum qui imprégnait ses narines et diffusait son goût sucré jusqu'au bout de ses doigts.

Fidèle à une habitude d'enfance, il cueillit une fleur sauvage, puis grimpa dans un arbre qui avait une grosse branche parallèle au sol, et il s'y assit dans la position du lotus, le sabre sur les genoux. Il posa alors les yeux sur la fleur et y concentra son attention.

C'était un vieux truc. En se concentrant sur un objet donné, telle la fleur, on peut oblitérer le fatras qui encombre l'esprit. Quand on cesse de penser à quelque chose de particulier, on ne pense plus du tout – consciemment. Cet état d'absence d'activité mentale favorise les révélations et nourrit la compréhension. Il ouvre la conscience à des idées neuves, à des démarches et des intuitions nouvelles, issues du vaste univers de l'éveil plutôt que du cercle étroit du moi – celui dans lequel les pensées sont d'ordinaire enfermées.

Quand il estima avoir fini de contempler la fleur – au bout d'une minute, d'une heure ? Il n'aurait

su le dire –, il la laissa tomber et la regarda chuter vers le sol. Elle tournoya au gré du caprice de la brise. Comme nos vies, songea Kaze, tellement à la merci des circonstances, de la maladie, de la guerre et des actes des autres. La tête inclinée, l'âme au repos, il fixa le sol sans concentrer son regard sur quoi que ce soit. Il pratiqua le *kanki-issoku* : expiration complète par la bouche, en expulsant le souffle du fond du ventre, puis inspiration par le nez. Il médita, ouvrant son esprit aux solutions des problèmes qui se posaient à lui, se fiant aux ressources profondes de l'esprit plutôt qu'aux compétences limitées de l'intellect.

Il faisait nuit quand Kaze cessa de méditer. Il fut surpris de se retrouver dans le noir, sous un ciel constellé de points durs et brillants. Sa vigilance aurait été immédiatement alertée si l'on s'était approché de lui pendant qu'il méditait mais il avait été aveugle au passage naturel du jour à la nuit.

Kaze se laissa choir de son arbre et atterrit avec une légèreté féline. Il avait les muscles raidis par l'inactivité, mais moins que s'il n'avait pas maintenu une bonne posture de *zazen* sur son perchoir.

Il se trouva un coin d'herbe sous l'arbre et se serra dans son kimono. Tenant son sabre dans ses bras, il se coucha pour dormir, heureux d'être à nouveau en plein air, loin de la ville.

Les conclusions auxquelles il était parvenu sur la tentative d'assassinat d'Ieyasu étaient surprenantes, tout autant que son plan pour libérer la fille de sa dame du bordel Petite Fleur. C'est merveilleux, la façon dont les idées vous viennent quand vous vous mettez simplement en état de les recevoir ! songea-t-il avant de s'endormir.

CHAPITRE XIX

*Ce qui était au-dessus
se traîne maintenant au fond.
Bouleversement est la vie.*

— Ça rapporte, le jeu ?

Nobu sursauta en entendant la voix dans sa chambre mais, cette fois, il savait exactement où regarder. Le rônin était tapi dans le coin le plus sombre, comme l'autre jour, l'air détendu et à l'aise. Cette fois, son sabre était encore dans son fourreau et attendait sur le tatami à côté de lui.

— Comment êtes-vous entré ? s'étonna Nobu.

Kaze désigna la fenêtre et fit la grimace car la réponse lui semblait évidente.

Nobu posa la lanterne entre eux afin de mieux voir le rônin et il assit son gros corps sur le futon de taille démesurée.

— Pourquoi voulez-vous savoir si ça rapporte ?

— Parce que, pour la première fois de ma vie, j'ai besoin d'argent, répondit Kaze.

— C'est généralement ce qu'il y a de plus profitable, un tripot. Mieux que la fesse ou même que le vol. Avec la fesse, le client peut être rassasié et cesser de fréquenter le bordel. Alors que la soif du jeu ne peut jamais être étanchée. C'est mieux que le vol aussi parce qu'on finit avec tous les biens de ces imbéciles, alors qu'on n'en emporte qu'une partie quand on les cambrie. Sans compter qu'on crucifie les voleurs alors que le jeu ne vous vaut qu'une raclée. Qu'on peut même éviter si on sait quelles pattes graisser...

— Alors, cette maison rapporte beaucoup d'argent ?

— Pas autant qu'elle le devrait.

— Pourquoi ?

— Parce que Chef Akinari est gourmand. Aussi gourmand que les abrutis qui perdent tout ici. Quand un joueur gagne trop, Chef Akinari s'arrange pour le faire disparaître. Des rumeurs circulent, vous savez, et ça fait du tort au négoce. La plupart des gros joueurs ont cessé de venir ici et vont ailleurs. C'est pour ça que Chef Akinari s'intéresse à des trucs comme le tabac. Pas la peine de s'occuper de cette herbe de malheur ! Le chef prétend qu'elle apporte des tas de bienfaits pour la santé mais moi, je crois que c'est juste une autre saleté introduite au Japon par ces Européens qui sentent mauvais. Comme leur religion. Si Chef Akinari était un peu patient, la chance finit toujours par tourner, et le gros gagnant de ce mois-ci peut venir vous supplier de lui accorder un prêt le mois suivant. C'est ce qui fait d'un tripot une affaire si lucrative. Pas besoin de se lancer en plus dans le tabac.

— Pourquoi ne pas le lui signaler ?

Nobu hésita mais, comme il aimait bien le rônin, il décida d'être franc avec lui :

— Si un membre de la bande a l'air de vouloir prendre trop d'indépendance, Chef Akinari le fait disparaître aussi.

— On dirait qu'Akinari n'est pas un très bon patron !

Nobu haussa les épaules.

— Chef Nobu ferait peut-être un meilleur patron pour cette bande, suggéra Kaze.

Nobu sursauta mais il s'aperçut que le rônin ne plaisantait pas.

— Vous êtes un diable, Matsuyama-san ! Ce n'est pas sain de se mettre à nourrir de telles pensées. Et puis ce serait déloyal qu'un sous-fifre songe à prendre la place de son patron.

— Nobunaga s'est débarrassé d'Imagawa ; et Ieyasu, qui était un vassal d'Imagawa, s'est allié à lui pour leur avantage mutuel. Akechi, vassal de Nobunaga, a assassiné son seigneur. Hideyoshi a prétendu venger la mort de Nobunaga, pour finalement déloger les fils de Nobunaga en tant que chef de leur clan et souverain du Japon. Ieyasu était le principal daimyo d'Hideyoshi et maintenant, il est shogun. C'est assez banal de nos jours, un vassal qui remplace son chef.

— Et vous alors ? Avez-vous été loyal envers votre seigneur ?

— Eh oui, avoua Kaze. Mais je suis un peu vieux jeu. Ça ne veut pas dire que vous devez être pareil.

— Vous êtes un diable !

— Peut-être, mais un diable raisonnable, qui sait, Chef Nobu ?

— Chef Nobu... fit le gros homme, qui se répéta le nom plusieurs fois, savourant sa nouveauté.

La porte de la chambre de Nobu s'ouvrit. Le colosse parut surpris. Kaze observait la scène avec intérêt, attendant la suite. C'était une femme, une des servantes de la maison. Elle apportait un plateau avec une théière et deux tasses de thé fumant.

— J'ai vu que vous aviez des invités, Nobu-san, et j'ai pensé que vous aimeriez peut-être un peu d'*ocha*.

— Comment as-tu... commença Nobu.

Il n'eut pas le temps de finir sa question que la femme criait « Maintenant ! » et jetait le plateau en direction de Kaze.

Le rônin détourna le visage pour éviter de recevoir le liquide brûlant en pleine figure, mais il ne chercha pas à s'écarter de la trajectoire du thé, comme aurait fait quiconque. Il tendait la main pour saisir son sabre quand le thé lui éclaboussa le bras, lui brûlant la peau.

Dès que la femme eut jeté le plateau, elle poursuivit l'exécution du plan en plongeant sur l'étui du sabre de Kaze, de façon à emprisonner le bras et l'arme du rônin sous son corps.

Kaze ne put même pas la repousser : déjà la chambre était pleine d'hommes qui déferlaient sur le rônin avec la violence d'un tsunami.

Chef Akinari était assis sur une estrade, tel un noble, flanqué d'un *yojimbo*, un garde du corps, armé d'un sabre pour le protéger. Akinari avait lui aussi une arme glissée dans sa ceinture, et devant lui, sur le plancher, se trouvait Coupe-mouche, le sabre de Kaze.

Kaze avait les bras immobilisés par deux costauds. La seule autre personne présente était Nobu. Le bras du rônin lui cuisait à cause du thé mais, sinon, il n'avait guère que des bosses et des bleus.

— J'ai fait surveiller la chambre de Nobu, au cas où vous reviendriez lui parler, et je suis ravi que vous l'ayez fait ! déclara Akinari. Votre tête va me rapporter beaucoup d'argent ! Mais avant de vous livrer à Yoshida-sama pour toucher la récompense, j'estime qu'il est juste de régler nos comptes. Vous avez tué deux de mes hommes, la première fois que j'ai essayé de vous attraper.

— Je le déplore mais ça n'aurait guère été commode pour moi de perdre ma tête.

Akinari afficha son déplaisir.

— Je vais vous apprendre à me manquer de respect ! Nobu, frappe-le !

Nobu regarda Akinari et haussa les épaules. Se tournant vers Kaze, il souleva son énorme poing qu'il lui lança dans le ventre, produisant l'effet d'un bélier sur une porte de château fort. Le rônin s'efforça de reprendre son souffle.

— Comme je le disais, vous avez tué mes hommes. Ensuite, vous m'avez ridiculisé en me faisant croire que vous vous étiez enfui, alors que vous comptiez rester pour parler à Nobu.

Kaze regarda Nobu et lui chuchota :

— Il n'a pas confiance en vous. C'est pourquoi il a fait surveiller votre chambre. Akinari fait disparaître des hommes, avez-vous dit : vous êtes le prochain.

Le murmure de Kaze était presque inaudible, sous l'effet du coup de Nobu.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Akinari, qui ne pouvait pas suivre.

— Juste des âneries, chef.

Akinari eut un ricanement dédaigneux.

— Ensuite, vous m'avez ridiculisé face au seigneur Yoshida en vous sauvant de chez le marchand. Ça m'a coûté mille *ryo*. Enfin, votre tête va m'en rapporter dix mille, alors c'était peut-être le meilleur dénouement possible.

— Vous ne verrez pas un sou de cette fortune, souffla Kaze à Nobu.

— Qu'est-ce qu'il dit ? s'enquit Akinari, agacé.

— Encore des âneries.

Akinari s'adressa aux hommes qui immobilisaient Kaze :

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Que vous n'avez pas confiance en Nobu, chef, répondit l'un d'eux.

Akinari se tut un moment et reprit :

— Nobu, c'est louche que cet homme ait voulu te parler à deux reprises. Maintenant, tu peux prouver ta loyauté en te chargeant de le tabasser avant qu'on prenne sa tête.

Nobu acquiesça et envoya un nouveau coup, dans le flanc cette fois. Kaze s'attendait presque à entendre craquer une côte mais il ressentit juste de la douleur.

— Regardez-le donc ! haleta Kaze. Il n'a pas confiance, en vous. Vous serez bientôt aussi mort que moi.

Pourquoi te contentes-tu de taper sur le corps ? lança Akinari. Pourquoi pas sur le visage ?

— Je veux que Yoshida-sama puisse le reconnaître quand vous apporterez sa tête pour toucher la récompense. Les coups au corps peuvent faire tout aussi mal.

— Balivernes ! Fracasse-lui la figure ! Et vite !

— Il vous met à l'épreuve, fit Kaze, qui sourit à Nobu malgré la douleur. Il veut s'assurer que nous ne sommes pas amis.

— Je vais lui montrer que ce n'est pas le cas ! s'écria Nobu en visant la figure du rônin avec soin.

— Chef Nobu ! souffla Kaze.

Nobu hésita un instant avant de lancer son poing de toutes ses forces. Le coup passa à côté du visage de Kaze et s'écrasa en plein sur la joue d'un des deux gardes qui maintenaient le rônin. Cette fois, on entendit l'os craquer et le sbire, surpris, s'écroula aussitôt.

Avec une grâce qui semblait impossible pour un malabar comme lui, Nobu plongea vers Chef Akinari. Celui-ci et son *yojimbo* se hâtèrent de dégainer, pourtant Nobu ne cherchait pas à s'approcher du propriétaire du tripot : il ramassa le sabre de Kaze par terre et roula pour le lancer au rônin.

Kaze l'attrapa de sa main libre. Sans dégainer, il abattit son arme sur la tête du garde qui le retenait encore et, dès que l'étau se desserra, il dégagea son bras d'un coup sec et saisit le fourreau.

Il dégaina sa lame et la pointa dans la position « qui vise le pied », juste à temps pour parer un coup d'Akinari qui menaçait Nobu encore étendu par terre. La lame du chef arrivait tout près du visage de Nobu quand Kaze l'arrêta. Les yeux du colosse s'agrandirent au moment où les deux rubans d'acier se croisèrent à moins d'un pouce de sa peau. Le fracas du métal emplit la petite pièce et Nobu profita du bref sursis pour s'éloigner d'Akinari et du *yojimbo* en roulant sur lui-même.

Le *yojimbo* bondit devant Akinari et attaqua Kaze, levant son arme pour lui asséner un coup sur la tête. Kaze ne pouvait pas parer le coup puisqu'il tenait encore son sabre près du sol après avoir protégé Nobu, alors il imita le colosse et plongea à son tour, puis roula de côté tandis que l'éclair de

la lame le fêlait. Alors il pourfendit la poitrine et le ventre du *yojimbo*.

Le garde du corps poussa un cri de douleur et recula en titubant avant de s'écrouler. Kaze acheva sa roulade au moment où Akinari se précipitait sur lui. Accroupi, il tendit son sabre et arrêta la lame d'Akinari. Le chef levait les bras pour un second coup tandis que Kaze se redressait. Et le rônin tua le propriétaire du tripot d'un coup classique en diagonale qui trancha le cou et les épaules d'Akinari.

Le souffle laborieux, Kaze lança un œil vers Nobu, qui se relevait péniblement, et regarda autour de lui.

— Quel fouillis ! constata-t-il.

Montrant Akinari, il ajouta :

— Il va vous falloir un cercueil ! Sinon deux, rectifia-t-il en voyant le *yojimbo*, les mains sur sa blessure, blême sous l'effet du choc.

Kaze s'approcha du garde du corps pour voir s'il fallait lui porter le coup de grâce. Le *yojimbo* déchargea le rônin de la décision en cessant de respirer. Kaze constata que les deux autres étaient encore inconscients.

— Je crois que nous nous porterons tous mieux maintenant qu'Akinari a rejoint le grand vide. Il va se réincarner, mais il risque fort de revenir sous la forme d'un moustique particulièrement agaçant, vu la vie qu'il a menée. Mais je regrette la mort du *yojimbo* : il ne faisait que son travail. Dommage qu'il n'ait pas été moins efficace, je n'aurais pas eu à le tuer.

— J'ai dit que vous étiez un diable, et c'est vrai ! Chef Akinari me soupçonnait à cause de cette habitude que vous avez prise de vous glisser en douce dans ma chambre pour me parler. Et maintenant, il est mort !

— Mieux vaut lui que vous ! releva Kaze. Chef Nobu ! ajouta-t-il.

Nobu se gratta la tête et sourit :

— Vous avez raison, je suppose. Vous n'en êtes pas moins un diable mais il se pourrait que tout le monde trouve son avantage à la situation. Sauf Akinari et le *yojimbo*, évidemment.

— Et le reste des hommes d'Akinari ?

— Ce sont les miens, maintenant. Ces deux-là sont encore dans le brouillard et le *yojimbo* est mort. À part vous et moi, nul ne sait ce qui s'est passé ici. Je peux raconter que j'ai glissé, que le coup a atteint la mauvaise cible et que vous avez réussi à vous libérer et à tuer Akinari et son garde du corps. Personne ne s'opposera à moi si je prends les choses en main et que je rejette toute la responsabilité sur vous. Si ce gars-là, fit-il en désignant du menton celui que Kaze avait assommé, ose raconter que je vous ai lancé votre sabre, il le regrettera ! Aux yeux de la bande, ce sera vous le coupable.

— Ravi de pouvoir vous rendre service, Chef Nobu.

— Maintenant, à mon tour : vous avez besoin d'argent ?

— Oui. Ainsi que d'un coup de main pour une ou deux choses.

— De l'argent, il y en aurait des tas si je pouvais livrer votre tête au seigneur Yoshida ! lança Nobu avec un sourire pour montrer qu'il plaisantait.

Kaze sourit aussi.

— Comme je l'ai dit à feu Chef Akinari, ce serait malcommode de perdre ma tête en ce moment. Avec de l'argent et de l'aide, je pourrais achever ma quête et découvrir qui a vraiment tenté d'assassiner Ieyasu.

Nobu s'assit sur l'estrade qu'occupait récemment Akinari. Ignorant les gardes inconscients et les cadavres, il suggéra :

— Dites-m' en davantage...

CHAPITRE XX

*Écraser une fleur neuve.
Y trouvez-vous tant de plaisir ?
Acte dépravé.*

— Irasshai !

Le domestique accueillit le visiteur à la porte du bordel Petite Fleur avec un cri enthousiaste. Et avec un regard qui l'examinait en détail, car c'était un étranger.

Sans être somptueusement vêtu, l'inconnu était bien habillé, dans le style des marchands ; il avait une trentaine d'années, des épaules et des bras musclés. C'était un homme du commun car il ne portait pas de sabre. Dehors, l'encre de la nuit avait noirci la rue. Des lanternes brillaient d'un vif éclat, suspendues à la façade de certains établissements pour signaler qu'ils étaient ouverts et pour guider les clients vers la porte. Au Petite Fleur, pourtant, l'entrée ne se repérait qu'à la lumière qui sortait discrètement par la porte.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Il paraît que cette maison offre de quoi satisfaire, euh, des goûts spéciaux. Le goût pour le frais. Pour la jeunesse.

— Euh, oui, en effet. Cependant, vous devez comprendre que cette sorte de distraction est fort coûteuse. Je ne doute pas que votre respectable personne soit très prospère mais comme c'est la première fois que vous nous honorez de votre présence, je tiens à vous signaler qu'une soirée peut coûter très cher.

Le marchand plongea la main dans une manche et en tira une bourse. Il en versa une partie dans sa paume et les yeux du serviteur s'illuminèrent à la vue de l'or :

— Bienvenue ! Soyez le bienvenu !

Le domestique fit coulisser une porte intérieure. Un garde posté là leva aussitôt les yeux, prêt à intervenir. Le domestique le rassura d'un geste et lui demanda d'aller chercher la propriétaire car un visiteur important – c'est-à-dire riche – venait de se présenter.

Quelques minutes plus tard arrivait une femme en kimono fantaisie noir et jaune, avec deux jeunes servantes dans son sillage.

— Je m'appelle Jitotenno, annonça-t-elle en s'asseyant sur le tatami.

Elle s'inclina si bas que sa tête toucha le sol. La posture était humble mais la femme non, suspecta le visiteur. Son nom, choisi à son entrée dans le monde flottant de la prostitution et du divertissement dans lequel peu de gens usent de leur véritable identité, était celui d'une impératrice qui avait régné sur le Japon mille ans auparavant.

Les servantes aidèrent le visiteur à enlever ses sandales et ses socquettes, qui semblaient neuves,

lui lavèrent les pieds et lui remirent ses *tabi*. Pendant ce temps-là, la propriétaire du lieu roucoulait, faisait la conversation avec le nouveau venu et se répandait en flatteries.

Kaze était donc là en client. Après avoir reçu de l'argent de Nobu, il était rentré au théâtre ; le colosse avait proposé de le loger au tripot mais le rônin avait jugé bon de ne pas trop exposer Nobu à la tentation et avait déclaré qu'il se débrouillerait. Il n'avait pas envie d'être décapité par Chef Nobu. Il s'était assuré qu'on ne le suivait pas sur le chemin de chez Hanzo et Goro.

Au théâtre, les retrouvailles avec Momoko furent arrosées de pleurs – de la part de la jeune fille, du moins. Goro et Hanzo semblaient heureux de le revoir, ce qui l'étonna. Kaze passa les costumes en revue mais ne trouva rien qui lui parût convenir au rôle qu'il allait jouer. Il donna de l'argent à Momoko pour qu'elle lui achète des vêtements de marchand.

Puisque le bordel Petite Fleur était une forteresse, la meilleure façon d'y entrer était par la porte. Pour cela, Kaze aurait besoin d'argent. Avec de l'argent, les barrières tomberaient et il pourrait s'introduire dans la place et découvrir qui y vivait.

— C'est une grande chance que l'honorable visiteur arrive maintenant, déclara Jitotenno. Nous sommes sur le point d'avoir une présentation.

— Une présentation ?

— L'occasion pour nos hôtes respectés de voir les enfants et de choisir celui ou celle avec qui ils aimeraient passer du temps. Vous imaginez bien que nos clients exigent de la fraîcheur et de la nouveauté. Et comme nous tenons à avoir un établissement de la plus haute qualité, j'ai de nombreux agents qui cherchent des orphelins et d'autres enfants, de sorte que nous en avons toujours de nouveaux à proposer.

Kaze avait mal au cœur à la pensée de ce défilé de chair fraîche qu'on amenait régulièrement au Petite Fleur, et plus encore à l'idée que l'enfant qu'il cherchait avait peut-être déjà été envoyée ailleurs.

On le conduisit à une véranda donnant sur une cour intérieure à ciel ouvert. C'était ainsi que l'air et la lumière pénétraient dans la maison, comme Kaze s'en était douté. Trois autres hommes étaient déjà assis là, confortablement installés sur des *zabuton* et buvant du saké que leur servait une fillette. Des torches éclairaient la cour tapissée de sable blanc artistiquement paysagée avec des rochers et des plantes vertes.

Kaze se vit offrir un siège confortable et une soucoupe de saké. Il adressa un salut poli aux trois autres clients qui en firent autant mais ne dirent mot. Apparemment, ce n'était guère un lieu où les adultes conversaient volontiers.

La présentation commença.

Jitotenno se dirigea vers la gauche de la cour et fit coulisser une cloison *shoji* qui révéla deux musiciens. L'un d'eux se mit à frapper un tambour *shime daiko*, tandis que l'autre agitait un bâton orné de clochettes, en rythme avec son collègue.

Jitotenno gagna le fond de la cour et ouvrit un autre *shoji* : une demi-douzaine d'enfants se déversa

d'une pièce. Trois filles et trois garçons qui pouvaient avoir entre sept et neuf ans, estima Kaze. Deux garçons se lancèrent dans une imitation de combat avec de minces bambous, tandis que le troisième s'affairait avec un cerf-volant, même s'il était évident qu'il ne pourrait pas le faire voler dans cette cour minuscule. Deux fillettes s'agenouillèrent dans le sable et se mirent à jouer avec une ficelle pour créer des figures, et la troisième faisait rebondir un volant sur une batte d'*oibane* purement décorative.

Normalement, le spectacle d'un groupe d'enfants qui s'amuse aurait réjoui le cœur de Kaze, malgré une pointe de tristesse car il avait perdu ses propres petits dans la guerre qui avait fait d'Ieyasu le shogun. Mais en l'occurrence, ces jeux sans aucune spontanéité et sans rires ne lui inspirèrent que de la tristesse. Un spectacle savamment répété en vue d'étaler de la chair humaine.

Kaze étudiait attentivement le visage des fillettes. Il n'avait pas vu la petite depuis des années mais aucune d'elles ne ressemblait même vaguement à son seigneur ou à sa dame. Son moral déjà bas à la vue d'un tel étalage chuta encore en constatant l'absence de celle qu'il recherchait. Pour la première fois en près de trois ans de quête, Kaze était découragé.

Observant les trois autres clients, il dut se faire violence pour ne pas laisser transparaître sa répulsion. Ces hommes avaient les yeux fixés sur les enfants – deux sur les filles, un sur les garçons. Une lubricité sans mélange se lisait sur leurs figures, le genre d'appétit de l'adolescent soûl qui va au bordel pour perdre sa virginité. Kaze était écoeuré de voir de telles expressions chez des hommes qui regardent des petits.

Il considérait que, passé le stade du bambin, un enfant était une personne dont on attendait qu'elle travaille, qu'elle apprenne et qu'elle contribue à la marche de la maisonnée, surtout dans les milieux campagnards, qui étaient la majorité. Néanmoins, même si l'enfant était une personne, il y avait beaucoup de choses qu'il ne pouvait pas faire avant d'avoir acquis l'expérience des ans. Une jeune fille pouvait être mariée à quatorze ans, mais à l'âge des petits présents dans la cour, on était en principe à des années des mystères du sexe. Comment des adultes pouvaient-ils voir des partenaires sexuels en des êtres impubères ? Cela dépassait l'entendement de Kaze.

Jitotenno, qui s'était placée sur la droite de la cour, leva la main et les musiciens cessèrent de jouer. Les enfants lâchèrent aussitôt leurs jouets et s'assirent sur le sable, avec un ensemble qui était visiblement le fruit de répétitions.

— Maintenant, honorés visiteurs, j'aimerais vous présenter la plus délicate des fleurs du Petite Fleur. Le clou de notre spectacle depuis des années : Petit Chrysanthème, *Kiku-chan* !

D'un geste théâtral, elle fit coulisser un *shoji* et une fillette gracile apparut sur la véranda. Elle portait un kimono de soie de la plus belle qualité, d'un rouge sombre orné d'un motif de chrysanthèmes jaunes et blancs, avec un obi assorti. Elle avait les cheveux coiffés comme pour se rendre dans un sanctuaire le jour du Nouvel An.

Le souffle de Kaze s'arrêta : le visage était l'image enfantine de celui de la dame ! Les mêmes joues lisses, la même petite bouche, les mêmes sourcils délicats qui soulignaient les yeux à la perfection. Mais ces yeux n'étaient pas ceux de la dame, toujours vivants et pétillants de joie. Le regard de cette enfant, sa fille, était terne et sans vie. Elle paraissait distante et renfermée, comme si

elle espérait se soustraire à son existence présente en se retirant dans un endroit secret en elle-même. C'était, en plus jeune, le visage que Kaze avait donné aux Kannon qu'il sculptait pour soulager les morts, mais sans la grâce paisible ni la tranquillité.

Kaze l'avait retrouvée !

Si seulement il avait apporté son sabre ! Il aurait été obligé de s'en défaire en entrant dans le bordel, mais au moins sa lame n'aurait pas été loin au cas où il déciderait de renoncer à son plan et de se battre. Il y avait sans doute des sbires quelque part dans la maison mais il n'en avait cure. Personne ne l'empêcherait de sauver cette enfant, maintenant qu'il la savait là.

De sa large ceinture obi, Kiku-chan tira un *shakuha-chi*, une flûte de bambou, et la porta à ses lèvres. Elle se mit à jouer une lente mélodie plaintive qui jaillit dans la cour avec une puissance surprenante. La musique emplit l'espace, déborda par-dessus les murs et s'envola dans le vaste ciel. Kaze sentit de nouveau son souffle s'arrêter.

C'était la mélodie qu'il avait entendue la nuit où il avait couché au théâtre. Lente, lancinante, d'une ineffable tristesse. Grâce à cette musique qui flottait sur les toits, tout juste audible au théâtre, de l'autre côté du pâté de maisons, Kaze était entré en contact avec la fille de sa dame. Sans même le savoir ! Des larmes lui perlèrent aux yeux.

Kiku-chan continua à jouer pendant quelques minutes, puis elle remit sa flûte dans son obi, adressa une profonde révérence aux spectateurs de la véranda et rentra dans sa chambre. Jitotenno referma le *shoji*.

C'était le signal : les autres enfants quittèrent la cour et se mirent en rang sur la véranda d'en face, d'où les clients pourraient facilement faire leur choix. Kaze regarda les petits visages et lut de l'appréhension et même de la crainte dans leurs yeux, en dépit des sourires figés.

Jitotenno s'avança vers les quatre hommes et s'inclina très bas.

— J'espère que vous avez vu quelqu'un qui agrémentera votre séjour dans cette maison.

— Je prends la joueuse de flûte, déclara un homme sur-le-champ.

Jitotenno exécuta une nouvelle courbette.

— À cause de sa grande beauté et de son raffinement, Kiku-chan coûte quatre fois le prix des autres filles.

— Je la prends quand même.

— Je double la somme ! lança Kaze.

Les yeux de Jitotenno s'élargirent légèrement, puis son regard se reposa sur le premier client.

— Je suis prêt à payer un peu plus si vous me faites crédit, déclara-t-il.

Kaze sortit sa bourse et la fit tinter. Normalement, jamais il n'aurait eu un geste aussi grossier, mais il sentit qu'il était convenable en pareille compagnie.

Alléchée par la perspective du pactole, Jitotenno répondit au premier amateur de jeune chair :

— Je vous consentirai un rabais sur la compagnie d’une des autres fillettes et je veillerai à ce que vous passiez la nuit avec *Kiku-chan* à votre prochaine visite. J’espère que cela vous convient. Après tout, *Kiku-chan* n’est pas vierge malgré les apparences ; vous ne perdrez donc aucun avantage en laissant ce monsieur avec elle cette nuit. En fait, vous aurez droit à un double plaisir – avec *Kiku-chan* et avec une de ces adorables enfants et vous aurez fait des économies ! J’espère que la solution vous agréée.

Le client ne goûtait guère l’arrangement, mais il en comprit la logique et émit un grognement pour signifier qu’il acceptait l’offre.

Kaze se leva et Jitotenno lui fit traverser la cour jusqu’à la porte de *Kiku-chan*. Elle ouvrit la cloison. Dans la chambre éclairée par deux lanternes de papier, un futon attendait déjà sur les tatamis, ainsi qu’un petit *hibachi* avec une bouilloire et plusieurs flacons de saké. Assise sur le futon, les mains sur les genoux, *Kiku-chan* avait l’air toute petite et très vulnérable. Elle regarda vers la porte et son visage afficha la résignation : elle avait un « invité » pour la nuit, peu importait qui il était.

— Pour votre sécurité, honorable visiteur, nous avons des gardes qui surveilleront la porte pendant toute la nuit.

On avertissait Kaze de ne pas s’aviser d’essayer de filer sans payer.

— Vous pouvez agir à votre guise avec l’enfant mais – pardonnez-moi de le signaler – si vous l’estropiez ou si vous la tuez, vous nous serez redevable d’une somme compensant la perte de ses services ou sa disparition. En dehors de cela, je vous souhaite beaucoup de plaisir avec elle.

Elle introduisit Kaze dans la chambre et referma la porte derrière elle.

Kiku-chan examinait l’arrivant. Elle n’en était plus à avoir peur des visiteurs, elle tâchait simplement d’évaluer leur brusquerie.

Kaze s’assit sur le tatami à une distance suffisante pour que la petite se sentît en sûreté.

— Voulez-vous du saké ? proposa-t-elle.

— Non.

Elle resta silencieuse, attendant la suite.

— Vous souvenez-vous de moi, *Kiku-chan* ?

— Vous ai-je déjà reçu ?

— Non. Cela date d’avant que vous vous appeliez *Kiku-chan*, précisa-t-il, prononçant son vrai nom. Du temps où vous étiez petite, avec votre mère.

Elle parut surprise mais répondit :

— Je m’appelle *Kiku-chan*. La fillette dont vous avez cité le nom est morte. Sa mère aussi. Son

clan aussi. Elle n'a plus personne. *Kiku-chan* est en vie au moins, même si elle n'a plus personne.

— Ce n'est pas vrai, *Kiku-chan*. Vous m'avez, moi. Votre mère m'a envoyé pour vous retrouver.

— Ma mère est morte !

— Je le sais. Mais avant de mourir, elle m'a demandé de vous sauver.

Maintenant, l'enfant avait l'air effrayé : on lui avait raconté tant de mensonges ces dernières années qu'elle avait le bon sens de ne pas croire celui-là.

— C'est vrai. Je vais vous faire sortir d'ici.

— Comment ?

— Cela, je ne peux pas vous le dire. Mais ce sera bientôt. Ayez confiance en moi.

L'expression de *Kiku-chan* montrait clairement qu'elle ne se fiait à personne.

— Pourquoi ne pas essayer de dormir ? suggéra Kaze. Il se passera peut-être quelque chose demain.

La petite fille se leva, l'air entendu, et commença à enlever son fastueux kimono.

— Gardez celui que vous portez dessous, recommanda Kaze.

Kiku-chan parut intriguée mais s'exécuta. Quand elle eut retiré l'obi très élaboré, le kimono et les épingles décoratives piquées dans sa chevelure, Kaze ajouta :

— Maintenant, dormez. Ne vous inquiétez pas, personne ne viendra vous toucher ou vous faire du mal cette nuit.

Comme un automate, la fillette se glissa sous les couvertures, posa la tête sur le petit bloc de bois faisant office d'oreiller, qui était flanqué d'un autre, plus grand, à l'usage d'un adulte. La tension qui habitait son cou et ses épaules se voyait et Kaze entendait à sa respiration qu'elle ne dormait pas. S'attendait-elle à ce qu'il la violente dans son sommeil ? Quel homme pouvait commettre pareil forfait ? Kaze resta à veiller sur elle et, finalement, le souffle de *Kiku-chan* devint plus régulier et l'enfant s'assoupit.

Une fois pendant la nuit, la petite se réveilla en criant et en agitant les bras, comme si elle essayait de repousser quelqu'un. Kaze, qui ne dormait pas, décida que le mieux était de rester immobile, sans tenter de la toucher ou de la réconforter. Elle se dressa sur son séant et regarda autour d'elle. Apercevant Kaze, elle éprouva un instant de peur avant de se rappeler qui il était. Puis elle retrouva sa maîtrise glacée et, sans un mot, elle s'étendit de nouveau et referma les yeux.

Au matin, l'enfant se réveilla et s'assit, posant sur Kaze ses grands yeux méfiants. Pendant ses années d'errance, Kaze avait concentré sa pensée sur la quête de la petite, sans se demander ce qui se passerait quand il la découvrirait. C'était en partie parce qu'il n'était pas sûr d'y parvenir : il pouvait s'imaginer errant sans fin sur les chemins du Japon, jusqu'au jour où il serait trop affaibli par l'âge ou se ferait tuer. Mais en partie aussi parce qu'il n'était pas dans sa nature d'échafauder des

quantités d'éventualités qui risquaient de ne jamais se produire. Maintenant qu'il avait retrouvé la petite, Kaze comprenait que les possibilités en germe dans l'avenir pouvaient devenir réalité et qu'il lui faudrait envisager un fardeau neuf : comment protéger et guérir une enfant abîmée ?

Un bruit de pas parvint de la véranda. Kaze se hâta de déranger son côté du futon pour donner l'impression qu'il y avait dormi. Un coup discret fut frappé à la porte :

— *Sumimasen ! Ohayo gozaimasu !* Bonjour ! Peut-on entrer ?

— Entrez, répondit Kaze.

Jitotenno et une servante se tenaient à la porte. La domestique apportait un plateau chargé d'un petit déjeuner roboratif : de la soupe au miso, du riz et un poisson grillé.

— J'espère que vous avez passé une nuit merveilleuse, dit Jitotenno.

— Très satisfaisante, répondit Kaze.

— Excellent. La domestique va vous servir votre déjeuner. Je vais emmener Kiku-chan et je reviendrai quand vous aurez terminé.

Kaze regarda la fille de sa dame, appréhendant de la laisser disparaître de sa vue au moment où il l'avait enfin retrouvée. Jitotenno vit là le regard d'un amant à son aimée et, prenant Kiku-chan par la main, elle sortit avec elle. Kaze s'assit et déjeuna, réfléchissant à la suite des événements.

Jitotenno revint quand il eut fini de manger et annonça :

— Maintenant, si l'estimé visiteur voulait bien honorer sa note...

— Naturellement, répondit Kaze en lui tendant une bourse pleine de pièces.

Jitotenno prit l'argent avec une courbette et sortit. Kaze ne se leva pas. Jitotenno ne tarda pas à revenir : un noir nuage assombrissait son visage peint.

— Il doit y avoir erreur, protesta-t-elle. La plupart des pièces sont en cuivre, il n'y a que trois pièces d'or là-dedans. Vous aviez dit que vous payeriez le double pour les services de Kiku-chan et la somme que vous avez là ne couvre même pas son tarif normal !

— Je suis navré, c'est tout ce que j'ai.

— Entrez ! lança Jitotenno à deux sbires musclés à l'air méchant. Battez-moi ce chien ! ordonna-t-elle sèchement. Et jetez-le dans la rue quand vous aurez fini. Et si jamais il revient, tuez-le !

Elle partit alors que ses hommes commençaient à frapper Kaze à coups de poing et de pied. Le rônin ne fit rien pour se défendre en dehors de se protéger la figure. Les costauds étaient forts mais pas très habiles ; Kaze s'en tirerait avec de vilains bleus. Il se contenta de rester assis sur le tatami et de supporter une raclée qu'il aurait pu interrompre facilement, même sans sabre.

Quand enfin les brutes se fatiguèrent de jouer du poing et du pied sur Kaze, elles le remirent debout sans ménagement et le traînèrent jusque dans la rue, lui administrant une dernière série de coups sous les yeux des boutiquiers et des passants qui s'arrêtaient pour voir le spectacle. Leur besogne

terminée, les sbires s'adressèrent à la foule : « Cet homme n'avait pas de quoi payer sa note ! », avant de rentrer au Petite Fleur. L'un d'eux ramassa les sandales de Kaze et les lança par la porte. Elles frappèrent Kaze qui se relevait au milieu de la rue poussiéreuse.

Kaze chaussa ses sandales. Des curieux s'attardaient, attendant la suite du divertissement. Quand Kaze fut prêt à repartir, il se dressa devant le bordel et lança d'une voix forte :

— En dépit de ces adieux grossiers, je remercie Jitotenno de son hospitalité, bien utile à un homme dans ma situation, même si elle m'a jeté à la rue quand j'ai été à court d'argent !

Se frayant un passage parmi les badauds, il s'éloigna. Un peu plus tard, il s'arrêta pour ajuster ses sandales et en profita pour parler à un colosse qui se tenait à l'entrée d'une boutique. C'était Nobu.

— La fillette est bien là. Elle s'appelle Kiku-chan.

Kaze continua son chemin, s'efforçant de repousser la douleur consécutive à la correction qu'il avait reçue.

*

— C'est à moi qu'il faudrait confier cette tâche ! lança Honda, qui n'était décidément pas homme à mâcher ses mots.

Ieyasu, Okubo, Toyama et Yoshida étaient à nouveau réunis afin d'apprendre où en étaient les recherches pour débusquer l'auteur de la tentative d'assassinat.

— Il y a des jours que Yoshida-san tente de retrouver un seul homme, mais en vain, reprit Honda. Il a même mobilisé des centaines de soldats pour fouiller tout Ningyo-cho, sans résultat. Le lendemain matin, cinq *ninja* ont été retrouvés morts dans ce quartier, preuve que le meurtrier doit avoir une bande importante dans le coin, mais Yoshida-san n'a pas réussi à la découvrir. Aucun homme seul ne peut tuer cinq *ninja* ! Il est temps de laisser quelqu'un d'autre essayer. Aussi longtemps que l'assassin est en liberté, Ieyasu est en danger. Yoshida-san a eu sa chance et il a échoué. Maintenant, laissez-moi agir, Ieyasu-sama !

Ieyasu n'eut pas le temps de se prononcer : Niiya se présenta à la porte et mit un genou en terre, selon l'étiquette militaire. Le shogun parut étonné.

— C'est Niiya, expliqua Yoshida, mon capitaine en chef. Qu'y a-t-il, Niiya ?

— Je vous demande pardon d'interrompre un conseil aussi important mais j'ai une nouvelle qui ne peut pas attendre. Le rônin, Matsuyama Kaze, a été repéré. Nous savons où il s'est caché jusqu'à présent.

— Où ça ? s'exclama Yoshida, excité.

— À Ningyo-cho, comme vous l'aviez suspecté, Yoshida-sama.

Yoshida lança un regard triomphant en direction de Honda.

— Le chien se cachait dans un bordel qui a pour spécialité de fournir des enfants aux clients.

— Un assassin doublé d'un dépravé ! grogna Honda.

— Il était à court d'argent, apparemment, et ils l'ont jeté dehors ce matin. Nous avons déjà fermé le bordel et arrêté tous ceux qui s'y trouvaient.

— Bien, bien ! s'exclama Yoshida. Ieyasu-sama, je vous prie de m'excuser, je voudrais aller m'occuper de cela et superviser en personne l'interrogatoire des habitants du bordel.

D'un geste de la main, Ieyasu accorda sa permission à Yoshida, qui partit avec Niiya. Ce dernier répéta ses excuses pendant qu'ils traversaient les couloirs de la résidence du shogun :

— Navré de vous avoir interrompu, Yoshida-sama !

— Vous n'auriez pas pu mieux tomber ! Honda s'apprêtait à reprendre l'enquête. Après le soin que nous avons mis à tout organiser, ç'aurait été dommage que ce vieux chien nous arrache la victoire au dernier moment ! Okubo est resté étrangement silencieux, surtout quand on connaît les griefs personnels qu'il a contre ce Matsuyama. Toyama, lui, est un imbécile. Honda est le seul qui risque de me donner mauvaise mine dans cette affaire, alors que nous sommes si près de capturer ce Matsuyama. Quand a-t-il quitté le bordel ?

— Ce matin. Ces abrutis ont tourné son expulsion en spectacle. Des tas de gens y ont assisté et tous confirment que l'homme en question correspondait au signalement de Matsuyama.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Par un de nos informateurs, du milieu du jeu. Il travaillait pour celui qui nous a indiqué que Matsuyama habitait chez le marchand de légumes. Son patron a eu un accident et c'est lui qui a pris la tête de la bande. Il veut se remettre en bons termes avec nous pour qu'on laisse sa maison de jeu tranquille.

— Que disent les gens du bordel ?

— Ils prétendent que Matsuyama n'a passé là qu'une seule nuit, qu'il n'a pas payé sa note et que c'est pour cela qu'ils l'ont battu et jeté dehors.

— Vous les croyez ?

— Non. Matsuyama se cache depuis des jours, il a forcément un endroit en ville et ce bordel semble parfaitement convenir.

— Les avez-vous déjà torturés pour voir s'ils changent de chanson ?

— Non, Yoshida-sama. J'ai cru bon de vous attendre.

— Parfait. Je forcerai ces chiens à m'avouer la vérité, même si je dois les tuer ! Il faut absolument que je retrouve ce Matsuyama, sinon Honda sera le daimyo le plus important du nouveau gouvernement d'Ieyasu.

— Je me suis dit que j’allais vous épargner un trajet.

Nobu sursauta, pivota et se trouva nez à nez avec un *komuso* qui le talonnait, ou plutôt avec son couvre-chef aux allures de panier. Le *komuso* souleva la corbeille : c’était Kaze !

— Vous ! Vous arrivez toujours en douce pour me surprendre. Pourquoi faites-vous ça ?

Kaze eut un petit sourire.

— *Gomen nasai*, excusez-moi. Je suis natif de l’année du Singe et j’ai un penchant pour l’espièglerie. Je prends même plaisir à me percher dans les arbres ! Je n’y peux rien. Aussi, j’aime bien vous voir bondir : c’est extraordinaire, un homme de votre gabarit capable d’une telle légèreté !

Il remit le panier en place pour masquer son visage.

Kaze regarda la frêle silhouette qui marchait au côté de Nobu, en kimono bleu vif, les cheveux légèrement en bataille car personne ne l’avait préparée ce matin-là.

— Bonjour, *Kiku-chan* ! Je vous avais bien dit que je vous tirerais de là !

Kiku-chan considérait l’étrange personnage d’un œil soupçonneux. Elle ne lui rendit pas son salut.

— Je croyais que nous devions nous retrouver au temple, déclara Nobu.

— En effet. Mais je me suis dit que je vous éviterais quelques pas.

De fait, Kaze avait raisonné ainsi : au cas où Nobu aurait succombé à l’attrait de la récompense, il lui sera plus difficile de me tendre une embuscade si je le retrouve à l’improviste sur le chemin du temple.

— Elle est ici, comme vous pouvez le voir.

— Très bien. Avez-vous eu des difficultés ?

— Non. Les soldats de Yoshida étaient si contents d’apprendre que vous aviez séjourné au Petite Fleur qu’ils m’auraient volontiers donné tous les enfants, si je l’avais demandé. Ils étaient ravis de me laisser emmener *Kiku-chan*. Maintenant, ils me prennent sûrement pour un dépravé ! ajouta-t-il en renâclant.

— Et les autres petits ?

— Ils ont été emmenés dans des monastères d’hommes ou de femmes où ils seront élevés. Ils y seront à l’abri.

— Et les autres ?

— Bon, ils ont laissé partir les domestiques mais Jitotenno et ses sbires vont passer un sale quart d’heure. Ils auront de la chance s’ils s’en tirent !

Kaze eut un hochement de tête satisfait. Tout s’était déroulé exactement comme il l’avait prévu, y compris le sauvetage de tous les enfants du bordel.

— Eh bien, je suppose que ceci marque la fin de notre collaboration, Chef Nobu.

Nobu se gratta la tête de sa grosse patte.

— Je suppose que oui. Vous êtes un diable et un fauteur de troubles mais, somme toute, vous allez me manquer. Si vous réussissez à vous en tirer et que vous repassez un jour par Edo, venez me dire bonjour. On boira ensemble.

— Je n’y manquerai pas. Maintenant que j’ai retrouvé *Kiku-chan*, j’ai l’intention de faire en sorte de ne plus être traqué comme je le suis en ce moment. Ça ne me gêne pas, non, mais ça me compliquera la tâche de trouver un foyer convenable pour *Kiku-chan* si tous les samouraïs Tokugawa pensent que ma tête vaut dix mille *ryo*.

— Que comptez-vous faire ?

— Vous savez, ce renseignement que vous m’avez procuré ?

— La question que j’ai posée au capitaine des gardes ?

— Oui.

— En quoi cela vous aidera ? J’ai cru que vous étiez simplement curieux.

— Curieux, je le suis, mais ce n’était pas pour cela que je voulais savoir.

— Vous ne voulez pas dire qu’il aurait trempé dans la tentative d’assassinat d’Ieyasu-sama ?

— Non, il n’a pas été mêlé à l’attentat contre le shogun.

— Mais alors...

Kaze prit la main de *Kiku-chan* et se mit à marcher, s’éloignant sous les yeux d’un Nobu perplexe, qui lui lança :

— Vous êtes un diable ! Maintenant, je vais passer la journée à me demander ce que vous avez bien pu vouloir dire !

Kaze regarda par-dessus son épaule et releva un instant son couvre-chef de *komuso* pour adresser un grand sourire au colosse.

*

Habitué à marcher seul sur les routes depuis des années, Kaze ne tenta pas de lier conversation avec l’enfant. Elle lui arrivait presque à l’épaule car elle était chaussée de ces hautes *geta* de laque noire en vogue parmi les courtisanes et les prostituées. Kiku-chan observait craintivement le rônin tandis qu’ils cheminaient par les rues tortueuses d’Edo, si différentes des lignes droites de Kyoto, bâtie selon un plan quadrillé, à la chinoise. Ces tours et détours des voies publiques étaient destinés à embrouiller l’envahisseur, au cas où il aurait tenté d’assiéger le château, sis au cœur de la cité.

Le dédale des rues avait de quoi dérouter, certes, mais *Kiku-chan* finit par comprendre où la menait cet homme étrange. Soudain, ôtant ses *geta* pareilles à des échasses, elle se mit à courir. Sans

hésiter une seconde, Kaze se lança à sa poursuite en criant :

— *Kiku-chan* ! Que se passe-t-il ? Revenez !

Loin d’obtempérer, la fillette profita de sa taille menue pour filer dans la foule et, se glissant entre les passants, elle gagna du terrain. Elle avait appris que la parole des hommes n’est pas fiable : même s’ils vous susurrent des paroles mielleuses, ils finissent toujours par vous faire mal et par se servir de vous pour leur plaisir.

Elle se risqua à jeter un œil par-dessus son épaule et ne vit plus l’homme. Elle ne ralentit pas avant d’avoir parcouru quelques rues de plus. Puis elle s’arrêta et regarda derrière elle, scrutant les rues bondées d’Edo pour voir si l’étranger était là.

— Pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

Kiku-chan fit volte-face : l’individu masqué d’un panier était juste derrière elle ! Celui que le colosse avait traité de diable. Et peut-être en était-il un. Elle se remit à courir mais il eut vite fait de tendre la main pour lui attraper le bras, d’une poigne douce mais ferme à laquelle *Kiku-chan* ne pouvait se soustraire, bien qu’elle se tortillât et se débattît.

— Pourquoi vous êtes-vous enfuie ? demanda-t-il de nouveau.

— Vous me ramenez là-bas ! cracha-t-elle.

Kaze la regarda avec bonté, tout en se rendant compte qu’elle ne pouvait pas voir son expression sous le couvre-chef de *komuso*. Impossible d’imaginer la sorte de vie qu’elle avait menée ces dernières années ! On l’avait gâtée pour qu’elle servît de jouet à des malades, revêtue de fins atours avant de subir des sévices sexuels.

C’était bien qu’elle eût encore la force morale de s’enfuir, preuve qu’elle n’avait pas été complètement brisée.

— Nous allons à Ningyo-cho, mais pas au Petite Fleur. Dans un endroit proche, où vous serez en sécurité. J’ai d’autres affaires à régler à Edo, mais je ne pourrai pas le faire avant de m’être assuré que l’on s’occupera bien de vous si j’en suis empêché. Vous savez, il y a quelques nuits, je me trouvais dans la maison où je vous emmène et je vous ai entendue jouer de la flûte. Avec tant de tristesse que je crois comprendre en partie ce que vous ressentez. Vous aurez du mal à vous fier à moi, je le sais, mais rappelez-vous que c’est votre mère qui m’a envoyé. Et elle vous aime toujours, bien qu’elle soit dans une autre existence, et elle veut que je vous protège. Elle ne vous enverrait pas une personne en qui vous ne pourriez pas avoir confiance.

Des larmes emplissaient les yeux de l’enfant. Kaze se baissa et la souleva pour la porter dans ses bras. *Kiku-chan* bredouilla confusément à travers ses pleurs :

— J’ai laissé mes *geta* là-bas !

— Je sais. Nous allons vous acheter de vraies sandales et des vêtements moins élégants mais qui conviendront mieux à une fillette de votre âge. Ces *geta* sont des souliers de prostituée, c’est bien de les avoir abandonnés. Vous ne faites plus partie du Petite Fleur, vous êtes *Kiku-chan*, la fille de ma

dame, et maintenant, vous êtes en sécurité.

CHAPITRE XXI

*La haine assassine
tue autrui mais notre âme aussi.
Tellement humaine, oui !*

— C'est votre fille ? demanda Momoko.

Elle s'empressait autour de *Kiku-chan*, visiblement curieuse de la nature du rapport entre la fillette et Kaze.

— J'en suis responsable. Et j'aimerais que vous vous chargiez d'elle pendant un moment.

— Moi ?

— Oui. Goro et Hanzo ont bon cœur et ils vous aideront. J'ai une affaire à régler et je veux m'assurer qu'on s'occupera bien de *Kiku-chan* si j'échoue. Vous êtes la personne à qui je peux confier une telle responsabilité, surtout si je devais ne pas revenir.

— De quoi parlez-vous donc ? Vous allez faire quelque chose de dangereux ?

Kaze sourit.

— Ça ne peut guère être plus dangereux que cinq *ninja* qui cherchent à m'assassiner ! Et malgré tout, je suis ici aujourd'hui, en vie !

— C'est dangereux.

— La vie est dangereuse. Et elle continuera de l'être plus qu'il n'est besoin si je ne règle pas cette affaire.

Kaze tira de sa manche le reste de l'or qu'il avait reçu de Nobu. Cet or qu'il n'avait pas donné à Jitotenno afin de provoquer un incident susceptible d'attirer l'attention des passants. Il tendit les pièces à Momoko.

— Tenez, prenez cet argent et faites deux choses. D'abord, habillez *Kiku-chan*, achetez-lui des vêtements convenant à une fillette de son âge, pour qu'elle n'ait pas l'air d'aller dans une maison de mauvaise réputation. Ensuite, louez-moi un cheval.

— Un cheval ?

— Oui. Assurez-vous que je pourrai en disposer à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, et que son étable se trouve à l'ouest du château d'Edo.

Momoko contemplait les pièces d'or :

— C'est plus qu'il n'en faudra. Que voulez-vous que je fasse du reste ?

Kaze la regarda bizarrement et Momoko comprit : il est rare qu'un samouraï s'occupe d'argent, il confie ce soin à son épouse. En lui donnant cet or, c'était une sorte d'intimité qu'instaurait Kaze. Elle

rougit.

— Gardez-le, répondit-il patiemment. Si je ne reviens pas, vous en aurez besoin pour *Kiku-chan*. Et si je reviens, vous pourrez vous en servir pour aider le théâtre, Goro et Hanzo. Mais ne leur dites pas que vous avez cet argent, ni de qui il vient. La dernière fois que je leur en ai donné, ils se sont prosternés en se tapant le front par terre. C'était écœurant, je ne voudrais pas revoir pareil spectacle !

— Mais Goro et Hanzo n'en auront pas besoin, le théâtre marche bien grâce à vous !

— Ah bon ?

— Oui. Les acteurs se maquillent à outrance, comme vous l'avez fait, et les gens adorent ça. Nous ne devons pas montrer le spectacle de la passion sur scène mais nous pouvons en parler, et il semble même que ça plaise davantage aux femmes. Et puis, après vous avoir vu vous battre avec les *ninja* l'autre nuit, j'ai eu l'idée qu'on devrait inclure des combats de sabre dans nos pièces. Je suis sûre qu'ils auront du succès aussi. Tenez, reprenez cet argent ! Vous en aurez besoin.

Kaze se renfroigna. Momoko se rendit compte qu'elle gâchait quelque chose et s'en voulut de ne pas comprendre comment fonctionnait l'esprit d'un samouraï. C'était très mal élevé de parler d'argent à un guerrier tel que Matsuyama-san, surtout quand il venait de vous confier la charge de vous en occuper à sa place.

— *Sumimasen*, je regrette, lâcha-t-elle en s'inclinant. Je vais acheter les vêtements et vous trouver un cheval.

*

Kaze était assis dans le creux que formait la rencontre de deux toits. Il pouvait observer le temple tout en restant invisible d'en bas. Il avait passé un jour et une nuit, et le lendemain encore, à surveiller l'endroit, ne s'éloignant brièvement que pour satisfaire des besoins naturels ou boire au puits communautaire, tard le soir, quand personne ne risquait de le voir. Il s'était muni d'une petite provision de galettes de riz, du genre de celles qu'il aurait pu emporter pour une rude campagne.

Kaze considérait que l'attente n'était pas une perte de temps, comme dans une opération militaire. N'importe quel guerrier sait agir mais un bon samouraï sait aussi attendre. Le choix du moment opportun est un atout crucial dans une bataille ou au combat. L'action et l'attente s'équilibrent naturellement, telles l'inspiration et l'expiration. L'attente et l'observation n'étaient que le prélude à l'action, Kaze le savait, conscient aussi qu'il pouvait cependant attendre pour rien. Ainsi en va-t-il des plans de bataille quand, parfois, l'attente ne débouche sur rien parce que la situation a pris un tour inattendu.

Au cours de la première journée, Kaze avait vu celui qu'il guettait : celui-ci logeait au temple à cause du manque de logements qui sévissait à Edo. Kaze avait pu l'identifier par la crête de son casque, que Nobu lui avait décrite. L'homme avait paru vaquer à ses occupations habituelles et n'avait donc pas présenté d'intérêt particulier pour Kaze à ce moment-là.

Mais, de l'intérêt, il en avait présenté à l'heure du Tigre, vers l'aube de la deuxième nuit. Enfin,

l'attente avait payé ! Kaze l'avait vu sortir du temple avec deux compagnons et, détail d'importance, portant un mousquet mais pas les insignes de sa fonction. Ils étaient tous les trois à cheval, déguisés en charbonniers.

Ils devaient rejoindre les bois, supposa Kaze, où leurs costumes leur permettraient de se fondre dans le décor. Mais cet homme avait dû être en uniforme le jour de l'attentat, Kaze en était sûr. Car avec tous les soldats qui s'étaient précipités après le coup de feu, un militaire de plus serait passé inaperçu dans la foule, même armé d'un mousquet. Cela expliquait aussi que le guetteur du *yagura* n'eût pas crié en voyant apparaître un homme armé sur sa tour. Il devait arriver qu'un officier en uniforme montât pour avoir un bon point d'observation. Voilà pourquoi personne ne l'avait vu quitter le lieu de l'attentat.

Kaze repéra la direction qu'ils prenaient pour sortir d'Edo, descendit en vitesse du toit et se précipita à l'étable où attendait son cheval.

Suivre quelqu'un sans se faire remarquer est plus difficile à cheval qu'à pied, surtout que Kaze n'avait pas envie de les laisser prendre trop d'avance. Mais le couvert de l'obscurité lui fut bénéfique pendant la traversée des villages et des fermes autour d'Edo et, quand vint l'aurore, ils quittèrent les routes pour les bois au nord-ouest de la capitale, où les arbres pouvaient faire écran et dissimuler Kaze.

Le trio s'enfonça dans la forêt jusqu'à l'endroit où elle s'éclaircissait pour faire place à des prairies. Ils s'arrêtèrent et deux d'entre eux continuèrent à pied pendant que le troisième tenait les chevaux.

Kaze attacha sa monture et le contourna. Marchant avec la discrétion du chasseur expérimenté, il s'avança en catimini jusqu'à la hauteur des deux hommes. Ceux-ci semblaient attendre, assis derrière un gros rocher. Kaze les imita.

*

— Honda, voilà le moment que je préfère !

Ieyasu était impatient de rejoindre la chasse. Des fauconniers le suivaient et menaient des chevaux chargés de bâts sur lesquels se dressaient les perchoirs. Une demi-douzaine de gardes du corps fermaient la marche.

Le groupe émergea de la forêt et arriva dans une prairie. C'était un des sites de chasse préférés d'Ieyasu ; il fit apporter les faucons pour choisir celui qui commencerait.

Ieyasu leva les yeux vers le ciel bleu.

— Une journée parfaite pour les oiseaux !

— Pas parfaite pour les proies qui vont mourir aujourd'hui ! grommela Honda.

— « Vivre, c'est mourir ! », fit Ieyasu, citant un proverbe. Sans compter que, quitte à trépasser, autant le faire par une belle journée comme aujourd'hui. Quand viendra mon heure de rejoindre le grand vide, j'aimerais que ce soit par un jour pareil !

Kaze vit un des hommes pointer le nez par-dessus le rocher, puis murmurer à son acolyte armé d'un mousquet. Le mousquetaire sortit sa pierre à feu et son briquet, et alluma la mèche de son arme. Il s'apprêtait à tirer.

Portant son regard vers la prairie, au-delà du rocher, Kaze découvrit un groupe d'hommes qui s'adonnaient à la fauconnerie. Et il s'aperçut que les deux cavaliers étaient Ieyasu et Honda.

L'homme au mousquet se leva et mit en joue. Son arme était du dernier cri de la technique du temps. Kaze, lui, choisit une arme plus ancienne, plus ancienne même que son sabre : il ramassa une pierre de la taille d'un poing et la lança de toutes ses forces.

Le caillou frappa Niiya à la tempe au moment où celui-ci appuyait sur la détente. Le feu de la mèche se propagea dans le bassinet et le coup partit avec une détonation qui déchira le silence du lieu. Niiya s'effondra et la balle du mousquet fila en l'air, inoffensive.

Le compagnon de Niiya dégaina et se retourna face à Kaze au moment où le rônin sortait de sa cachette et courait vers le rocher. L'homme s'y entendait au maniement du sabre, sans être excellent : il tomba mort, la gorge et les épaules pourfendues d'un coup de lame par Kaze lancé dans sa course.

Kaze voulait prendre Niiya vivant. Il s'agenouilla auprès de lui, dénoua sa ceinture et s'en servit pour lui attacher les mains. Jetant un œil dans la prairie, Kaze vit les gardes du corps d'Ieyasu s'élancer et galoper vers le rocher, guidés par le bruit de l'explosion. Honda se joignit à eux, le vieux guerrier réagissant d'instinct pour défendre son seigneur. Cent pas les séparaient du rocher, ce qui donna le temps à Kaze de ficeler Niiya pendant la charge des samourais.

Kaze finissait son nœud quand il sentit une présence derrière lui. Attrapant son sabre posé par terre, il pivota à demi, toujours agenouillé, juste à temps pour bloquer une lame lancée vers sa tête. Celui qui surveillait les chevaux était venu voir pourquoi ses deux compagnons n'étaient pas revenus pour s'enfuir après le coup de feu.

Désavantagé par sa position, Kaze para un second coup sans pouvoir passer à l'offensive. Son adversaire, assez malin pour ne pas relâcher son attaque, s'apprêtait à lui assener un troisième coup avant que Kaze ne se relève. Soudain, une grande ombre obscurcit le soleil : un cheval était en train de sauter le rocher, par-dessus Kaze et Niiya. Le corps de l'animal empêcha le rônin de voir le coup, mais il constata le résultat quand le cheval atterrit : il vit voler la tête de l'homme, proprement décapité par le cavalier en plein saut ! D'autres cavaliers rejoignirent le premier : c'était Honda. Le feu de l'excitation brûlait dans ses yeux, l'appel des armes avait effacé des années sur son visage de vieux guerrier.

Honda fit volter son cheval et trotta vers Kaze.

— Que signifie tout cela ?

— Voilà l'assassin du seigneur Nakamura, déclara Kaze en désignant Niiya, qui revenait à peine à lui.

Honda scruta l'homme ficelé et s'écria :

— Balivernes ! C'est le capitaine Niiya, il est au service du seigneur Yoshida. Je le connais.

Impossible qu'il soit l'assassin ! conclut-il, ajoutant à l'adresse de Kaze : Lâchez votre sabre !

Kaze fit non de la tête.

— Je regrette, mais je ne veux pas, pas avant de vous avoir convaincu qu'il est bien l'assassin.

Bien qu'encore sous le choc, Niiya avait suffisamment retrouvé ses esprits pour protester :

— Il ment ! C'est lui, l'assassin !

Honda prit un air menaçant.

— Lâchez votre sabre ! grogna-t-il.

— Non.

— Alors, les dieux me sont témoins, je vous y contraindrai en vous tuant au besoin !

— Ce ne serait guère sage.

Honda leva les yeux. Ieyasu arrivait à temps pour donner un conseil :

— Je t'ai vu couper une tête en sautant le rocher, Honda-san, je sais donc que tu n'as rien perdu de tes talents, mais ce serait folie que de te battre avec cet homme alors que tu as six samouraïs à tes côtés, d'autant plus que tu as devant toi le vainqueur du tournoi de sabre d'Hideyoshi !

Honda sursauta et s'exclama :

— Je savais que vous mentiez ! C'est vous, l'assassin !

Ieyasu hocha la tête.

— Voyons, Honda-san, les preuves sont sous tes yeux. Le rônin porte-t-il une poche pour les balles ? Une provision de poudre ? Il n'a pas l'équipement d'un mousquetaire. Et surtout, son arme est le sabre. L'idée qu'il aurait soudain troqué sa lame contre un mousquet pour m'assassiner ne m'a jamais convaincu. Et maintenant, regarde donc Niiya. Le rônin lui a enlevé sa ceinture pour l'attacher mais tu peux voir clairement le sac de balles et les réserves de poudre par terre, à côté de lui. Il les portait dans sa ceinture. Niiya est réputé pour être un expert du mousquet. C'est de toute évidence lui, l'assassin !

À ces mots d'Ieyasu, Kaze rengaina son arme.

— Ça ne tient pas debout ! lâcha Honda.

— On dirait pourtant que c'est la vérité, répliqua Ieyasu.

— Vous êtes des traîtres de la pire espèce, votre maître et vous ! lança Honda à Niiya. C'est le crime le plus abominable que de tuer le shogun.

Niiya se taisait, sa figure figée en un masque impassible.

— Avec tout le respect que je vous dois, Honda-san, je crois que vous vous trompez, déclara Kaze.

— Que me chantez-vous là ? Vous l'avez pris sur le fait, en train d'essayer de tuer Ieyasu-sama.

— Non, je crois que c'était vous qu'il visait.

— Moi ! s'exclama Honda. Mais quelle raison aurait-il pu avoir ?

— La même que celle pour laquelle il a tué Nakamura-san.

— Voyons, c'est ridicule ! rétorqua Honda, qui regarda Ieyasu. Cet homme doit avoir perdu la tête !

Ieyasu ne répondit pas et scruta Kaze avec la plus grande attention.

Kaze eut l'impression d'être disséqué. Chaque trait de son caractère était décomposé en plusieurs parties distinctes qui étaient examinées, puis reconstituées, permettant à Ieyasu de se faire un catalogue complet de son âme. La capacité du shogun à lire dans les autres et à les manipuler était le fondement de la réussite chez cet homme par ailleurs très ordinaire.

— Je comprends votre propos, répondit Ieyasu, mais comment cela peut-il être prouvé ?

— Niiya est le meilleur tireur du Japon. Il m'a tiré dessus quand j'étais pourchassé sur les toits d'Edo, et il a touché ma manche de kimono. Personne d'autre n'en aurait été capable. Je me suis renseigné pour savoir qui commandait pendant la traque : je savais que c'était l'auteur du coup et qu'il était capable de faire mouche sur ce qu'il voulait. Une fois que m'est venue la pensée que vous pouviez ne pas être la cible visée, Ieyasu-sama, j'ai compris que c'était le tireur d'élite qui permettrait de remonter jusqu'à l'assassin, et pas l'arme. Car à une telle distance, n'importe qui aurait pu vous manquer et frapper Nakamura-san par erreur. Il fallait au contraire un tireur d'exception pour être sûr de ne pas vous tuer mais d'occire Nakamura-*san* qui était à côté de vous, expliqua Kaze. Et cet homme-là, c'est Niiya. Je peux le prouver si vous me permettez de me livrer à une démonstration avec lui.

— Démonstration ! Quel genre de démonstration ? s'indigna Honda. Vous n'avez tout de même pas l'intention de lui donner son mousquet, non ?

Kaze resta coi et regarda Ieyasu, attendant sa décision.

— Allez-y, répondit enfin le shogun. S'il est vrai que ce n'était pas moi qu'ils visaient, je serai peut-être plus clément envers le clan de Yoshida. Sinon, je les tuerai tous : hommes, femmes, enfants et nourrissons ! Ils périront tous.

Kaze regarda Niiya.

— Votre maître a été ambitieux et il a échoué. Quel que soit le résultat de notre démonstration, il rejoindra le grand vide et vous aussi. Mais votre talent vous donne l'occasion de sauver la vie des gens de votre clan. De votre propre famille, peut-être. C'est votre unique chance.

Niiya restait impassible. Kaze lui détacha les mains, ramassa la poche contenant les balles et en sortit une qu'il tendit à Niiya. Au bout d'une seconde, celui-ci la prit, puis il saisit le sac de poudre.

— Bien, dit Kaze, qui alla chercher le mousquet.

Il reconnut aussitôt la facture d'une arme d'Inatomi. Il la tendit à Niiya et demanda :

— Avez-vous une pierre à feu et un briquet pour allumer la mèche ? Elle s'est éteinte.

Niiya confirma d'un signe de tête.

Kaze s'éloigna, comptant cent quarante pas, à peu près la distance à laquelle le coup avait été tiré sur le rempart du château. Il s'arrêta alors et regarda autour de lui. Il avisa un plaqueminier sauvage dont les fruits, quoique avancés, étaient encore d'un orange de feu. Il en cueillit un et revint à sa position initiale.

Ieyasu, Honda et leur escorte étaient descendus de cheval pour assister à la démonstration. Kaze vit que Niiya avait déjà battu le briquet pour allumer la mèche. Il chargea la poudre et la balle.

— Je crois que Honda-san devrait s'éloigner de Niiya-san, au cas où Niiya-san déciderait qu'il préfère terminer sa mission plutôt que démontrer ses talents ! cria Kaze.

— C'est ridicule ! se récria Honda. Pas question de m'écarter !

— Ieyasu-sama, je vous prie de lui en donner l'ordre ! lança Kaze en constatant que Honda s'entêtait.

— Écarte-toi ! lâcha Ieyasu sans élever la voix mais d'un ton de commandement clair et irrésistible.

Honda s'inclina légèrement et se posta de côté par rapport à Niiya, qui ne pourrait pas braquer son arme sur lui sans faire un demi-tour. Kaze prit le kaki dans sa paume et le leva, à une main de distance de sa propre tête. Niiya regarda Kaze, épaula le mousquet et visa avec soin. Kaze vit le fût de l'arme s'ajuster sur lui presque imperceptiblement.

— C'est la seule chance que vous aurez de démontrer vos talents devant Ieyasu-sama ! lui cria Kaze. Je peux comprendre votre envie de vengeance, mais vous aimeriez sûrement qu'Ieyasu-sama sache quel extraordinaire tireur vous êtes. Et surtout, n'oubliez pas qu'en me tuant vous condamneriez votre clan.

Niiya rabaissa le mousquet, s'essuya la main sur son kimono, puis toucha le côté de son visage meurtri par le caillou. Il épaula de nouveau et, d'un seul mouvement, il ajusta le mousquet, visa et tira. La détonation déchira l'air tranquille. Trois oiseaux s'envolèrent. Kaze sentit le kaki lui exploser dans la main sous l'impact du plomb.

Honda ne put retenir une exclamation :

— Incroyable ! C'est le plus beau coup que j'aie jamais vu !

Kaze secoua sa main couverte de fruit écrasé et lâcha :

— Plutôt salissant !

Niiya ne manifesta ni plaisir ni satisfaction devant son exploit. Il se contenta de reposer le mousquet par terre et d'attendre le retour de Kaze.

Niiya tomba à genoux devant Ieyasu.

— Voudriez-vous bien accepter mon mousquet, Ieyasu-sama ? C'est une arme merveilleuse, l'une des dernières qu'a façonnées Inatomi, et l'une de ses meilleures. Je regrette d'avoir dû tuer Inatomi-sensei et sa maisonnée. Les hommes que Matsuyama-san et Honda-san viennent de tuer sont ceux qui m'ont aidé. Yoshida-san nous avait envoyés en avant-garde, afin d'éliminer toute trace d'un lien possible entre Inatomi-sensei et nous. Cette tuerie est ce que je regrette dans cette affaire, mais ce regret n'altère en rien la valeur de ce mousquet. Je n'aimerais pas qu'il tombe entre les mains d'un homme incapable de l'apprécier.

Ieyasu acquiesça du chef et fit signe à l'un de ses gardes de s'avancer pour prendre l'arme des mains de Niiya.

— Je ne comprends pas, tonna Honda, que se passe-t-il donc ? Qu'était censée prouver cette démonstration ?

— Elle prouve, Honda-san, répondit doucement Ieyasu, que je n'étais pas la cible de la première tentative d'assassinat. Le meurtrier n'a pas frappé Nakamura par erreur, Niiya a touché très exactement celui qu'il voulait. Tout comme il t'aurait tué, toi, si le rônin ne s'en était pas mêlé.

— Mais pourquoi Yoshida-san aurait-il voulu nous tuer, Nakamura-san et moi ? Décidément, je ne comprends pas.

— Parce que Yoshida-san avait compris qu'il ne pourrait pas devenir shogun, du moins pas tout de suite. Même si je mourais. Alors, sans Nakamura et sans toi, il n'aurait pas d'autre rival pour la plus haute responsabilité dans mon gouvernement. Yoshida-san aurait occupé un poste de confiance, une position qui lui aurait permis d'acquérir du pouvoir au fil des ans. Et quand l'heure serait venue pour moi de passer dans une autre existence, il aurait pu être assez fort pour déposer mon fils Hidetada et devenir le prochain shogun. Et même en supposant qu'il n'y soit pas parvenu, il serait resté un homme fort et respecté au sein du gouvernement et il aurait sûrement poursuivi une carrière florissante. C'est une tactique éprouvée que le numéro deux tente de devenir numéro un quand l'occasion se présente...

Kaze regarda Ieyasu et songea : exactement ce qu'il a fait lui-même à la mort d'Hideyoshi.

Ieyasu se tourna vers Kaze.

— Sous quel nom êtes-vous connu à présent ?

— Matsuyama Kaze.

— Eh bien, Matsuyama-san, je suis en dette envers vous. Je ne peux qu'imaginer ce que vous avez dû endurer. Mais je vais réhabiliter votre nom et votre famille et vous rendre le fief qui était jadis celui de votre seigneur. C'est Okubo-san qui l'administre actuellement, non parce qu'il lui a été attribué mais pour la simple raison qu'il l'a conquis. J'ai besoin d'hommes tels que vous pour créer un nouveau Japon. Il y aura peut-être aussi une place pour vous dans mon nouveau gouvernement.

Kaze s'inclina en signe de gratitude devant l'offre d'Ieyasu.

— Je regrette, Ieyasu-sama, mais ce n'est pas la récompense que je sollicite.

Okubo arriva avec une petite escorte, galopant à travers champs jusqu'à la lisière des bois où attendaient Ieyasu et son groupe. Il n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle on lui demandait de se présenter devant le shogun.

Okubo sauta élégamment de cheval malgré sa jambe estropiée, s'approcha du shogun en boitant et mit un genou en terre.

— Vous avez demandé à me voir, Ieyasu-sama ?

— Bien. Avez-vous apporté votre arme ?

— Oui, Ieyasu-sama. Mon *daito* est attaché à mon cheval.

— Et vous êtes sans armure ?

Okubo se frappa la poitrine pour montrer qu'il ne portait pas de cotte de mailles sous son kimono.

— Pas la moindre, Ieyasu-sama.

— Je sais que ma demande est inhabituelle, reprit Ieyasu.

— Je vis pour obéir.

Ieyasu le considérait, impassible.

— Prenez votre arme et allez dans ces bois. Vous ne tarderez pas à arriver dans une prairie où vous attend une vieille connaissance.

Okubo leva les yeux, surpris.

— Pourriez-vous me dire de quoi il s'agit, Ieyasu-sama ? Qui est cette connaissance ?

— Tout s'expliquera à votre arrivée dans la prairie.

Intrigué, Okubo se leva et rejoignit son cheval. Il dégaina son *daito* et, tenant le long sabre au clair, il se mit à marcher vers la forêt, suivi de son escorte.

— Dites à vos samouraïs d'attendre ici ! ordonna Ieyasu.

Okubo s'humecta les lèvres, troublé par les curieux ordres du shogun, mais il fit signe à ses hommes de rester là. Les samouraïs d'Okubo hésitèrent : fallait-il désobéir aux ordres et ne pas laisser leur seigneur s'aventurer seul dans les bois ? Mais, témoins de nombreux exemples du courroux d'Okubo après une désobéissance, ils demeurèrent immobiles, leurs regards passant de l'impassible shogun au dos de leur seigneur qui s'enfonçait dans la forêt.

Okubo avançait entre les arbres avec précaution. Sa jambe abîmée le gênait, mais il avait déployé des efforts acharnés pour compenser son infirmité en maniant ce *daito* particulièrement long. Aussi se sentait-il confiant, capable de faire face à quiconque.

Il trouva bientôt la prairie mentionnée par Ieyasu : elle était vide. Le soleil brillait haut dans le ciel, l'herbe était d'un vert doré très doux. Okubo s'avança de quelques pas, puis s'arrêta pour regarder autour de lui.

— Je suis là, dit doucement une voix derrière lui.

Okubo fit volte-face et leva les yeux. Il vit un homme assis sur une branche dans la position du lotus, un sabre au clair posé sur les genoux.

— Toi ! s'exclama Okubo, son expression virant de la surprise à la haine aussi vite qu'éclate un orage d'été. Il y a si longtemps que j'attends ce moment !

— Moi aussi, répondit Kaze. Et cette fois, ton chambellan n'est pas là pour essayer de m'acheter.

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne le sais pas ?

Okubo sourit.

— Eh bien, apprends-le-moi !

— La veille de la finale du tournoi d'Hideyoshi-sama, le chambellan de ton clan est venu me voir. Avec la promesse que la vallée située entre nos deux clans, celle que ton père revendiquait toujours, serait cédée à notre clan si je te laissais gagner. C'était une proposition diabolique : l'offre de m'enrichir n'aurait rien signifié pour moi, ton chambellan ne l'ignorait pas, alors que celle d'aider mon clan me poserait un dilemme. Un peu plus tard, mon seigneur est venu me souhaiter bonne chance et il a remarqué mon trouble. Quand je lui ai appris la visite de ton homme, il ne m'a pas demandé de détails et m'a simplement recommandé de suivre le chemin de l'honneur.

— L'honneur ! Tu aurais dû accepter l'offre. C'est la voie du monde, de choisir l'avantage. Tu es encore plus bête que je ne le pensais ! Enfin, qu'importe. Il y a des années que je m'entraîne en prévision de ce moment. Je m'attendais à d'autres circonstances que celles-ci mais, cette fois, je vais te vaincre. Je suis sidéré qu'Ieyasu-sama ait organisé cette rencontre.

— Si cela peut te stimuler, sache qu'Ieyasu-sama te réserve un présent si tu sors vivant de ce bois, annonça Kaze, qui, devant la surprise d'Okubo, enchaîna : Si tu l'emportes, Ieyasu-sama t'octroiera le domaine de mon seigneur pour de bon. Tu n'es actuellement que le gérant de ces terres en attendant que le shogun décide quoi en faire. Si tu sors d'ici la vie sauve, il les ajoutera à tes biens héréditaires. Je l'ai entendu l'expliquer à Honda pour le calmer, quand Honda-san s'est indigné qu'Ieyasu-sama m'accorde ce combat à titre de récompense.

— Eh bien, j'aurai doublement plaisir à te tuer. Ma jambe est un rappel constant de ma haine pour toi, et savoir que je pourrai désormais agir à ma guise avec ton clan me rendra la vie d'autant plus douce.

Sans crier gare, Okubo s'avança en brandissant son arme qu'il abattit vers Kaze, toujours perché. Kaze fit une roulade arrière, saisit son *katana* et se retourna en l'air pour atterrir, sabre au clair, au moment où le *daito* d'Okubo coupait la branche.

Kaze avança mais Okubo tenait déjà son *daito* dans la position « qui vise l'œil » et l'extrême longueur de la lame empêchait Kaze d'approcher. Okubo en profita pour reculer vers la prairie où il aurait davantage de place pour manœuvrer avec son long sabre. Il parlait tout en se déplaçant :

— Es-tu retourné chez toi récemment ? Je suis réputé pour être un chef sévère, tu le sais. Ton ancien seigneur était une telle mauviette qu'il n'avait même pas de marmites pour faire bouillir les criminels. J'ai bien sûr remédié à ce manque et j'ai souvent recouru à ce moyen depuis que je dirige le domaine. De fait, les gens de ton clan ont une nouvelle maxime : ils disent que les feux de leur misérable existence sont plus brûlants que les brasiers de l'enfer ! Ils me surnomment *Oni Okubo*, le Diable Okubo. Un beau compliment, tu ne crois pas ?

Kaze rougit de colère.

— Tu as toujours été doué pour la cruauté. La plupart des hommes ne s'en vanteraient pas.

— Au contraire. J'ai toujours été doué pour le plaisir. Du moins, pour les choses qui me procurent du plaisir. Sais-tu que je me suis offert ta dame et sa fille ? J'ai été le premier en dehors de son époux à goûter les plaisirs de cette dame, bien que j'aie ensuite permis à mes officiers de prendre du bon temps avec elle. J'ai aussi défloré sa fille. Elle devait avoir six ou sept ans à l'époque et elle a fait tant d'histoires que j'ai dû la battre pour qu'elle se taise. Je ne peux pas vraiment dire laquelle j'ai le plus appréciée, de la mère ou de la fille. Chacune avait ses charmes.

Avec un cri monté des entrailles, Kaze attaqua furieusement. Okubo parait facilement ses coups avec son long sabre et, comme s'il jouait avec l'adversaire, il s'avança et lança une vive contre-attaque qui força Kaze à reculer. Kaze arrêta les coups du *daito*, il avait envie d'attaquer pour tuer Okubo mais la colère lui faisait perdre l'instinct du combat, rendant ses parades mécaniques et lentes.

Un mauvais arrêt d'un coup d'Okubo lui laissa l'avant-bras profondément entaillé et il ressentit un picotement jusque dans l'épaule. On aurait dit que le savoir-faire d'une vie entière l'abandonnait au moment où il en avait le plus besoin.

— Ah, le premier sang ! s'exclama Okubo. C'est une lame Masamune. Ieyasu-sama les interdit, je ne sais pourquoi. Celle-ci a une soif de sang toute particulière, elle le cherche avidement chaque fois que je l'utilise. Aujourd'hui, j'ai envie de la rassasier en la laissant festoyer sur le tien. Tu sais, tu n'es pas vraiment aussi fort au sabre que dans mon souvenir. Je crois que dans les dix ans écoulés depuis notre rencontre mes talents ont augmenté et les tiens diminué. Dans un sens, cette infirmité que tu m'as infligée a presque été une bénédiction. Elle m'a obligé à adopter le *daito*, fit-il, soulignant le propos d'un coup inopiné qui fendit l'air à toute vitesse avec un sifflement redoutable. Avec cette lame, je contrôle deux fois plus de terrain que toi avec ton *katana*. C'est facile : je peux rester à distance et continuer à t'infliger mes coups.

Okubo illustra son propos en montant de nouveau à l'attaque. Kaze dut reculer. Okubo rit.

— Tu vois ! Ton minuscule sabre n'est pas à la hauteur de mon *daito*.

Kaze porta son regard sur son bras qui dégouttait de sang, puis sur la lame du sabre d'Okubo, deux fois plus longue que la sienne. Le *daito* avait un éclat terne et maléfique malgré le grand soleil. Un authentique Masamune ! Le sabre de Kaze brillait, vif et clair, mais il était beaucoup trop loin de sa cible pour blesser Okubo, sans parler de lui porter la mort.

« Tu ne peux pas vaincre autrui avant de t'être vaincu toi-même. »

Kaze se rappela les paroles de son *sensei*. Le sabre long donnait davantage de portée aux coups d'Okubo, certes, mais ce n'était pas la supériorité de l'arme qui mettait Kaze en difficulté, il le savait au tréfonds de lui-même : il était en train de perdre à cause d'une faiblesse de caractère.

Il attaquait Okubo avec la rage et la haine au cœur, deux émotions qui détruisent invariablement celui qui les nourrit. Il laissait la colère manipuler sa lame, la haine dominer son adresse au combat. Il n'usait pas de son savoir-faire comme on le lui avait appris. Il pouvait mettre son art au service de la rage et de la haine, ou en faire un instrument de justice.

Okubo méritait le châtement de la justice pour les terribles maux qu'il avait infligés à la dame, à son enfant, à Kaze et à son clan, à son propre clan aussi et à ses nombreuses autres victimes. C'était un homme mauvais, sans aucun doute la plus forte incarnation du mal que Kaze eût jamais connue. Mais pour le détruire, Kaze devait recourir à son sens du bon droit et à son adresse au sabre, pas à la rage et à la colère qu'il éprouvait en tant que victime d'Okubo.

Kaze recula de deux ou trois pas, observant attentivement Okubo et abaissant son sabre pour le placer dans la position « qui vise les genoux ». Il prit une profonde inspiration et expira lentement, tâchant d'expulser sa rage en même temps que l'air.

— Je suis le sabre du bon droit, la lame de la justice, murmura-t-il.

— Qu'est-ce que tu racontes, imbécile ? demanda Okubo, qui n'avait pu l'entendre. Ne t'imagines pas que tu vas t'en tirer ! Il y a longtemps que j'attends ce moment. Pendant toutes les heures que je passais à m'entraîner au dojo, je me donnais du cœur à l'ouvrage en voyant ton visage devant moi. C'est pourquoi ma maîtrise du *daito* a progressé de façon aussi magnifique. J'avais une bonne raison : la haine que je te voue. Aujourd'hui, à la faveur de la générosité des dieux et des machinations d'Ieyasu, je vais enfin pouvoir donner libre cours à ma haine et te tuer. Je prie seulement de ne pas avoir à te tuer d'un coup. De pouvoir te taillader, comme j'ai fait avec ton bras ; de te mettre en pièces lentement, en savourant chaque instant.

« Laisse-moi te dire une chose : j'organiserai un grand banquet de la victoire pour fêter la destruction complète et finale de ta personne, de ton clan, de ton seigneur, de ta dame et de tous ceux que je hais. Ta tête en salaison trônera au centre de la table et j'inviterai tous mes samouraïs à venir chacun à son tour se soulager sur ton visage, pour montrer tout le mépris que tu m'inspires. Mais je n'oublierai pas Ieyasu pour autant, ajouta-t-il avec un petit sourire. Je sais être patient au besoin, comme le prouve l'anéantissement de ta personne et de ton clan. Je finirai par prendre ma revanche sur Ieyasu. J'avais espéré le servir et améliorer mon rang : je continuerai à m'y appliquer, mais tout en guettant la première occasion de détruire Ieyasu et sa maisonnée entière.

Okubo se livre énormément, s'étonna Kaze, qui comprit : Il se sent libre d'étaler ses pensées les plus intimes parce qu'un seul de nous deux sortira vivant de ce combat et il le sait. Comme moi.

À la différence d'Okubo, cependant, Kaze n'éprouvait pas le besoin de provoquer ou de persifler. Il tentait en réalité de faire l'inverse, de cesser de mêler ses sentiments au duel, de ravalier sa rage et d'atteindre un état de non-pensée afin de se vaincre lui-même avant de prétendre vaincre autrui. Plus il désirerait la mort d'Okubo et moins il serait susceptible d'atteindre son but. Plus il essaierait de maîtriser le cours du combat, et moins il aurait de maîtrise sur sa personne.

Okubo fit un pas en avant pour revenir à l'attaque. Kaze resta solidement planté sur ses pieds et sentit monter en lui la force de la terre. Le sabre de Kaze vint automatiquement se placer dans la position qui convenait pour arrêter le *daito* d'Okubo : le mince ruban d'acier semblait se mouvoir de lui-même, sans effort conscient de la part de Kaze.

Voyant que l'adversaire ne cédait pas de terrain, Okubo recula. Il avait l'air soucieux : quel changement subtil avait neutralisé les techniques et les tactiques qui lui avaient réussi jusque-là ?

Je suis le sabre du bon droit, la lame de la justice, se répétait Kaze, comme un mantra. Le sabre du bon droit, la lame de la justice.

Tenant son arme dans la position « qui vise les genoux », Kaze tourna la lame de côté, de façon qu'elle capte le soleil et le reflète sur le visage d'Okubo. Okubo cligna des yeux quand l'éclair lumineux le toucha, et Kaze s'avança et se plaça à la portée du *daito*. Il s'exposait à la mort mais c'était le seul moyen de s'approcher assez près d'Okubo pour le frapper.

Okubo assena un coup de sabre à Kaze, mais il était un peu déséquilibré, ébloui par le soleil, et Kaze réussit à s'écarter. Il sentit le sabre d'Okubo passer à deux doigts de sa figure et de son épaule. Le mortel tranchant de la lame frôla l'étoffe de son kimono, provoquant un déplacement d'air sur toute la longueur de son bras.

Une fois que Kaze se trouva à la portée de la lame d'Okubo, la longueur du *daito* cessa d'être un atout et devint un désavantage. Car si l'arme pouvait balayer une plus grande surface, elle n'était pas aussi maniable qu'un *katana* classique. Alors, sans réflexion ni préparation, la lame de Kaze arriva à l'horizontale et pourfendit le ventre d'Okubo, comme dans un *seppuku*. Okubo poussa un cri de douleur et regarda surgir ses entrailles. Il gémit et tenta de les retenir d'une main.

Tenant toujours son *daito* de l'autre main, il lança vers Kaze un coup inefficace que ce dernier arrêta sans peine. Kaze s'écarta pour s'assurer que la blessure infligée était mortelle. Il lut de la douleur et de la peur sur le visage d'Okubo. Il aurait dû lui trancher la tête pour abrégier ses souffrances mais il tourna les talons et reprit le chemin de la forêt. Il entendit Okubo qui haletait douloureusement derrière lui. Jetant un œil par-dessus son épaule, il le vit faire deux pas titubants avant de s'effondrer, telle la feuille d'automne qui se décroche de l'arbre. Gisant à terre, Okubo leva des yeux larmoyants qui croisèrent brièvement le regard de Kaze.

— Rendez-vous aux portes de l'enfer ! proféra-t-il avant que la douleur le fit suffoquer.

— Peut-être, répondit Kaze. J'ai tué trop d'hommes pour que l'enfer ne soit pas une éventualité. Mais tous ceux que j'ai occis avaient eu eux aussi la possibilité de me tuer. Et surtout, la plupart ont fait du monde un meilleur endroit en le quittant. Alors que toi, tu as toujours tué de préférence les faibles et les démunis. Tu as pris plaisir à leur rendre la mort aussi lente et douloureuse que possible. Tu es de ces dépravés qui jouissent de la souffrance des autres. Si j'étais vraiment bon, je te trancherais la tête afin de mettre un terme à tes souffrances tandis que ta vie et tes entrailles se déversent par terre. Mais je n'ai pas autant de bonté, Okubo. Considérant tes méfaits, il faudrait être un bouddha pour vouloir te faciliter le passage dans le grand vide. Il est possible que mon karma m'amène en enfer à cause des morts que j'ai causées et du tourment que je t'inflige à présent. Mais tu y arriveras avant moi.

Kaze quitta le bois, abandonnant son ennemi à sa longue et douloureuse agonie. Le shogun, en le voyant arriver, lâcha :

— C’est dommage.

Quel sens donner à sa remarque ? Kaze n’en était pas sûr. Pensait-il qu’il était dommage qu’un rônin eût tué un daimyo ? Dommage que la condition humaine conduisît à se battre ? Peut-être estimait-il simplement que Kaze était un imbécile d’avoir décliné les récompenses qu’il lui proposait pour choisir plutôt Okubo.

Ieyasu n’ajouta pas de commentaire mais, avisant la blessure de Kaze, il ordonna à un domestique d’apporter une bande. Et pendant qu’on pansait le bras du rônin, Ieyasu lui dit sur le ton de la conversation :

— J’avais assisté à votre premier combat avec Okubo, au grand tournoi d’Hideyoshi, et j’avais apprécié. J’aurais bien aimé être là aussi cette fois, pour voir si vous n’avez rien perdu de votre adresse.

— Vous auriez été témoin d’un bien piètre spectacle, avoua Kaze avec franchise. J’ai laissé la colère manier mon sabre au lieu du bon droit. Et j’ai eu le dessous jusqu’à ce que le bon droit prenne le contrôle de ma lame.

— La colère est un ennemi, confirma Ieyasu avec un hochement de tête.

Une fois son bras pansé, Kaze se leva et fit une révérence raide et solennelle.

— Merci d’avoir fait soigner ma blessure, Ieyasu-sama.

— Êtes-vous bien sûr de ne pas vouloir reconsidérer mon offre de me rejoindre ? Yagyu est mon maître d’armes, mais j’aurai toujours de l’emploi pour une aussi fine lame que vous.

— Trop fine, peut-être, Ieyasu-sama, car je suis obligé de rester en équilibre sur son fil. Je ne veux pas manquer au respect que je vous dois, Ieyasu-sama, mais si j’étais prêt à changer d’allégeance aussi facilement, je tomberais sûrement d’un côté ou de l’autre et je ne pourrais jamais retrouver ma position d’équilibre.

Ieyasu considéra le rônin. Fatigué par son récent combat avec Okubo, Matsuyama faisait preuve de modestie, de retenue et d’absence d’exaltation, malgré la victoire remportée sur son ennemi. En homme patient – il ne serait pas parvenu au shogunat sans cela –, Ieyasu rangea dans sa mémoire le visage de cet homme et son nouveau nom de Matsuyama Kaze. Qui sait si, à force de patience, il ne réussirait pas un jour à se rallier ce remarquable maître du sabre ?

Sans rien trahir de ses pensées, Ieyasu regagna son cheval et, malgré sa bedaine, il sauta en selle avec la facilité que lui conféraient cinquante années de pratique.

— Je ferai retirer votre nom de la liste des hommes recherchés, déclara-t-il à Kaze, ajoutant après un bref regard vers les gardes d’Okubo, plongés dans la confusion : Je ne peux pas vous promettre que le clan d’Okubo ou celui de Yoshida ne chercheront pas à se venger à cause de ce qui est arrivé aujourd’hui, mais je ne les autoriserai pas à déposer une demande de vengeance officielle contre

vous.

Après un bref salut de la tête, il partit au galop. Ses gardes surpris se hâtèrent de sauter en selle à leur tour pour rattraper celui qui présidait aux destinées du Japon.

CHAPITRE XXII

*Un chemin s'achève.
Un autre s'ouvre.
Le cycle de la vie.*

Ce soir-là, Ieyasu fit représenter une pièce de nô pour fêter l'anéantissement du complot d'assassinat. Il dîna de bouillie de riz et de légumes, son menu préféré. Honda prit autant de plaisir que son maître à partager ces mets sans prétention mais Ieyasu remarqua que les autres n'appréciaient guère la simplicité culinaire. Toyama en particulier fit la moue devant la chère et parut se forcer. Ieyasu s'était d'ores et déjà forgé son opinion sur lui : Toyama avait beau être issu d'une ancienne famille, c'était un imbécile. Trop bête pour être laissé à la tête d'un fief aussi lucratif. Il serait invité à échanger son actuel domaine contre un autre, dix fois plus petit, sur l'île de Shikoku. S'il déclinait l'offre, on l'inviterait alors à se pourfendre la panse et cette seconde invitation serait obligatoire. Dans un cas comme dans l'autre, Toyama disparaîtrait de la capitale et de la vie nationale.

Plusieurs flacons de saké avaient mis Ieyasu d'assez belle humeur pour décider de participer aux *kyogen*, qui servent d'intermèdes comiques entre les scènes de nô.

Ieyasu choisit *Kane no kane*, un *kyogen* inspiré par l'amour des Japonais pour les jeux de mots. Un seigneur désireux de connaître le cours de l'argent (*kane*) dans sa ville envoie son intendant se renseigner. L'intendant comprend de travers et croit que son seigneur veut en apprendre plus long sur les cloches (*kane*). À son retour, l'intendant discute avec son maître et l'humour naît du quiproquo qui se développe quand l'un parle d'argent et l'autre de cloches.

Ieyasu prit le rôle de l'intendant, qui lui permettrait de déclencher un maximum de rires : comme c'est souvent le cas des *kyogen*, celui-ci était un brin subversif par rapport à l'autorité, et le pompeux seigneur de l'histoire faisait les frais de la plupart des plaisanteries. Ieyasu fut sidéré quand Honda se proposa pour jouer le seigneur : il avait beau côtoyer son vieux compagnon depuis des dizaines d'années, jamais il ne l'avait vu participer à un nô.

— Voilà un talent que je ne te connaissais pas, Honda !

Le vieux guerrier lui lança un regard noir puis faillit rougir.

— Je prends des leçons depuis quelque temps, avoua-t-il d'un ton bourru.

— Voilà une surprise !

Honda fixa le sol d'un air gêné, lui qui avait fait face aux charges des hordes de samouraïs ennemis et s'était ri du danger.

— J'ai pris des leçons en secret, concéda-t-il. Nous sommes en temps de paix. Il nous reste bien un gros problème à régler, ajouta-t-il, faisant clairement allusion à l'héritier d'Hideyoshi toujours campé sur ses positions au château d'Osaka, mais en attendant le jour où vous déciderez d'éliminer cette menace, un vieux guerrier comme moi s'est demandé comment trouver sa place dans la nouvelle

société que vous bâtissez. Alors je me suis dit que j'allais commencer par le nô.

Ieyasu fit signe à Honda de le rejoindre. À la différence du nô, le *kyogen* ne nécessite ni masques ni costumes élaborés, et les deux hommes se contentèrent de se lever et de prendre place dans l'espace carré illuminé par des torches qui servait de scène. Honda fut maladroit dans ses répliques et son jeu, mais Ieyasu, en acteur consommé, provoqua les rires avec les pitreries de l'intendant.

Après le *kyogen*, le nô reprit. Ieyasu aurait pu y tenir un rôle mais il préféra s'occuper de verser à boire à Honda, fier de voir ce vieux cheval de guerre tenter de s'adapter à l'ordre nouveau.

Sur scène se déroulait un grand ballet de mouvements, mis en valeur par la musique et les somptueux costumes, les masques et les éventails des acteurs. Quand le spectacle fut terminé, Ieyasu décida qu'était venu le moment de voir les têtes.

Des samouraïs apportèrent deux planches à pic. C'étaient des planches laquées de belle facture, munies au centre d'un pic métallique sur lequel était fichée une tête tranchée. On portait les têtes avec un *himoga-tana*, une dague passée dans le chignon surmontant la tête coupée, qui formait une anse commode.

Les têtes furent placées devant Ieyasu, qui les examina l'une après l'autre.

— Lui, c'était Niiya. Il a les yeux ouverts, intéressant. Il était un magnifique tireur, alors c'est naturel, je suppose, qu'il veuille se servir de sa vue acérée pour le guider vers l'existence suivante. Comment est-il mort ? demanda Ieyasu au samouraï porteur de cette tête.

Ieyasu ne se renseignait pas sur la cause de la mort, sachant que Niiya avait été autorisé à se faire *seppuku*, mais sur son attitude pendant le suicide.

— Très bien, Ieyasu-sama. Niiya-san s'est fait deux larges entailles dans le ventre avant de me permettre de lui trancher la tête. Il a eu une belle mort courageuse.

— Un tireur d'une telle excellence ! Quel dommage qu'il ait dû mourir !

Ieyasu porta alors son attention sur la seconde tête.

Le chef tranché de Yoshida était d'un gris de cendre mais il en émanait une odeur douce et fumée.

— Yoshida-san a brûlé de l'encens pour s'imprégner les cheveux de fumée ? s'enquit Ieyasu, intrigué.

— Pas en notre présence, *Ieyasu-sama*. Dès qu'il a reçu votre ordre de se faire *seppuku*, il s'est employé à l'exécuter avec célérité.

Ieyasu hocha la tête et déclara à l'intention de ses compagnons de banquet :

— Toujours efficace ! Voilà un homme qui avait une trop grande ambition, mais des talents à la mesure de ses désirs. Il avait conçu un plan très astucieux qu'il a appliqué avec succès, initialement. Une chance pour moi que le karma de Yoshida l'ait amené à croiser le rônin Matsuyama Kaze ! N'empêche que Yoshida a prouvé sa prévoyance et son efficacité jusque dans la mort : il savait, quand Niiya est parti assassiner Honda-san, que l'échec était possible et que le complot pouvait être

percé à jour. Il s'est donc parfumé les cheveux à la fumée d'encens, au cas où le sort lui serait funeste. En conséquence de quoi sa tête est correctement apprêtée. Un exemple d'efficacité qui peut servir de leçon à vous tous ! conclut-il en regardant ses invités.

Pendant qu'Ieyasu considérait les têtes tranchées, Kaze et Kiku-chan s'installaient au chaud dans la paille d'une grange. D'ordinaire, Kaze dormait à la belle étoile par beau temps, mais le fait de voyager avec la jeune fille allait le contraindre à introduire de nombreux changements dans son mode de vie, il s'en rendait compte. À commencer par la nécessité de trouver un abri pour la nuit quand c'était possible.

Kaze et la fillette avaient emprunté le Tokaido en direction de l'ouest jusqu'à la sortie des faubourgs d'Edo. Ensuite, soucieux d'éviter de rencontrer des hommes d'Okubo ou de Yoshida voulant venger la mort de leurs maîtres, le rônin avait pris une route secondaire et marché jusque tard dans la nuit, partageant des boulettes de riz grillé avec la petite tout en cheminant.

Kika-chan était visiblement épuisée mais ne se plaignait pas : chaque pas l'éloignait un peu plus des horreurs du Petite Fleur.

Kaze aurait pu continuer mais, voyant que sa compagne n'en pouvait plus, il avait trouvé un paysan accommodant qui leur avait permis de s'abriter dans la grange. Entourés de bêtes et de foin odorant, Kaze et la fillette se couchèrent et s'endormirent presque aussitôt.

Kaze n'aurait su dire depuis combien de temps il sommeillait quand la dame lui était apparue en rêve. Il n'en fut ni perturbé ni surpris car c'est ainsi que les Japonais parlaient aux morts. Cette rencontre semblait d'ailleurs presque normale, dans la mesure où, lors des précédentes, il avait vu la défunte dame sous la forme fantomatique d'un *obake* sans visage.

Dans le rêve, la dame descendit du ciel avec une traîne de nuages bleus en volutes, vêtue de son plus beau kimono orné d'un vol de grues à tête rouge traversant la nue argentée d'un ciel soyeux. Les majestueux oiseaux battaient l'air de leurs ailes blanches et faisaient moutonner les nuages, dont Kaze ne savait pas s'ils étaient peints sur le kimono ou accrochés à la dame.

Kaze s'inclina quand la dame s'approcha de lui. Lorsqu'il se redressa, il constata avec plaisir qu'elle était aussi belle et sereine que dans son souvenir. Et elle lui souriait. Elle n'était plus sans visage !

— Alors, vous savez ? s'enquit Kaze.

Elle confirma du chef.

— Votre fille est avec moi. Elle... bon, elle a subi bien des épreuves, ma dame. Je ne sais pas quel genre de vie je vais pouvoir lui organiser. J'avais toujours imaginé qu'une fois que je l'aurais retrouvée, je dénicherai des personnes de votre parenté qui pourraient s'occuper d'elle. Cela reste une possibilité mais en attendant, il faut qu'elle reste avec moi. Ce n'est pas une vie facile car je suis constamment sur les routes et j'ignore quels dangers me guettent. Okubo n'était guère aimé de son clan mais ses vassaux mettront un point d'honneur à me traquer pour me tuer. Et lorsque les hommes du clan de Yoshida et Niiya apprendront comment j'ai contribué à précipiter leur chute, ils voudront se venger aussi. En outre, ma dame, je ne sais pas m'occuper d'un enfant, surtout d'une fille. Dans

mon ancienne vie, j'avais une épouse et des domestiques qui se chargeaient des enfants. Aujourd'hui, je n'ai personne et, franchement, ma dame, maintenant que votre fille est libre, je me demande si je suis vraiment celui qu'il lui faut.

La dame continuait de regarder Kaze, amusée, et son sourire s'élargissait.

Il soupira :

— Très bien. Je vois que vous êtes décidée à ce que la petite reste avec moi. Je ferai de mon mieux, ma dame, mais je ne suis pas sûr que ce « mieux » soit aussi celui de la fillette. *Shikata ga nai*. On n'y peut rien, je suppose ! Mais dites-moi, ma dame, êtes-vous heureuse ? Puis-je aller dans votre temple funéraire reprendre mon *wakizashi*, mon sabre court, gardien de l'honneur d'un samouraï ? Mon honneur m'appartient-il de nouveau ?

La dame sourit et acquiesça. Le sourire toujours aux lèvres, elle remonta vers le firmament. Kaze la regarda s'élever dans le ciel nuageux et diminuer jusqu'à disparaître complètement.

Kaze allait sombrer dans un sommeil dépourvu de pensées quand, soudain, il sentit à nouveau la présence de la dame à côté de lui – son corps, cependant, tout près du sien, cette fois. Interloqué, Kaze demanda :

— Y a-t-il autre chose ?

La dame du rêve regardait Kaze mais ne souriait plus. Il ne comprenait pas pourquoi son fantôme venait envahir ses songes une seconde fois.

— Que voulez-vous, ma dame ?

Le fantôme de la dame se pencha et se pressa contre le torse de Kaze. Il en fut si surpris qu'il tressaillit. Et puis *l'obake* eut un geste qui fit comprendre à Kaze qu'il ne rêvait pas : elle glissa une petite main dans son kimono et toucha sa chair nue. Quels que soient les sentiments que Kaze nourrissait pour elle, la dame demeurait l'épouse de son seigneur et Kaze ne pouvait l'imaginer agissant de la sorte, même dans la mort. Il ouvrit brusquement les yeux et vit *Kiku-chan* blottie contre lui, la main à l'intérieur de son kimono. Elle ne dormait pas et le regardait attentivement, comme si elle attendait un signe.

— Que faites-vous ? s'exclama Kaze, saisissant rudement le bras de la petite pour le rejeter loin de son torse.

Kiku-chan affichait un air d'incompréhension totale et semblait souffrir.

— Vous me faites mal au bras !

Kaze desserra sa poigne. *Kiku-chan* pleurait, ses larmes brûlantes roulaient sur le kimono de Kaze. Il hésita un moment et puis, au lieu de l'écarter, il l'approcha de lui, l'enveloppa de ses bras et la réconforta.

— Ne pleurez pas, *Kiku-chan*, fit-il gentiment. Vous venez d'un endroit où l'on vous a appris certaines choses pour contenter les hommes mais je ne veux pas que vous en fassiez autant avec moi. Il n'y a aucun mal à ces gestes-là quand ce sont des hommes et des femmes qui les échangent, mais

c'est mal qu'un adulte profite d'un enfant.

« Vous avez dû vivre un vrai cauchemar ces dernières années ! Je ne peux rien faire pour les effacer. Ou pour vous rendre l'existence heureuse que vous avez jadis goûtée au château, auprès de votre mère et de votre père. Je peux juste m'occuper de l'ici et maintenant, et encore : le présent est incertain. J'ignore ce que l'avenir nous apportera mais il comprendra sans doute des errances, des épreuves, voire du danger. C'est notre karma. Mais à compter de ce jour, nos destins sont liés et je ferai de mon mieux pour veiller à ce que vous soyez protégée et en sûreté.

« Votre mère m'avait envoyé à votre recherche. Il m'a fallu près de trois ans pour vous retrouver et chaque seconde de ces années m'inspire du regret, à cause de tous les malheurs que vous avez dû endurer pendant ce temps-là. Mais sachez que je vous chérirai et vous protégerai quoi qu'il arrive. Comprenez-vous ? Vous avez ma parole d'honneur. Vous n'avez pas besoin de faire des choses pour me plaire comme on vous l'a appris. Vous comprenez, Kiku-chan ? Je suis là pour vous protéger, envers et contre tout. C'était le souhait de votre mère, c'est le mien aussi.

L'enfant leva les yeux vers Kaze. Dans la pénombre de la grange éclairée par le clair de lune qui filtrait entre les planches des murs, Kaze lut la confusion, l'incertitude et l'appréhension sur sa frimousse. Mais l'espoir aussi.

FIN

NOTE DE L'AUTEUR

Ce livre, troisième tome d'une trilogie, peut aussi se lire seul, comme les deux précédents. Mon but était cependant que ces trois volumes forment une seule fresque narrative pour qui voudrait tous les lire. L'action se déroule sur une période relativement courte qui va de la fin de l'été au début de l'automne 1603.

Ce troisième tome, à l'instar des deux premiers, m'a été inspiré par une expérience que j'ai eue au Japon. Lors de mon premier séjour à Tokyo, durant l'hiver 1975, tous les soirs les rues grouillaient de *monouri* – les marchands ambulants. Ceux-ci semblent, hélas, en voie de disparition à l'heure actuelle, bien qu'il reste encore quelques âmes bien trempées qui gagnent leur vie de la même façon que leurs ancêtres du temps des Tokugawa. J'ai d'ailleurs lu que l'existence de camelots dès l'époque Heian (794-1185) est attestée par certains documents.

Les camelots vendaient des nourritures de toutes sortes et offraient du divertissement. Mon préféré était le vendeur de patates douces cuites au four. Je n'ai jamais réussi à déguster la pulpe fumante de ce légume sans me brûler, mais c'était un de mes grands plaisirs les soirs d'hiver glacés. Un autre de mes favoris était le fabricant de bonbons : avec des morceaux de sucre coloré il façonnait des dragons et des licornes. C'était plus du spectacle que de la confiserie, car ses créations étaient trop belles pour qu'on les mange. J'ai même un jour vu un *kamishi-bai*, un conteur qui se sert de marionnettes en papier.

À l'époque de mes premiers voyages à Tokyo, les camelots étaient si présents partout qu'ils se fondaient presque dans le décor. J'en ai donc conçu l'idée qu'un vendeur ambulant pourrait parcourir la ville tout en restant relativement invisible. Je me suis arrangé pour que Kaze profite de cet avantage dans ce tome-ci.

J'ai également mis en scène Tokugawa Ieyasu, de loin la plus importante figure de l'histoire japonaise, même si ce n'est pas, à mon sens, la plus fascinante. Hideyoshi, Nobunaga, Takeda Shingen et quantité d'autres me semblent des personnages plus hauts en couleur qu'Ieyasu, mais leurs dynasties, en raison même de leur originalité, ne réussirent pas à se perpétuer ou à triompher de leurs adversaires. Finalement, la tortue l'emporte peut-être sur le lièvre, du moins pour ce qui est d'asseoir un pouvoir : le shogunat Tokugawa a duré plus de deux cent cinquante ans !

Certains lecteurs s'étonneront peut-être que je n'aie pas mentionné Yoshiwara, le fameux quartier des bordels de l'ancienne Edo. En réalité, Yoshiwara n'apparut que plusieurs décennies après 1603 ; ce n'était encore qu'un marécage au moment de l'action de ce livre. D'autres seront peut-être surpris par la référence au tabac, car les *Edokko* étaient de gros fumeurs, comme le sont encore les Japonais contemporains. Or, Ieyasu exécrait le tabac et, tel le roi Jacques I^{er} d'Angleterre, il tenta de l'interdire dans les premières années de son règne. Sans plus de succès d'ailleurs que le roi des Anglais...

Comme toujours, je me suis efforcé à autant de précision que le permettaient mes recherches et mes capacités, tout en conservant mon intention première, qui était de divertir. Je présente mes excuses

aux véritables experts de la période d'Edo pour les libertés que j'ai prises afin de conter mon histoire, et pour les erreurs que j'ai pu commettre par inadvertance.

BRODARD & TAUPIN

GROUPE CP1

La Flèche (Sarthe), 36501 N°d'édition : 3829 Dépôt légal : avril 2006 Nouveau tirage : juin 2006

Imprimé en France

[\[1\]](#)

Le costume *ninja* se compose de quatre morceaux de tissu noir : l'un se drape en veste serrée autour de la poitrine et des bras, maintenue par une ceinture ; deux autres s'enroulent autour des jambes et s'attachent à la taille ; le dernier enveloppe la tête de façon à ne laisser apparaître que les yeux. (*N. d. T.*)